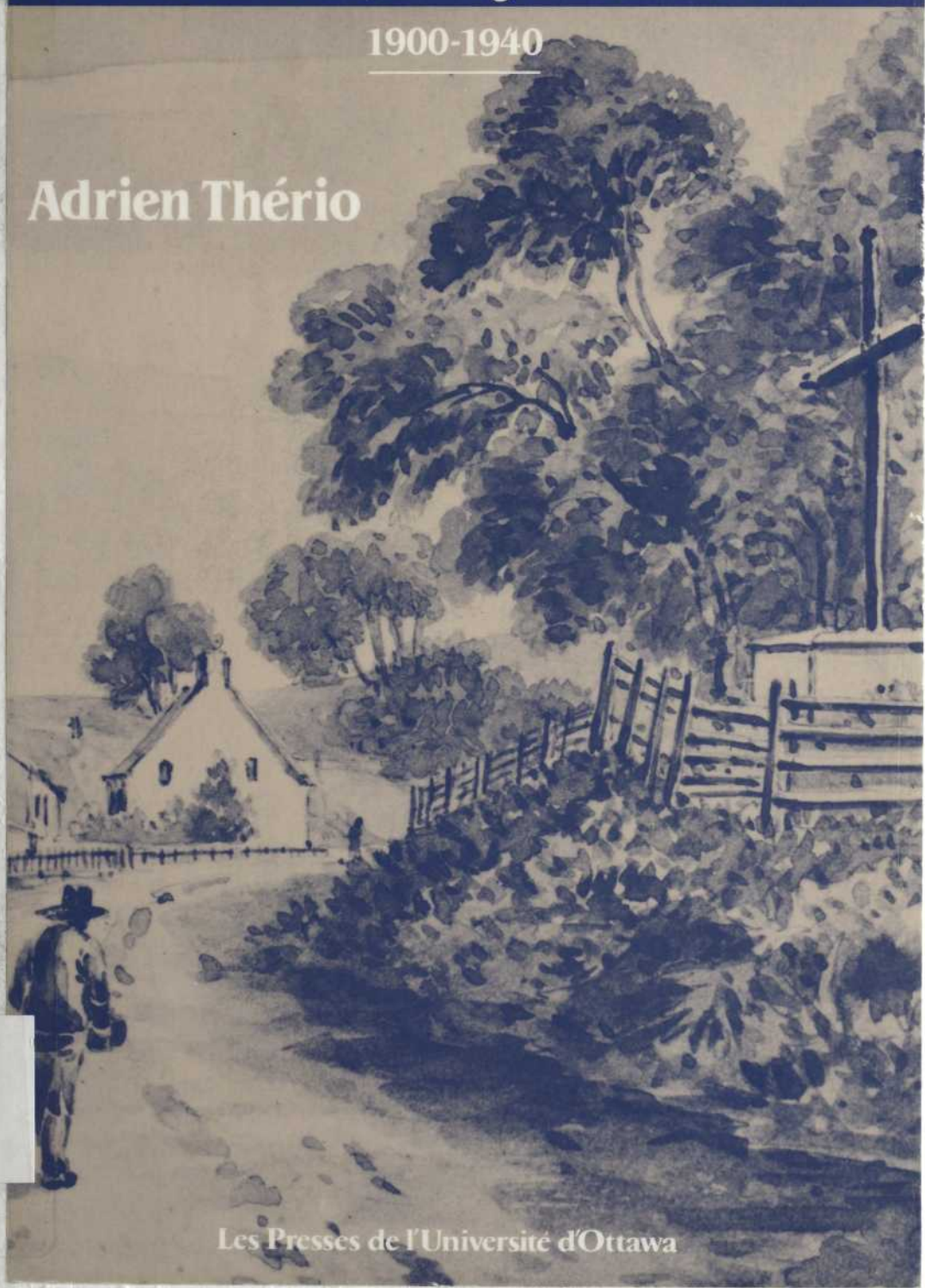


CONTEURS QUÉBÉCOIS

1900-1940

Adrien Thério



Les Presses de l'Université d'Ottawa

SALLE GAGNON



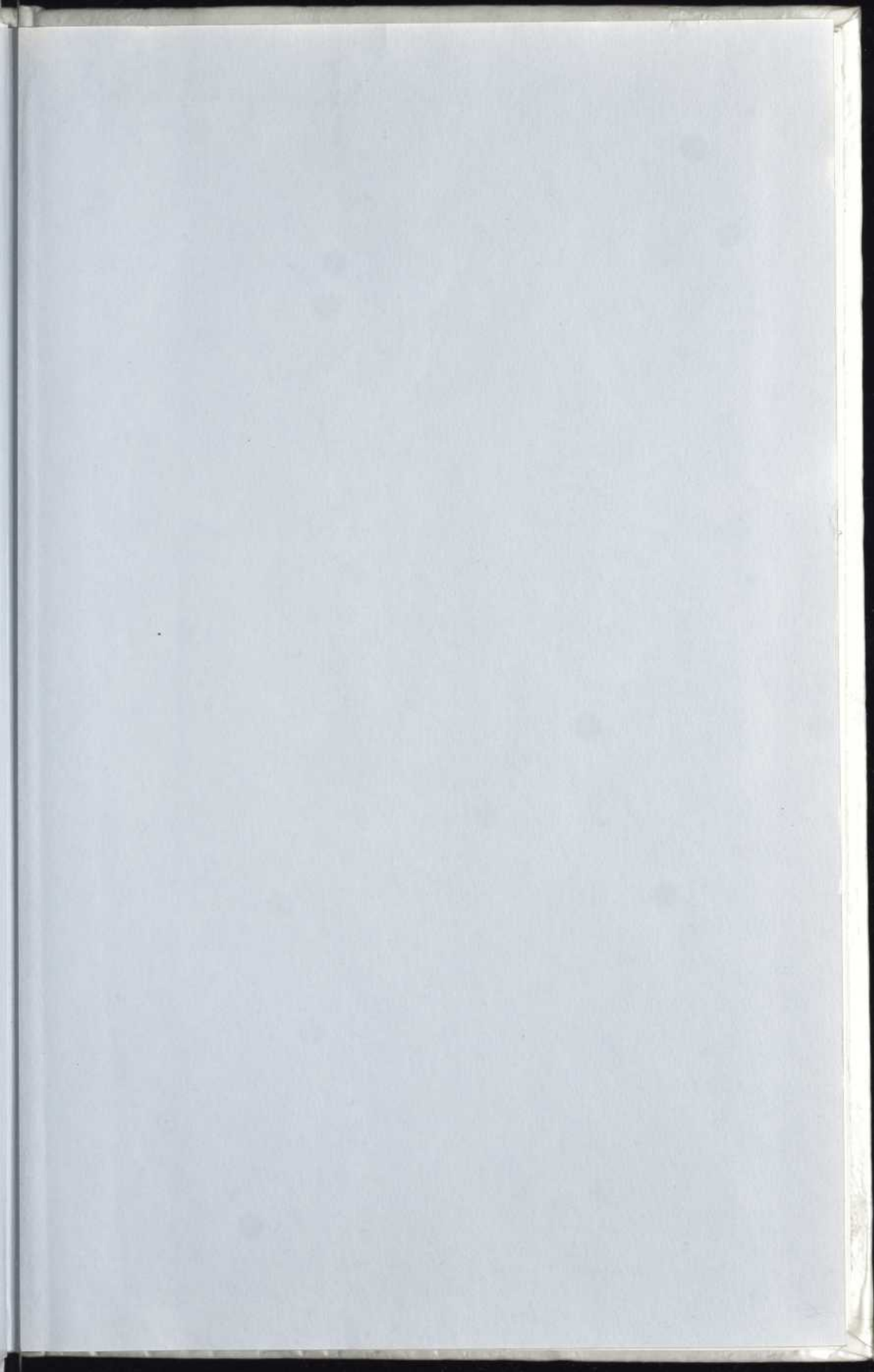
Ville de Montréal

Service des activités culturelles
Division des bibliothèques

C843.08
C7615c6

A938778

06.90.562-4 (05-84)

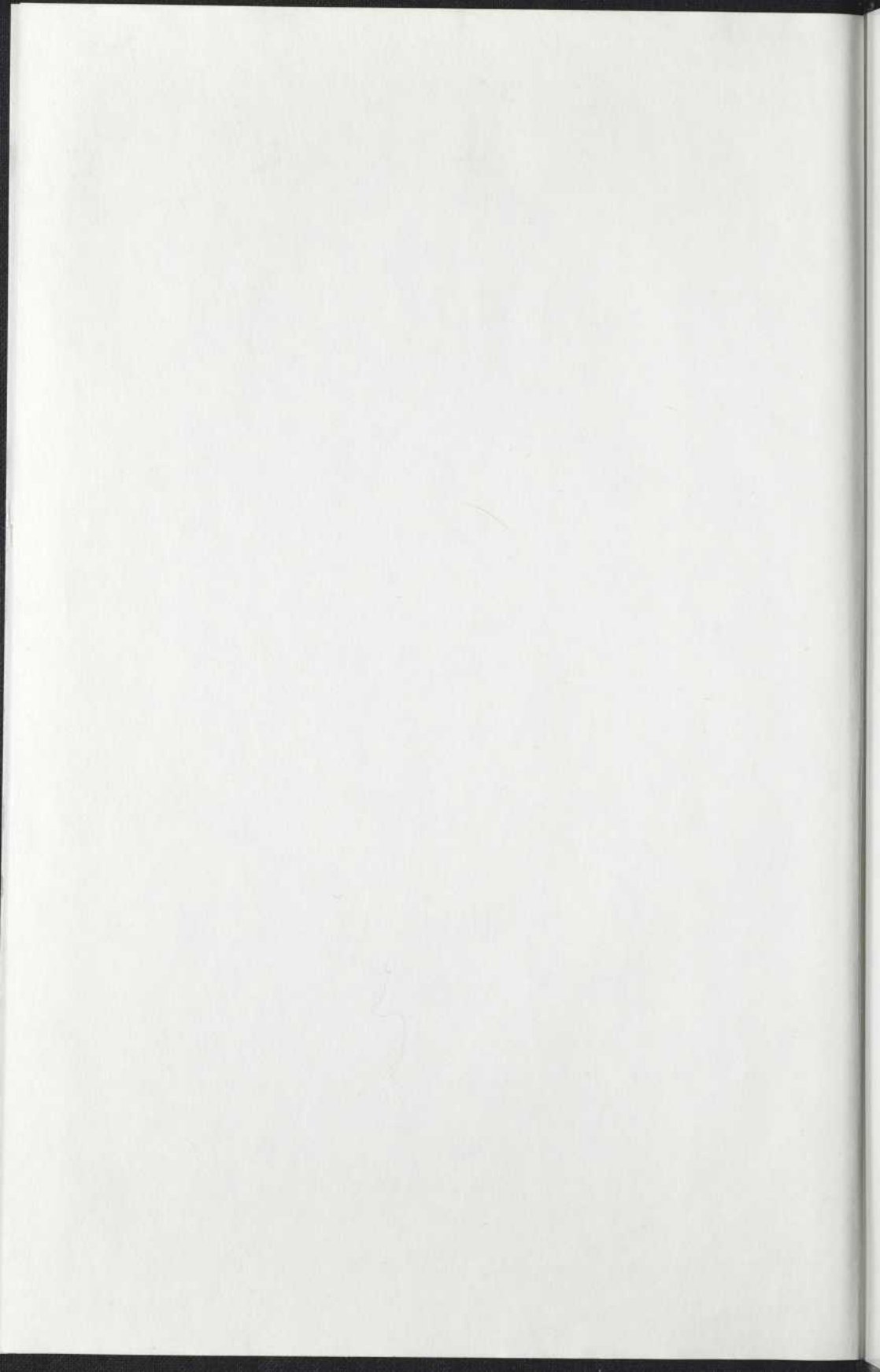




1-β

CONTIERS QUÉBÉCOIS 1940-1948

1048



CAHIERS
DU CENTRE DE RECHERCHE
EN CIVILISATION CANADIENNE-FRANÇAISE

- Mémoires d'un artiste canadien*, par Edmond Dyonnet. Préface de Jean Ménard, 144 pages.
Recherche et littérature canadienne-française, 296 pages.
Nelligan et la musique, par Paul Wyczynski, 152 pages.
Contes et nouvelles du Canada français, 1778-1859, tome I, par John Hare.
La Vie littéraire au Canada français, par Jean Ménard, deuxième tirage, 278 pages.
Le Terrier du Saint-Laurent en 1663, par Marcel Trudel, 620 pages. En réimpression.
Propos littéraires. Littérature et science — Littérature française — Littérature québécoise. Textes recueillis et présentés par René Dionne. 128 pages.
Napoléon Bourassa, l'homme et l'artiste, par Roger Le Moine. 256 pages.
Bibliographie analytique de l'Ontario français, par Benjamin Fortin et Jean-Pierre Gaboury. 248 pages.
Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski, 302 pages.
Lettres de Margry à Parkman, 1872 à 1892, par Louis-Philippe Cormier, 224 pages.
Langue, littérature, culture au Canada français, sous la direction de Robert Vigneault, 118 pages.
La pensée socio-politique au Québec, 1784-1812, analyse sémantique, par John Hare, 128 pages.
Mélanges d'histoire du Canada français offerts au professeur Marcel Trudel, 250 pages.
Entre songe et parole, Structure du Tombeau des Rois d'Anne Hébert, par Pierre-Hervé Lemieux, 248 pages.
La chute de Louisbourg. Le journal du 1^{er} siège de Louisbourg du 25 mars au 17 juillet 1745 par Gilles Lacroix-Girard, présenté et annoté par Julian Gwyn et Christopher Moore, 125 pages.
Le jeu en étoile. Études et essais, par Jean-Louis Major, 190 pages.
Le texte et la scène. Études de pièces québécoises et autres dans le cadre de la saison théâtrale 1977-78 à Montréal, par André Fortier, 254 pages.
Structures de l'imaginaire dans Courtépintes de Miron, par Eugène Roberto, 200 pages.
L'Ontario français du Sud-Ouest : témoignages oraux, par André Lapierre, 660 pages.
Roman québécois contemporain et clichés, par Patrick Imbert, 184 pages.
Aspects de la civilisation canadienne-française, sous la direction de Pierre Savard, 354 pages.
Solitude rompue, textes réunis par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux en hommage à David M. Hayne, 430 pages.
Les Autres Littératures d'expression française en Amérique du Nord, sous la direction de Jules Tessier et Pierre-Louis Vaillancourt, 164 pages.
Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914, par Sylvain Simard, 440 pages.

CONTEURS QUÉBÉCOIS

1900-1940

Adrien Thério

Notes historiques	11
Préface	13
Le vieil	15
Le détaché	17
Le travail	27
L'heure des vaches	30
Chaque vignette	43
Né vend pas la	45
Le panier	47
Le vagnon	49
Le petit de blanche	77
Au bord du lac bleu	81
Le maître d'au	97
Le professeur d'histoire	105
Capuchon rouge	113



Les Presses de l'Université d'Ottawa

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre :
Conteurs québécois, 1900-1940

(Cahiers du CRCCF; 26)
ISBN 2-7603-0170-2

1. Canadiens français—Folklore. 2. Contes—
Québec (Province). I. Thério, Adrien
II. Collection : Cahiers du Centre de recherche en
civilisation canadienne-française; 26.

GR113.5.Q8C66 1988 398.2'09714 C88-090297-3

Illustration de couverture :

La paroisse de Château-Richer,
25 sept. 1830 (détail),
sépia sur mine de plomb
de James Pattison Cockburn (1779-1847).

Photographie : courtoisie des Archives nationales
du Canada / C-12491

©Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988
Imprimé au Canada
ISBN 2-7603-0170-2

UNIVERSITÉ  UNIVERSITY
D'OTTAWA OF OTTAWA

C8A3.010805A
C7619
1988

A938778

TABLE DES MATIÈRES

Note liminaire	IX
Présentation	1
Principales anthologies de conteurs canadiens-français	9
<i>Sylva Clapin (1853-1928)</i>	
Un vieux	13
Le déraciné	19
<i>Adjutor Rivard (1868-1945)</i>	
Le travail	27
L'heure des vaches	38
<i>Lionel Groulx (1878-1967)</i>	
L'herbe écartante	43
<i>Frère Marie-Victorin (1885-1944)</i>	
Ne vends pas la terre...	51
<i>Jean-Aubert Loranger (1896-1942)</i>	
Le passeur	63
Le vagabond	72
<i>Léo-Paul Desrosiers (1896-1967)</i>	
La petite oie blanche	77
Au bord du lac bleu	81
<i>Damase Potvin (1879-1964)</i>	
Le montreur d'ours	97
<i>Harry Bernard (1898-1979)</i>	
Le professeur d'italien	105
Capuchon tourne	114

Edmond Grignon (1861-1939)

En guettant les ours 123

Les ergots de cochon 126

Louis Dantin (1865-1945)

Le risque 133

La messe de Florent Létourneau 140

Claude-Henri Grignon (1894-1976)

Le dernier lot 149

Le triomphe de Virgile 160

Jean-Charles Harvey (1891-1967)

Fernande et Noémi 173

La mort de l'élan 186

Marie Le Franc (1879-1964)

Florence 193

Katherine 206

Clément Marchand (1912-)

Le ferment dans l'auge 219

La montre 226

NOTE LIMINAIRE

C'est dans un sens très large qu'on doit interpréter le mot « conteurs » qui entre dans le titre de cette anthologie, puisque celle-ci englobe aussi bien le court récit et la nouvelle, que le conte. On a toutefois exclu la légende et le conte historique. Les textes de fiction réunis ici — qu'on doit distinguer de ce que l'on appelle en anglais tales (qui sont des histoires généralement issues du peuple) — sont des textes originaux, fruit de l'imagination des auteurs.

Il existe des différences entre le conte, le court récit et la nouvelle. L'intrigue et la structure du conte sont, d'une façon générale, plus resserrées que celles du court récit. Le conte se veut pure fiction, alors que le récit tend à se rapprocher du vécu. Quant à la nouvelle, la plupart des dictionnaires la définissent comme un roman raccourci; elle a d'ordinaire plusieurs épisodes et elle couvre un laps de temps plus large que le conte. Ainsi, puisant dans les textes qui suivent, on peut dire qu'Un vieux de Sylva Clapin est un conte, l'Herbe écartante de Lionel Groulx, un récit, alors que Florence de Marie le Franc est une nouvelle.

Les textes reproduits ici apparaissent dans l'ordre chronologique de parution, à partir du premier conte inclus pour chacun des auteurs.

Les notes biographiques ne retiennent que les faits essentiels de la vie et des occupations des auteurs.

Les notices bibliographiques ont, dans certains cas, été abrégées. Elles tiennent cependant compte de tous les livres de fiction publiés par les auteurs.

121

Les notes sur les lamines de papier sont les suivantes :

1. Les lamines de papier sont de couleur blanche et de texture lisse.

2. Elles sont de forme rectangulaire et de dimensions variables.

3. Elles sont destinées à être utilisées pour la fabrication de livres.

4. Elles sont vendues par paquets de dix.

5. Elles sont disponibles en plusieurs formats.

6. Elles sont de qualité supérieure.

7. Elles sont très résistantes.

8. Elles sont faciles à manipuler.

9. Elles sont très économiques.

10. Elles sont très populaires.

PRÉSENTATION

Nous n'avions encore aucune anthologie des conteurs québécois de l'époque, un peu brumeuse, qui va de 1900 à 1940. Il existe, en effet, plusieurs anthologies de conteurs canadiens-français du XIX^e siècle, et, depuis une quinzaine d'années, quelques compilateurs nous ont présenté les conteurs québécois contemporains. C'est donc pour combler une lacune que nous avons préparé ce choix de textes, consacré à la période qui précède *Conteurs canadiens-français. Époque contemporaine* (publié chez Déom en 1965).

Nous n'exagérons pas beaucoup en disant que la période 1900-1940 est l'une des moins connues de notre littérature, même si, depuis vingt ans, l'enseignement de la littérature québécoise a pris un essor considérable, autant dans nos collèges que dans nos universités. Instinctivement, nous nous tournons soit vers les anciens, soit vers nos contemporains. Nous avons peut-être raison de le faire, puisque, en y regardant de près, les grands romans, ou même les bons romans, sont rares avant l'apparition d'*Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, en 1933. L'histoire littéraire a cependant retenu *Marie-Calumet* (1904) de Rodolphe Girard, *Marie Chapdelaine* (1914) de Louis Hémon, *la Scouine* (1918) d'Albert Laberge et quelques récits de Marie Le Franc, dont *Grand Louis l'innocent*, qui lui valut le prix Fémina en 1927. Évidemment, les dernières années de cette période nous ont donné, avec *Menaud maître-draveur* (1937) de F.-A. Savard, *les Engagés du Grand Portage* (1938) de Léo-Paul Desrosiers et *Trente arpents* (1938) de Ringuet, des œuvres remarquables. Mais dans un sens, les auteurs de ces récits appartiennent plus à la période subséquente qu'à celle qui se termine. Des quatre titres retenus entre 1900 et 1933, deux nous viennent de romanciers qui ne sont pas nés ici (Hémon et Le Franc).

Une question se pose alors : pourquoi trouvons-nous si peu de bons romanciers dans les quarante premières années du XX^e siècle, au Canada français ?

Tout d'abord, le roman comme tel a mis beaucoup de temps à se donner des airs de respectabilité. Même en France, la société s'est longtemps méfiée de ce genre littéraire qui, par ses analyses psychologiques trop poussées, n'avait rien pour assainir les mœurs. Il faudra attendre la deuxième partie du XIX^e siècle pour voir

apparaître les Balzac, Flaubert et Maupassant. Si le roman a eu mauvaise presse en Europe pendant si longtemps, il n'est pas surprenant que la société québécoise d'avant et après 1900, attachée à des valeurs traditionnelles quasi inébranlables, ait craint que ce propagateur d'idées nouvelles ne vienne perturber son mode de vie. L'Église catholique, qui avait consolidé son pouvoir au XIX^e siècle, ne pouvait que s'opposer à ce genre littéraire où l'imagination est portée à toutes sortes de débridements.

Les romanciers qui auraient osé raconter des histoires où la passion l'emporte sur le jugement risquaient la censure et la mise au ban. Les écrivains de cette époque qui ont tenté l'aventure du roman ont donc été obligés de pratiquer l'autocensure. Plusieurs se sont tournés vers la grande nature comme élément de force et de vie (« La grande nature était mon amoureuse », dira Hector Bernier dans *Au large de l'écueil*). D'autres ont tellement idéalisé la femme qu'ils en ont fait un objet presque intouchable. Enfin, quelques-uns ont cherché dans l'exotisme un remède à leur désir d'amour inaccessible. De toutes façons, la société d'alors, où très peu de gens avaient accès à une éducation un peu poussée, ne pouvait susciter un grand nombre de vocations littéraires.

Si nous n'avons que quelques bons romanciers pendant cette période, s'ensuit-il que nous avons très peu de bons conteurs ? Ils ne sont pas légion, certes, mais le conte et le court récit, pendant cette ère de pauvreté intellectuelle, sont des genres littéraires qui se sont développés avec beaucoup plus d'aise que le roman. La chose est facile à comprendre : s'il est compliqué d'écrire un roman sans y inclure une histoire d'amour, il est par contre beaucoup plus commode de présenter dans une histoire courte les drames de la vie quotidienne. Ainsi, l'époque a été fertile en conteurs dont les textes étaient publiés dans les journaux, les revues et quelquefois rassemblés en recueils.

On découvre qu'un grand nombre de ces contes et de ces récits, non seulement se lisent encore agréablement aujourd'hui, mais qu'ils peuvent aussi nous émouvoir. Dans les pages qui suivent, nous allons tenter d'en dégager les traits dominants.

Disons d'abord que la plupart de ces écrits nous renvoient l'image de la civilisation de l'époque. On ne trouvera pas ici, comme chez certains romanciers, beaucoup d'exotisme, pas plus qu'on ne trouvera parmi ces écrivains beaucoup de citoyens du monde, de gens qui ont besoin d'aller voir ce qui se passe ailleurs avant d'écrire. De fait — et c'est surtout ce qui les distingue des

romanciers —, tous ces conteurs font revivre des drames qui se jouent près d'eux. Leur monde, c'est celui de leur route rurale, de leur paroisse, de leur petite ville. Ils ont besoin de parler de leur pays, de montrer qu'ils y ont des racines. Leur patriotisme se résume, comme au XIX^e siècle, à la terre et à la religion. Cette dernière peut sembler moins présente qu'au XIX^e siècle, mais ne nous y trompons pas, quand on parle de la terre, on parle indirectement de la religion : la terre, comme la langue, est toujours la gardienne de la foi. Aujourd'hui, cette façon de voir nous paraît désuète, mais malgré tout, plusieurs conteurs de cette époque ont réussi à mettre de la vie, de l'humour et souvent une juste émotion dans leurs histoires.

On avait tellement besoin de parler de la terre, cette mère nourricière qui empêche d'aller se perdre dans la grande ville (oui, on parlait déjà de grande ville!), qui permet de pratiquer les vertus et de conserver les valeurs ancestrales, qu'un des meilleurs conteurs de l'époque, très nationaliste, n'aura aucune honte à permettre à ses personnages d'aller chercher de l'argent américain pour rester sur la terre ou pour y revenir. Les deux contes de Claude-Henri Grignon, *le Dernier Lot* et *le Triomphe de Virgile*, sont des exemples frappants de cet illogisme. Grignon ne s'est probablement pas rendu compte de ses écarts de conduite, l'important pour lui, comme pour d'autres, étant de montrer les merveilles de la vie à la campagne, sous le regard de Dieu. Car la plus belle vocation, après la vie religieuse, était celle de l'homme des champs. On y a cru, à cette vocation ; ce qui peut paraître naïf aujourd'hui, mais ne l'était pas il y a cinquante ans et plus. Et cette vocation de l'homme des champs, l'abbé Groulx, le frère Marie-Victorin, Adjutor Rivard et Damase Potvin s'en sont aussi faits les chantres.

La vie, dans cette première partie du XX^e siècle, n'était pas facile. La société canadienne-française était pauvre. Mais cela n'a pas empêché quelques conteurs de tirer parti de la misère qu'ils avaient sous les yeux pour y découvrir des aspects drolatiques et s'amuser un peu. On rit beaucoup à la lecture des deux volumes du docteur Grignon, *En guettant les ours* et *Quarante ans sur le bout du banc* dont est tiré le récit *les Ergots de cochon*; on en oublie que la société qu'il décrit est pauvre, ignorante et souvent méchante. À la relecture, pourtant, on se rend compte que les personnages et les événements sont beaucoup plus dramatiques que cocasses.

Rodolphe Girard nous offre, dans *Marie-Calumet*, une histoire assez désopilante, mais nous n'avons pas retrouvé dans ses contes

la veine humoristique qui courait dans son roman et nous avons dû les laisser de côté. Si *Marie-Calumet* est irrévérencieux envers la religion, le conte d'Harry Bernard, *Capuchon tourne*, publié quelque vingt ans plus tard, est encore plus dur. Personne pourtant, à notre connaissance, n'a fait la moindre réprimande à l'auteur pour avoir dépeint des frères aussi cruels que ceux que l'on trouve dans ce récit. C'est dire que, pendant longtemps, on a eu beaucoup de difficulté à distinguer la bonne de la mauvaise morale.

D'autres conteurs ont choisi d'exprimer leur humour d'une façon moins voyante que Grignon ou Girard, et ils ont opté pour un thème vieux comme le monde en littérature : la méprise. Il y aurait un grand nombre de contes à inclure dans cette catégorie. Nous en proposons deux, qui sont parmi les meilleurs du genre : *Un vieux* de Sylva Clapin et *le Professeur d'italien* d'Harry Bernard. Bernard, cet écrivain qui chante la terre dans la plupart de ses romans, se sert d'une tout autre plume quand il écrit des contes ; ceux-ci sont en effet presque toujours basés sur une méprise. Sylva Clapin, quant à lui, a chanté la terre et la religion (surtout par le biais de la messe de minuit), et il avait le tour de tirer les bonnes ficelles à la fin d'un récit pour amener un quiproquo. *Un vieux* n'est pas son seul conte dans cette veine, mais c'est, selon nous, le meilleur.

Venons-en aux histoires dramatiques. Nous les diviserons en deux parties : les drames de la vie ordinaire, où l'amour n'entre pas en jeu, mais qui peuvent quelquefois être déchirants, et ceux qui ont pour thème l'amour.

Le plus bel exemple de ces drames qu'on rencontre à n'importe quel détour du chemin, c'est *le Risque* de Louis Dantin. Dantin a écrit des contes « en rose », des contes de Noël (presque tous enveloppés dans une religion douillette) et aussi des contes « en bleu », où il délaisse la religion pour se tourner vers l'amour. *Printemps* et *Rose-Anne* en sont deux bons exemples. Mais, si Dantin peut se montrer sentimental dans ses histoires d'amour, il parvient à plusieurs reprises à voir la vie de façon réaliste, et c'est alors qu'il est à son meilleur. *Le Risque* pourrait être le point de départ d'un roman ou d'une pièce de théâtre. On a l'impression, à le lire, que son auteur a parcouru une route très difficile avant d'en arriver à peindre les gens dans ce qu'ils ont de plus ordinaire et de plus humain.

Les récits de Jean-Aubert Loranger sont d'un tout autre ordre. *Le Passeur* et *le Vagabond* sont, dans le fond, des drames perfides

qui guettent n'importe qui, à n'importe quel moment de la vie. Loranger est un poète : il prend son temps pour nous présenter ses personnages, il revient sur ses pas. On dirait presque des chansons dont les refrains viendraient scander les difficultés de vivre. Si l'on est le moindrement attentif, on ne peut faire autrement que d'entrer dans la peau du personnage, même s'il semblait à l'origine très différent de nous. C'est peut-être aller trop loin que de demander au lecteur de devenir voleur comme dans *le Vagabond*, pourtant, quelle honte y a-t-il à voler pour sauver sa vie ?

Dans une veine très différente, voici *la Mort de l'élan* de Jean-Charles Harvey. Harvey a écrit des romans qui sont, à toutes fins utiles, des essais. Il a encore tendance à faire l'essayiste dans ses courts récits, mais il lui arrive d'oublier son rôle de conseiller, et il réussit alors à se dépasser. *La Mort de l'élan* est probablement ce qu'il a écrit de mieux dans le domaine de la fiction. On pourrait discourir longtemps sur la mort de cet élan, qui est aussi la mort de n'importe quel être humain, cerné par ses semblables, luttant jusqu'à la fin, contre toute espérance. Le drame est si bien mené, les mots si justes, qu'on est presque obligé, à la fin, de mourir avec l'élan, en regrettant tout autant les misères que les joies et les bonheurs de la vie. En lisant une histoire pareille, on se dit que le sujet a bien peu d'importance quand l'écrivain possède assez d'imagination et de sensibilité pour nous emporter avec lui. Dans ce sens, *la Mort de l'élan* nous semble une grande réussite.

En dépit des interdits, certains écrivains ont osé écrire des histoires dont le thème principal est l'amour. Il fallait, à ce moment-là, avoir une bonne dose de courage pour aborder un sujet aussi délicat. L'amour lui-même n'était pas défendu, mais la sexualité était vue comme une chose suspecte, sinon dégradante. Or, comment parler de l'amour si on doit le couper de sa source vive, la sexualité ? Plusieurs conteurs se sont aventurés sur cette route remplie de dangers ; la plupart n'ont pas été très convaincants. Quelques-uns, cependant, ont réussi à nous donner des récits non seulement bien construits, mais d'une grande intensité dramatique.

Il est surprenant de constater que celui qui a écrit le plus grand nombre d'histoires d'amour pendant cette période, Léo-Paul Desrosiers, est l'exemple le plus typique de ceux qu'on a appelés les « romanciers empêchés ». Desrosiers a si peur des dangers engendrés par l'attraction des sexes qu'il ne parvient presque jamais à donner à ses personnages la liberté nécessaire pour vivre leur

amour. La plupart du temps, il s'arrange pour qu'un accident ou un sentiment de culpabilité vienne briser les liens qui rapprochent ses amoureux. *Au bord du lac bleu* est un bel exemple de cette façon de procéder. L'auteur tient tellement à détruire l'amour entre Pierre et Annette, qu'avant même d'y arriver, le narrateur dit à Pierre : « Prends garde, Pierre ! Cette jeune fille est dangereuse pour toi et tu es dangereux pour elle. » Ce n'est pas seulement l'influence du romantisme français qui se fait sentir ici, mais surtout celle de l'enseignement religieux de l'époque. Il arrive quand même à Desrosiers de se laisser aller et d'oublier qu'il dirige de haut ses personnages. C'est ce qui se passe dans son récit intitulé *la Petite Oie blanche*, exception qui vaut d'être retenue. On retiendra qu'ici comme dans ses romans, l'auteur nous donne de belles descriptions de la nature.

Fernand et Noémi de Jean-Charles Harvey mérite plus d'attention. Même si l'histoire est très romantique, la technique utilisée est plus subtile que celle de Desrosiers. Harvey n'a pas inventé un nouveau procédé, mais il est intéressant de constater qu'il nous présente une histoire dans une histoire. Ce récit, qui commence par des discussions sur l'imagination créatrice, nous laisse entendre que les romanciers de cette fin de période (nous sommes en 1935) commencent à se poser des questions sur l'art du créateur et sur la fiction. « Le romancier [...] n'aurait, pour faire ses livres, qu'à ramasser dans la rue les innombrables petits drames qui y tombent. » Autrement dit, tout peut être matière à fiction. Il s'agit que le créateur sache transformer cette matière pour que le chef-d'œuvre naisse.

Une belle histoire d'amour, c'est *Katherine* de Marie Le Franc. Ce récit devrait plutôt s'intituler *Odile* puisque, en fin de compte, le personnage central n'est pas Katherine, l'étrangère qui loue les services du guide Donat pour explorer la forêt, mais Odile, la femme de Donat. Cette dernière se rend bien compte que son mari est subjugué par la jeune étrangère avec qui il passe des journées entières, mais elle choisit de lui faire confiance sans lui poser de questions. Nous ne saurons qu'à la fin, qui, de Katherine ou d'Odile, l'emportera.

Florence, du même auteur, n'est pas à proprement parler une histoire d'amour. C'est une histoire d'affinités, d'attirances, comme nous en avons tous vécu. La psychologie des personnages principaux est juste, l'analyse, sobre. Le récit se termine toutefois d'une

manière brusque qui laisse le lecteur en suspens. Marie Le Franc aurait pu imaginer un autre dénouement.

L'anthologie se termine avec deux récits de Clément Marchand qu'il est difficile de classer. Dans *la Montre*, il y a certes méprise, mais il y a plus : la peur est l'élément central qui plane sur tout le récit et lui donne sa force ; c'est une peur que le narrateur nous communique avec une habileté consommée. Quant au *Ferment dans l'auge*, il aurait pu faire partie des contes de la terre comme ceux de Claude-Henri Grignon, du frère Marie-Victorin ou de l'abbé Lionel Groulx. Les personnages, hommes et animaux, font partie du monde rural, mais l'enjeu, même s'il est relié au mode de vie campagnard, s'en éloigne beaucoup par la façon dont l'auteur a traité son sujet. Ce qui est important, ce sont les forces mises en présence : la ruse des protagonistes n'est pas l'apanage des seuls cultivateurs. En fait, l'action dans *Courriers des villages* de Marchand est toujours située à la campagne, mais la campagne n'y figure que comme décor, comme arrière-plan de situations dramatiques qui opposent des hommes à d'autres hommes, ou des hommes à des animaux. Marchand ne chante pas la vie à la campagne, mais la fin du monde rural.

On sera peut-être surpris de constater qu'une seule femme fait partie de cette anthologie, Marie Le Franc. Française de naissance, elle a passé la plus grande partie de sa vie à Montréal. C'est donc un écrivain d'ici autant que de France (elle disait qu'elle avait deux patries), et elle mérite d'avoir sa place parmi nos conteurs.

Est-ce à dire qu'elle est la seule femme à avoir écrit des contes ou des récits pendant cette période ? Non, certes. Le premier nom qui nous vient à l'esprit est celui de Blanche Lamontagne-Beaugard ; Gilles Marcotte et François Hébert lui ont donné une bonne place dans le troisième volume de l'*Anthologie de la littérature québécoise*. Cependant, après une relecture attentive, ses récits semblent tellement mièvres que nous nous contentons de la saluer en passant. Il en est de même pour Adèle Lacerte et Marie-Rose Turcot qui ont écrit plusieurs romans et quelques recueils de contes ; aucun court récit, de l'une ou de l'autre, n'a vraiment de valeur littéraire.

En un sens, cette anthologie prouve que la littérature canadienne-française, pendant toute cette période, a été l'apanage des hommes. C'est probablement Gabrielle Roy, avec *Bonheur d'occasion*, et Germaine Guèvremont, avec *le Survenant*, qui, en 1945, ont

fait entrer les femmes pour de bon, dans un domaine réservé jusque là presque exclusivement aux hommes.

En conclusion, la lecture des contes québécois, de la période 1900-1940, est beaucoup plus intéressante, selon nous, que celle des romanciers de la même période. Il faut attendre la fin de cette ère pour voir apparaître quelques romans et récits qui se démarquent complètement, par leur valeur, de la production précédente. On trouve dans ces contes beaucoup de diversité d'accents, beaucoup de finesse aussi, et une saine rouerie. De plus, avec des contes comme *le Risque* de Louis Dantin et *Katherine* de Marie Le Franc, romanciers de la génération des écrivains qu'on a dit « empêchés », on peut dire que les créateurs sont en train de se libérer complètement des entraves du passé et d'entrer de plain-pied dans l'époque contemporaine.

ADRIEN THÉRIO

PRINCIPALES ANTHOLOGIES
DE CONTEURS CANADIENS-FRANÇAIS

XIX^e siècle

BOULIZON, Guy, *Contes et récits canadiens d'autrefois*, Montréal, Éd. Beauchemin, 1961, 184 p. ; illustrations de E.-J. Massicotte.

En collaboration, *À la mémoire d'Alphonse Lusignan*, Montréal, Desaulniers et Leblanc, éditeurs, 1892, 330p.

Contes canadiens, Montréal, Éd. de la Librairie Beauchemin, 1919, 95 p. ; illustrations de H. Julien.

Les Lutins, Montréal, Éd. de la Librairie Beauchemin, 1919.

Contes d'autrefois, Montréal, Éd. Beauchemin, 1946, 274 p.

GRAVEL, Ludger, *Recueil de légendes illustrées*, Montréal, C.-O. Beauchemin et fils, 1896, 144 p.

HARE, John, *Contes et nouvelles du Canada français, 1778-1859*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, 1971, 192 p.

HUSTON, James, *Légendes canadiennes*, Paris, Éd. P. Jannet, 1853, 303 p.

MALCHELOSSE, Gérard, *Des contes*, Montréal, Éd. G. Ducharme, 1925, 124 p.

MASSICOTTE, É.-Z., *Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle*, Montréal, C.-O. Beauchemin et fils, 1902, 330 p. ; deuxième série, Montréal, Beauchemin, 1913, 139 p. ; troisième série, Montréal, Beauchemin, 1924, 123 p.

XX^e siècle

BESSETTE, Gérard, *De Québec à Saint-Boniface*, Toronto, MacMillan, 1967, 286 p.

BREARLEY, Katherine T. et Rose-Blanche McBride, *Nouvelles du Québec*, Scarborough, Ont., Prentice-Hall of Canada, 228 p. ;

deuxième édition, Scarborough, Ont., Prentice-Hall of Canada, 1977, 236 p.

MOLLICA, Anthony, *Joie de vivre*, Toronto et Montréal, Copp Clark Publishing, 1976, 218 p.

THÉRIO, Adrien, *Conteurs canadiens-français. Époque contemporaine*, Montréal, Librairie Déom, 1965, 322 p. ; deuxième édition, Montréal, Librairie Déom, 1970, 377 p. ; troisième édition, Montréal, Librairie Déom, 1973.

Sylva Clapin (1853-1928)

Linguiste, essayiste et conteur, il est originaire de Saint-Hyacinthe, où il fait ses études au Séminaire. Il passe deux ans dans la marine américaine, puis revient dans son pays en 1875 et y ouvre une librairie. Il est rédacteur au *Courrier de Saint-Hyacinthe* de 1875 à 1879, et au *Monde* de Montréal de 1880 à 1885. Il poursuit sa carrière de libraire-éditeur à Paris, puis à Montréal et Boston entre 1885 et 1896. De 1896 à 1899, il est rédacteur à *l'Opinion publique* de Worcester, puis il participe à la guerre hispano-américaine. Il s'installe à Ottawa en 1900, où il travaille d'abord comme libraire, puis comme traducteur à la Chambre des communes, de 1902 jusqu'à sa retraite en 1921.

ŒUVRES PRINCIPALES

La France transatlantique. Le Canada, Paris, Librairie Plon, 1885, 263 p.

Pour faire suite à Outre-mer, sensations de Nouvelle-France, Montréal-Trois-Rivières-Québec, fragments imaginaires d'un ouvrage de Paul Bourget, Boston, Sylva Clapin éditeur, 1895, 95 p.

Inventaire de nos fautes les plus usuelles, Worcester, Mass., 1913, 182 p. ; Montréal, Éd. Beauchemin, 1918.

Dictionnaire canadien-français, Montréal, Éd. Beauchemin, 1894, 389 p. ; Québec, PUL, 1975.

Contes et nouvelles, Montréal, Éd. Fides, « coll. du Nénuphar », 1980, 400 p. ; édition préparée et présentée par Gilles Dorion avec la collaboration d'Aurélien Boivin.

Un vieux a été publié pour la première fois dans *le Monde illustré*, vol. XVII, n° 868, 22 décembre 1900 ; *le Déraciné*, dans *la Patrie*, vol. XXIII, n° 253, 21 décembre 1901. Ces deux contes sont tirés de *Contes et nouvelles*.

UN VIEUX

Scènes de vie canadienne

Xavier Patenaude, sa lanterne à la main, rentra à pas hâtifs dans sa chambre, puis, s'approchant du lit, il poussa sa femme en lui soufflant à voix basse :

— Allons ! Mélie, lève-toi. Ça y est, le père a passé.

Du coup, la femme se dressa, et sur ses traits durs, encore tout bouffis de sommeil, son mari crut voir comme une flamme de joie.

— Le père...

— Oui, que j'te dis, le père a passé... Viens voir, si tu veux.

D'un bond, Mélie fut levée, puis elle suivit son homme jusque dans la pièce à côté, qui était la chambre de compagnie.

En effet Xavier avait dit vrai, et le vieux père Patenaude, qui allait atteindre ses quatre-vingt-deux ans à Pâques, était bien cette fois trépassé. Le vieillard était allongé, déjà rigide, sur le grand lit de merisier rouge qui occupait presque la moitié de la pièce, et sa face apaisée, aux yeux mi-clos, témoignait de la mort habituellement douce des tout vieux, dont la vie prend fuite dans un petit souffle.

Xavier promena la lumière falote de la lanterne sur le visage de son père, puis il dit à sa femme :

— J'venais d'mettre une bûche dans le poêle, et j'm'en allais faire mon « train » quand j'ai pensé à venir voir pour le père. Le pauv'vieux a dû passer sur les minuit. J'vas soigner les animaux, et toi, pendant c'temps-là, tu prépareras tout ce qu'il faut.

Mélie approuvait de la tête, ses yeux obstinément fixés sur la figure du mort.

— Et puis, continua Xavier, c'est demain le jour de Noël, sans compter que nous allons avoir de la visite, ce soir, pour veiller le vieux père. Il en faudra des choses, pour faire réveillonner tout ce monde-là. C'est une grosse dépense, mais comme on dit, on ne meurt qu'une fois.

Mélie approuvait toujours sans dire mot. Elle rabattit le drap sur la tête du mort, puis tous deux, à pas menus, ils passèrent dans la cuisine, où l'horloge venait de sonner cinq heures.

— C'est ben vrai, dit la femme, on ne meurt qu'une fois. Tout de même, comme tu dis, en v'là de la dépense.

Xavier venait d'ouvrir la porte. Au dehors apparaissait la nuit encore toute braisillante d'étoiles. Bientôt il disparut, se dirigeant vers les bâtiments, où déjà de sourds meuglements se faisaient entendre.

L'habitation des Patenaude faisait face au Grand Rang, près de Sainte-Madeleine, et leur terre était l'une des plus considérables et des mieux tenues de la paroisse. Il faut dire aussi que, de père en fils, les Patenaude n'avaient jamais boudé devant l'ouvrage, et que même la Mélie, comme on l'appelait communément aux environs, était aussi souvent aux champs que son homme, donnant l'exemple de l'âpreté au gain, avec le seul souci de faire de son unique enfant, sa fille Catherine, le plus beau parti de Sainte-Madeleine.

Restée seule après le départ de Xavier, Mélie — une brune commère tout en boule, et aux yeux perçants de furet — ne fut pas lente à la besogne. Ah ! ce qu'elle l'avait désiré, depuis longtemps, ce moment où l'on viendrait lui annoncer la mort du vieux. Quand on pense que, depuis dix-sept ans déjà qu'il s'était « donné » à rente à son mari, il s'obstinait à vivre en dépit du bon sens, et à se prélasser dans la plus belle chambre de la maison, la fameuse « chambre de compagnie », avec son lit monumental et ses belles catalognes toutes neuves.

Et avec ça, toutes sortes de manigances de notaire fourrées dans le contrat. Tout le tra-la-la : la vache qui ne meurt pas, le cochon « raisonnable », et jusqu'à la cruche de jamaïque de rigueur. Même, depuis ces trois longs jours où il s'était couché pour mourir, n'en ayant pas, disait-il, pour deux heures, il avait encore trouvé moyen de durer jusqu'à ce matin-là. À tout instant, on entrait le voir, s'attendant à le trouver passé, et toujours la vie, ridiculement tenace, s'acharnait sur ce vieux corps. Non, vrai, on n'en bâtissait plus de cette trempe. Heureusement que, cette fois, c'était fini.

Et tout en monologuant de la sorte, la Mélie vaquait rapidement à ses soins de ménage, ayant hâte de se mettre à sa grande tâche annuelle du temps des Fêtes, ses « beignes », qu'elle savait du reste confectionner à miracle.

Sur ces entrefaites, le jour, peu à peu, avait lui, annonçant une radieuse matinée d'hiver, et, dans la lumière étincelante, au loin, le mont Saint-Hilaire se dressait comme un énorme bloc de granit bleu, aux arêtes nettement tranchées. Cette année-là, des pluies diluviennes, survenues vers la mi-décembre, avaient fait disparaître toutes traces de neige ; puis, le gel ayant suivi tout aussitôt, l'air était resté d'une fluidité admirable, où se dessinaient les moindres détails du paysage.

Sitôt son « train » fini, Xavier était parti pour annoncer aux voisins la nouvelle de la mort du père. Cela fait, il rentra atteler son vieux cheval César, ayant décidé de pousser jusqu'à Saint-Hyacinthe pour y faire ses achats de Noël.

La maison, maintenant, ne désemplissait plus, et ce fut, jusqu'au soir, un défilé ininterrompu des gens de la paroisse, venant rendre une dernière visite au père Pierre. En entrant, chacun allait s'agenouiller dans la chambre de compagnie, où le « vieux » était exposé, vêtu de ses beaux habits d'étoffe du dimanche, et juché là-haut, sur le lit monumental, comme sur un cataflaque. De chaque côté du cadavre brûlaient deux cierges bénits, dans de grands flambeaux de cuivre doré.

En sortant de là, les visiteurs faisaient bande à part, les femmes restant à causer dans la salle d'entrée, les hommes passant plus loin dans la cuisine pour y fumer la pipe. À la brunante, Xavier revint de la ville, apportant le petit whisky blanc si cher à nos bons « habitants », et de son côté Mélie alla chercher pour ces dames deux flacons de liqueur de cerises. Dans un coin de la salle,

en permanence, s'étagaient des pyramides de beignes, où chacun se servait à volonté.

Dans la cuisine, le diapason des voix s'était élevé, et les conversations, inévitablement, tournaient à la politique. La fumée des pipes devenait suffocante, et déjà, à plusieurs reprises, on avait été forcé d'ouvrir la porte pour se donner un peu d'air respirable.

Au dehors, le froid se faisait plus vif, et la nuit de Noël venait rapidement, apparaissant, comme celle de la veille, toute diamantée d'étoiles resplendissantes.

À dix heures, tout le Grand Rang était chez Xavier, et cela par familles entières se rendant à Sainte-Madeleine pour la messe de minuit, et entrant en passant voir le père.

Peu après, il y eut une accalmie dans le nombre des visiteurs. On récita encore un chapelet près du corps, puis Mélie, voyant qu'il ne venait plus personne, tira la porte de la chambre mortuaire, et le vieux fut laissé seul, avec de nouveaux cierges rallumés pour sa nuit de Noël. Il en passerait encore une autre chez son fils, puis, le lendemain, on devait le porter au cimetière.

Vers les onze heures, l'un des cavaliers de Catherine qui était allé voir aux chevaux, attachés çà et là devant la maison, rentra précipitamment en criant :

— Les clairons !...

À l'instant, chacun fut dehors, les yeux levés vers le firmament où miroitait, dans le bleu profond de la nuit, une splendide aurore boréale. Les habitants de l'endroit appelaient cela les « clairons », vieille expression pittoresque qu'ils devaient tenir d'un Acadien ayant résidé autrefois dans la paroisse.

On s'extasia, et le père Jean Belhumeur, ami intime du défunt, affirma que c'étaient là les âmes des élus qui accouraient célébrer la Noël. Les « clairons » grandissaient à vue d'œil, couvrant tout le ciel jusqu'au zénith, et c'était là-haut tout un fourmillement de lueurs vertes, jaunes, ou rouges, se poursuivant et folâtrant sans relâche. Parfois, encore, on eût dit que la voûte céleste se couvrait d'un immense voile de soie rose aux mille cassures lumineuses ; puis tout cela disparaissait, ou plutôt se déchirait subitement avec un petit claquement sec qui vibrait d'un horizon à l'autre.

— C'est pas tout ça, fit quelqu'un, mais on n'a que l'temps de filer pour la messe.

En effet, il allait être bientôt minuit, sans compter qu'on avait bien un bout de route de deux milles avant d'être rendu à l'église.

— C'pauv'père Pierre, dit un autre, c'est ben la première fois qu'il aura manqué sa messe de minuit.

On se bousculait, chacun désentravant son cheval et disposant les peaux de carriole dans sa voiture.

Tiens ! qu'est-ce qu'il leur prend donc comme ça dans la maison ? s'écrièrent plusieurs à la fois, en avançant de quelques pas, attirés vers quelque chose d'inaccoutumé qui se passait à l'intérieur.

Des ombres couraient ça et là, derrière les vitres, comme effarées. Puis, de grands cris, la porte s'ouvrant en coup de vent, et la Mélie se précipita, déboula plutôt dans les bras des arrivants, battant l'air de ses bras, et n'ayant que la force de balbutier :

— Le père !... Mon Dieu !... le père Pierre !...

De tous côtés, on accourait. Mais, sur le seuil, chacun resta bien vite cloué à sa place. Dans la salle d'entrée, le père Pierre — oui, le mort, le père Pierre en personne — venait d'apparaître, ayant grand air dans ses vêtements du dimanche, le teint frais, reposé que dis-je ! presque vermeil, se dirigeant vers la cuisine, où, dans l'entrebâillement de la porte, se tenait Xavier, positivement médusé, et l'œil tout rond d'épouvante. Dans un coin, quelques femmes s'écrasaient, pressées les unes contre les autres. Ce fut bien pis encore quand on entendit le revenant qui, s'adressant à son fils, lui disait d'un joli timbre autoritaire :

— Eh ben ! Xavier, quoi qu'tu fais donc, que t'attelles pas César, pour la messe ?

Grand saint Jean ! Il parlait même d'atteler César. Ah, ouiche ! on y pensait bien, à César, en ce moment.

Ce n'est pas tout. Avisant les beignes sur la table, le vieux, se rappelant sans doute qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps, en grignota deux ou trois, tout en lampant avec une évidente satisfaction un brin de whisky resté au fond d'un verre.

Ce fut Mélie qui résuma la situation et amena une détente, en marmottant rageusement :

— Eh ben ! vous avez qu'à voir !...

Que s'était-il passé ? C'est bien simple. Le vieux avait eu une syncope, avec tous les symptômes de mort apparente, et alors qu'on le croyait bien fini il ne faisait qu'emmagasiner de nouveaux trésors de vie, pour pouvoir durer encore plus longtemps.

Il le prouva bien, du reste, car il ne mourut que l'été suivant, aux framboises, d'un effort contracté en aidant Xavier à rentrer ses foins, alors que, bizarrerie des choses d'ici-bas ! Mélie était emportée dès la fin du même hiver par une attaque de pneumonie aiguë.

Ah ! non, vrai, on n'en bâtissait plus de cette trempe.

LE DÉRACINÉ

À Fall River, par un soir d'août. Il avait fait, toute la journée, une chaleur atroce, et, sur la grande rue de Flint Village, la poussière traversée par les feux du couchant semblait un embrasement d'incendie.

Les moulins s'étaient vidés. Soufflant, éreintés, fourbus, les pauvres forçats des « factoreries » gagnaient leurs logis, les yeux avivés par la joie de toute une nuit de délivrance, après leurs dix heures de travail. Hommes et femmes défilaient en un long troupeau, dans la hâte d'arriver chacun chez soi, d'échapper à la fournaise de l'air...

Soudain, à la queue du défilé, des cris, une bousculade. Des gamins se renvoyaient de l'un à l'autre, comme une balle, un pauvre vieux à la défroque minable et c'était, à ce jeu barbare, et à chaque fois que le vieillard trébuchait, une clameur assourdissante.

— Hé! là, le bonhomme!

On s'interposa, enfin. D'ailleurs, le « bonhomme » arrivait chez lui, et peu après disparaissait dans une petite rue latérale.

Il y avait bien cinq ans que ce martyre durait, et que le père Antoine Villebon — le bonhomme — servait ainsi de souffredouleur à la racaille de Fall River.

Avant cela — oh ! c'était déjà fort loin, comme un rêve, dans sa pauvre tête — des gens se rappelaient l'avoir connu « riche habitant », sur une belle terre faisant face au Saint-Laurent, près de Trois-Rivières. À la canicule, les moissons dorées y ondulaient au loin, à perte de vue. Sur le fleuve, c'était tout le temps un défilé de navires, et il y avait, sur un coin de rive, un petit bois de sapins, aux fûts élancés, où il faisait bon, au couchant, aller respirer le frais, en écoutant chanter le vent dans les ramures.

Oui, tout cela était déjà fort loin. Devenu veuf, peu d'années après son mariage, Antoine Villebon n'avait jamais voulu reprendre femme, d'abord par respect attendri pour la morte, une « jeunesse » de Trois-Rivières, élevée en demoiselle, qu'il avait adorée comme une sainte, et puis, dans la suite, afin de ne pas contrarier son fils unique, Jean-Baptiste, établi aux États-Unis, dans le commerce.

Ç'avait été, dans le temps, un gros chagrin, ce départ. Puis, peu à peu, il s'était fait à cette séparation ; à la longue, on se fait à tout. Quant à lui, par exemple, jamais on ne le ferait désertier sa terre. Là où il avait vécu, il voulait mourir, les yeux fixés sur le même horizon familial. Aussi, grande fut la surprise dans la paroisse quand, un beau jour, on apprit que le père Antoine — il commençait alors à se faire vieux — avait mis sa terre en vente, et qu'il s'était résolu à aller vivre avec son fils, aux États-Unis.

Qu'était-il donc arrivé ? Rien que de fort simple. Le fils, établi à Fall River, et ayant besoin d'argent pour activer ses affaires, avait réussi, à force d'instances, à décider son vieux père à lui escompter son héritage en échange d'une rente viagère. Du reste, ajoutait-il, il serait là comme coq en pâte, choyé par sa femme et ses deux enfants. Et puis, à son âge, la solitude devait lui peser. Fall River lui offrirait, pour cela, les distractions nécessaires.

Le vieux, enfin, consentit, et, l'argent de sa terre en poche, il s'arracha, un beau soir, à son joli bois de sapins, gagna Montréal et prit le train pour les États. Ah ! le pauvre, il ne se doutait guère combien cette « embardée » allait lui coûter cher, et ce qu'il devait en verser, par la suite, des larmes de sang de regret !

Et ce ne fut pas long, allez. Le fils, un bellâtre sans aucune aptitude pour les affaires, n'eut pas plutôt en main la petite fortune du vieux, que la danse des écus commença. Il négligea son magasin, fit le prodigue avec des amis, festoya, goûta aux cartes, et, pour comble, se fit « sport » et acheta un cheval trotteur qui lui coûta les yeux de la tête. Puis, un beau jour, patatras !

tout s'écroula, et le pauvre désabusé, ses amis des jours d'abondance enfuis à tire d'aile, dut s'estimer heureux de trouver une place de commis pour le faire vivre, lui et les siens.

Encore si la dégringolade eût dû s'arrêter là. Mais le malheureux se mit à boire pour oublier, devint ivrogne, perdit sa situation, traîna les rues, se fit garçon de peine dans une épicerie, fut chassé, trébucha encore plus bas, et enfin sombra à la factorie où, par pitié pour sa famille, on l'occupa à des besognes infimes.

Chez lui, comme bien l'on pense, c'était devenu un enfer, et le vieux père, surtout, en voyait de rudes. Tout d'abord, dans les commencements, on le choyait, on le dorlotait, et la plus belle chambre de la maison fut pour lui. Puis, l'hiver suivant, sous prétexte que cette pièce était trop froide, on le reléqua en arrière, près de la cuisine. Quand les mauvais jours eurent succédé à l'aisance, il comprit, à certains sous-entendus, qu'on commençait à en avoir assez de lui. À une observation qu'il fit, on menaça de le jeter dehors. Il courba la tête, se fit petit, endura tout, par besoin surtout de ne pas s'éloigner des deux enfants, un garçon de douze ans et une petite fille de neuf ans, qu'il idolâtrait. D'ailleurs, sa bru n'était pas une méchante femme, rendue seulement acariâtre par le gêne croissante s'abattant sur le ménage à coups redoublés. Avec un peu d'entente, ça pouvait encore aller.

Sans compter que, la débâcle s'accroissant toujours, le vieux dut lui-même se multiplier pour que le pain ne manquât pas trop à la maison. Il gagna de-ci de-là quelques sous, tout joyeux qu'on lui permît, le soir, de conter des contes aux deux enfants. Par exemple, qu'il était déjà loin le joli bois de sapins des beaux jours d'antan !

Enfin, le coup de foudre éclata, dont le souvenir devait à jamais hanter sa fin d'existence. Le fils, revenant un samedi soir à la maison plus ivre que jamais, après avoir dépensé tout son maigre gagne, demanda de l'argent à sa femme pour continuer à boire, et, sur le refus qui lui fut opposé, s'emporta en une tempête de cris, menaçant de tout casser. Soudain, un vent de folie lui traversant le cerveau, il vit rouge, et, marchant sur son vieux père, il assena à celui-ci un formidable coup de poing, sous lequel le vieux s'écrasa, évanoui. Un couteau de cuisine était là tout près, sur une table, l'éclair de l'acier avivé par les rayons de la lampe. L'ivrogne s'en empara et courant à sa femme, le lui plongea dans la poitrine. Les enfants, terrifiés, avaient eu le temps de s'enfuir. Mais, du dehors, déjà, on accourait. Devant le corps

ensanglanté de sa femme, le misérable comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se faire justice. Il se plongea à son tour le couteau dans la gorge, s'en labourant les chairs à diverses reprises. Ses mains crispées aux meubles se détendirent, puis il roula par terre. L'instant d'après, il râlait, et, dans un dernier hoquet, qui fit jaillir le sang à gros bouillons, il expira.

La femme, cependant, n'était pas morte, et des soins empressés la ranimèrent. Mais il lui était resté, de ces horreurs, une secousse dont elle ne devait plus jamais revenir. Quant au vieux père, le coup de poing de son fils ne l'avait qu'étourdi. Seulement, il en sortit plus courbé, plus cassé que jamais, et ses yeux, ses pauvres yeux de vieillard où les larmes ne coulaient plus, en devaient rester à jamais figés dans une morne épouvante.

Mais il fallait quand même lutter pour la vie. Avant, c'était déjà la gêne ; maintenant, c'était la misère. Le garçon, Henri, trouva à s'employer chez un marchand du voisinage, tandis que sa petite sœur, Julienne, aidait sa mère aux travaux du ménage. Elle-même, la pauvre femme, dut aller en journée aux alentours, et quant au grand-père, on put réussir à lui trouver enfin trois dollars par semaine à « échiffer » du coton dans l'une des plus proches fabriques.

Cela alla encore tant bien que mal, durant environ un an. Puis la mère mourut, et alors tout le poids de la maison tomba sur les épaules du père Antoine. Bientôt même la fillette dut aller, de son côté, à la fabrique. On partait dès le petit matin, s'éparpillant chacun de son côté, et l'on ne se revoyait que le soir.

Le père Antoine se fût encore trouvé relativement heureux, bien qu'il fût devenu, comme je l'ai dit plus haut, le souffredouleur de toute la marmaille du quartier. N'avait-il pas à lui seul, maintenant, les deux enfants qu'il idolâtrait toujours ? Oui, il eût tout pardonné, tout enduré, tout trouvé bon ; tout, jusqu'au martèlement des machines de la fabrique qui lui brisait le crâne durant ses dix longues heures de travail de chaque jour, jusqu'à l'horrible atmosphère chaude et huileuse de la chambre où il peinait du matin au soir, et où, il le sentait bien, un peu des grands souffles du Saint-Laurent, qui lui étaient restés au creux de la poitrine, le quittait chaque jour, de plus en plus. Ah ! grands dieux ! comme il eût fait bon, cependant, dans les après-midi torrides, se revoir dans le joli bois de sapins, aux fûts élancés de cathédrale, aux ramilles balancées par le vent du large !...

Oui, il eût quand même tout trouvé bon, n'eût été que les deux enfants, maintenant devenus assez grands, commençaient à leur tour à se gausser de leur pauvre grand-père, et même à le malmener quelquefois. Et puis, à la longue, il était devenu pour eux comme un étranger, ne parlant guère l'anglais, tandis qu'eux, inconsciemment sans doute, mettaient une sorte d'orgueil à oublier le peu de français qu'ils avaient pu apprendre. D'ailleurs, il y avait belle lurette que le vieux nom patronyme des Villebon n'existait plus, et qu'on l'avait changé en celui, mieux sonnante, moins « canuck » pour tout dire, de Goodtown.

Une seule joie lui était restée. Tous les dimanches, il s'échappait, descendait le Flint Village, traversait tout Fall River, et gagnait Tiverton, bien loin dans la banlieue, en un point d'où l'on embrassait une vue superbe de la baie Mount Hope. Quand le temps était beau, il restait là tout le jour, fumant silencieusement, les yeux perdus au large. Des voiles apparaissaient, toutes blanches, glissant sur les flots bleus, et parfois un bateau à vapeur passait, se frayant un sillon écumeux. À perte de vue, les côtes du Rhode Island fuyaient vers Newport, toutes vertes dans le resplendissement du soleil.

Le père Antoine n'avait alors qu'à « jongler » un peu pour évoquer bien vite le cher paysage familial de jadis : le fleuve-roi bordé, lui aussi, de rives verdoyantes, et sur lequel défilait la flottille ininterrompue, en route vers Montréal ou en descendant. Reverrait-il jamais tout cela ? Et alors une idée fixe, qui le harcelait chaque dimanche, prenait peu à peu une forme tangible, presque réalisable. Il avait beau la chasser, toujours elle revenait, impitoyable. Cette idée, c'était de retourner au pays natal. Il calculait alors qu'en économisant seulement vingt-cinq cents par semaine, il trouverait bien le moyen, un beau jour, de s'échapper. Oh ! oui, s'échapper, comme ce serait bon ! s'enfuir loin, bien loin de ce pays de malheur, et pouvoir tout simplement obtenir là-bas un coin de terre, au cimetière du village, où s'enfouir, disparaître à jamais !...

Il n'était pas, après tout, si loin du compte.

Cette année-là, la veille de Noël, les « moulins » s'étaient vidés, comme d'habitude, plus de bonne heure, afin que chacun eût le temps de faire ses achats de Christmas. Quelle ne fut pas la surprise du père Antoine, en arrivant chez lui, de trouver la

maison pleine de jeunes garçons et jeunes filles, festoyant comme dans un bar, et ayant ce qu'ils appelaient un « good time ». C'était Julienne, déjà grandelette et ayant pris depuis peu des allures de gourgandine, qui avait ainsi rassemblé toutes ses connaissances de la factorie, avant de faire une descente sur la grand'rue de Fall River pour continuer à s'amuser. Le whisky circulait, on allumait des cigares ; même quelques fillettes trouvaient bon genre de fumer la cigarette. Une noce.

Le grand-père essaya de quelques doux reproches. Mal lui en prit, car Julienne, poussée par ses camarades, lui tint tête. Le vieillard, ensuite, la supplia de ne pas sortir, et fit mine de la retenir. Ah ! bien, elle en avait par-dessus la tête, elle aussi, et il était temps qu'on sût qu'elle était d'âge à faire à sa guise. Allons ! houp, en route ! Le grand-père lui barrait le passage, arc-bouté à la porte. Alors, il se passa une chose inouïe. La malheureuse poussa violemment le vieillard de côté, puis voyant que cela ne suffisait pas, lui cingla la figure d'un soufflet. Elle ouvrit ensuite la porte, par où la bande joyeuse s'envola. Allons, houp ! en route.

Le vieux père était resté comme hébété, sans conscience de ce qui venait de se passer. Puis il comprit. C'en était fait : l'œuvre de désagrégation morale de la factorie, dont on voit de trop fréquents exemples, était maintenant complète. Après le père, les enfants : c'était logique.

Quant à lui par exemple, cette fois c'en était trop. Il fuirait, c'était décidé. Il retournerait là-bas, près de Trois-Rivières, et cela, le même soir, sans plus tarder. Il n'avait pas d'argent, pour s'acheter un billet de passage, mais en marchant bien, on va loin. Oh ! il marcherait un jour, deux jours, une semaine même, s'il le fallait, qu'importe ? mais il finirait bien par arriver. C'était simple, il n'y avait qu'à suivre la voie du chemin de fer. Quant à manger en route, il lui restait encore un dollar. Ce serait suffisant.

Sa résolution prise, il attendit la nuit. Puis il se glissa au dehors, gagna Fall River. Six heures sonnaient quand il atteignit Bowenville. Là, il s'engagea sur la voie du chemin de fer. Devant lui, les rails brillaient, lui montrant la route, une route de cinq cents milles. Au fait, avait-il une idée quelconque de la distance ? C'est douteux. Il savait qu'il fallait pointer vers le nord, voilà tout.

Oh ! la belle nuit de Noël, d'un bleu profond et tout diamanté d'étoiles ! Pas trop froide, non plus, et pas de neige. Un temps

fait à souhait pour marcher d'un pas allègre. Et ce qu'il marchait, le pauvre vieux!

À mi-chemin de Somerset, il dut se garer. Le rapide de Boston, dit « boat-train », roula en coup de tonnerre, ébranlant tout sur son passage. Un peu plus loin, deux trains de marchandises se suivirent de près, les machines haletant à coups précipités dans le grand silence de la nuit.

Il marchait toujours, mais son pas, maintenant, se faisait plus lent, et il lui arrivait souvent de buter aux traverses. Au passage de la rivière Taunton, il manqua à plusieurs reprises rouler dans l'eau noire miroitant au-dessous de lui, et quand il atteignit Somerset il était à bout.

Il n'en persista pas moins à continuer et alors le calvaire commença pour lui. Ses tempes, tendues à se rompre, battaient la chamade, et il lui semblait être chaussé de plomb.

Combien de temps cela dura-t-il? Une heure ou deux, trois heures peut-être. L'instinct seul, maintenant, lui commandait de se garer au passage des trains. Subitement, et comme il approchait de Dighton, un grand froid lui étreignit le cœur en même temps qu'une bouffée de feu lui montait au cerveau. Puis il s'abattit, roula le long du talus, resta là immobile.

Au petit jour, des cantonniers qui passaient le trouvèrent qui agonisait, et le transportèrent à la station de Dighton. Comme le soleil se levait, le moribond ouvrit les yeux. Oh! le beau matin de Noël, où les arbres, à l'horizon de pourpre, paraissaient même comme grandis et transfigurés. De quelque part, au loin, venait une sonnerie cristalline, sans doute les « Christmas Chimes » de l'église du village. L'agonisant eut un sourire de contentement, à cet appel de cloches qui dut vibrer en lui comme un écho de celles de sa paroisse natale, puis doucement il rendit l'âme.

Il fut enterré quelque part dans le petit village de Dighton, qui n'est qu'à une dizaine de milles de Fall River.

Mon conte n'est pas gai, mais, pour me servir d'une expression fort en vogue dans le monde des lettres, c'est un « document humain ». Autrement dit, les choses se sont à peu près passées comme j'ai essayé de les raconter. Le « déraciné » dont je parle a réellement existé, et les journaux canadiens de la Nouvelle-Angleterre lui ont consacré, dans le temps, à l'occasion de sa mort, quelques faits divers de rigueur.

Adjutor Rivard (1868-1945)

Avocat, linguiste et conteur, il est né à Saint-Grégoire de Nicolet. Il fait ses études au Petit Séminaire de Québec, à l'École normale Laval et à la faculté de Droit de Laval. Pendant quelques années, il pratique et enseigne le droit à Chicoutimi, avant de revenir à Québec en 1895. Professeur à la faculté des Arts de l'Université Laval, il fonde avec des collègues, en 1902, la Société du parler français au Canada, qui publiera le *Bulletin de parler français au Canada*, devenu plus tard le *Canada français*. En 1912, il organise le premier congrès de la langue française au Canada. Il devient bâtonnier de la province de Québec en 1919 et il est nommé juge à la Cour d'appel en 1922.

ŒUVRES PRINCIPALES

Manuel de la parole, Québec, Éd. Garneau, 1901, 303 p. ; deuxième édition, 1928, 314 p.

L'Origine et le parler des Canadiens français, Paris, Éd. Champion, 1903, 37 p. En collaboration avec l'abbé S.-A. Lortie.

Bibliographie du parler français au Canada, Paris, Éd. Champion ; Québec, Éd. Marcotte, 1906, 99 p. En collaboration avec James Geddes.

Études sur les parlers de France au Canada, Québec, Éd. Garneau, 1914, 280 p.

Chez nous (récits), Québec, Éd. de l'Action sociale catholique, 1914, 145 p. ; 1919, 135 p. ; 1919, 256 p. ; Montréal, Éd. BAF, 1923, 90 p. ; Québec, Éd. Garneau, 1935, 256 p. ; 1941, 264 p.

Chez nos gens, Québec, Éd. de l'Action sociale catholique, 1918, 135 p. ; Montréal, Éd. BAF, 1923, 93 p.

Contes et propos divers, Québec, Éd. Garneau, 1944, 246 p.

Le Travail et l'Heure des vaches sont extraits de *Chez nous*, Québec, 1914.

LE TRAVAIL

À ma femme

Une fois, il y avait un homme et une femme, qui toute leur vie avaient travaillé la terre, et qui commençaient à se faire vieux.

Que de besogne ils avaient ensemble abattue, le vieil Anselme Letiec et sa femme, Catherine, depuis le jour où ils étaient venus s'établir au cinquième rang de la paroisse, dans la dernière concession de la Seigneurie ! C'est là, presque en forêt, qu'après les noces Anselme avait jadis amené Catherine. Elle avait alors dix-huit ans, lui vingt-et-un. Tout de suite, ils s'étaient mis à l'ouvrage ; et, quarante années durant, par les bons comme par les mauvais jours, hiver et été, pluie, neige ou soleil, sans relâche, ils avaient travaillé.

D'abord, il avait fallu faire reculer la forêt prochaine, abattre le grand bois, essoucher et débarrasser le sol ; puis étaient venus les premiers labours, si durs, en terre neuve ; puis la lutte, opiniâtre et longue, contre la nature rebelle, et, dans les champs agrandis, la tâche incessante au soleil qui brûle ou sous le vent qui hâle. À coups de hache et du soc de la charrue, Anselme avait taillé son domaine ; il l'avait fécondé à la sueur de son front ; par l'effort de ses bras, il en avait, pendant près d'un demi-siècle, tiré la vie.

À ses côtés, et sans jamais fléchir, Catherine aussi avait rudement besogné ; du matin au soir, son labeur avait réjoui les champs et la maison.

Des malheurs les avaient frappés : la foudre avait incendié une grange et toute la récolte d'une saison ; la grêle avait fauché la moisson ; les sauterelles avaient dévasté les champs ; un mal sans remède avait décimé le troupeau ; la mort aussi était entrée chez eux... Rien n'avait pu lasser les vertus patientes de ces simples chrétiens ; la prière avait incliné leurs âmes à la résignation, et le travail avait consolé leurs peines.

Des enfants leur étaient nés, nombreux, qui d'abord avaient tour à tour égayé la maison de leurs ébats, puis, après avoir quelque temps partagé la tâche quotidienne, avaient, l'un après l'autre, quitté le toit paternel ; l'aîné, qu'on avait envoyé au séminaire, était prêtre, et tous les soirs Anselme et Catherine remerciaient Dieu de cette bénédiction ; deux de leurs fils étaient morts, et les parents les avaient amèrement pleurés ; les autres garçons, grâce à des soins industriels, à de longues économies, étaient établis sur de bons lots de terre ; les filles avaient trouvé des partis avantageux.

Anselme et Catherine, demeurés seuls, commençaient à se faire vieux, et il leur revenait, à Anselme surtout, qu'autrefois ils avaient fait un rêve.

*

* *

Ils avaient fait ce rêve, qu'un jour ils pourraient vivre de leurs rentes.

Cette idée datait de loin.

Tout enfant, Anselme avait admiré comme certains messieurs du village n'avaient jamais rien à faire qu'à fumer leurs pipes au soleil, échanger des paroles avec les passants, donner leur avis sur le temps et sur la récolte prochaine... « C'est des rentiers », lui avait dit son père ; et plus tard, Anselme avait appris que les rentiers du village étaient comme qui dirait des habitants en retraite : ayant vendu leurs biens, ils finissaient là des jours paisibles, en mangeant leurs petits revenus.

Le tableau de ces tranquilles vieillards, assis sur le pas de leurs portes, sans autre souci que de se laisser vivre, était resté, dans le souvenir d'Anselme, comme l'image du bonheur sur terre ; et

de cette impression première, lui était né le désir d'être un jour un rentier.

Anselme avait si souvent parlé de ce beau projet que Catherine n'y contredisait plus ; elle paraissait même partager l'ambition de son mari, mais sans enthousiasme, et comme pour lui faire plaisir.

À dire vrai, Anselme lui-même avait été longtemps sans croire beaucoup à son rêve ; mais, au plus dur de la peine, n'était-il pas agréable de penser que, plus tard, après avoir bien travaillé, on aurait peut-être amassé assez de quoi pour acheter, au village, une maisonnette, et pour achever là sa vieille vie?... Il avait de la sorte nourri son espérance pendant de longues années.

Et voici que le jour était arrivé où le rêve pouvait enfin se réaliser. Depuis le mariage de leur dernière fille, Anselme y songeait sérieusement. Il était encore robuste et solide ; mais il eût fait si bon, lui semblait-il, de se reposer un peu ! En vendant la terre et le *roulant*, il pouvait former une somme rondelette, tout à fait suffisante. Et justement, un emplacement était à louer, près de l'église, avec une petite maison et un jardinet. Ils seraient bien, là !... Plus de *train* à faire matin et soir, plus d'animaux à soigner, de champs à labourer, de foin à faucher, de récolte à rentrer, de blé à battre... Ils n'auraient qu'un petit ménage et un petit ordinaire facile ; le matin, ils pourraient dormir et se lever aussi tard qu'ils le voudraient ; tout le jour, ils se berceraient sur la galerie, en regardant passer le monde ; le soir, rien n'empêcherait qu'ils fassent, avec les voisins une petite partie de dames ou de quatre-sept ; et ils vivraient ainsi, tranquilles, heureux, en attendant la fin... Car ils n'auraient plus rien à faire : ils seraient des rentiers !...

*

* *

— Catherine, dit un jour Anselme, si on vendait ?

— Comme tu voudras, répondit Catherine ; mais...

Quand Catherine Letiec disait : « mais »... elle avait d'ordinaire quelque objection sérieuse à faire.

— *Mais* quoi ? demanda Anselme.

— Mon vieux, reprit-elle, c'était plaisant, de penser qu'un jour on pourrait vivre de nos rentes ; mais, à présent qu'il en est question pour vrai, il y a quelque chose qui me dit que ça ne serait peut-être pas aussi beau qu'on se l'imaginait. Veux-tu que je te dise ? Eh ! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

— Peur qu'on le regrette !... Tu veux rire, vieille. Regarde un peu la vie qu'on mène, tous les deux, depuis quarante ans ; on se lève avec la barre du jour, et jusqu'à la nuit noire on sue d'ahan sur l'ouvrage. À force de remuer la terre et de porter des fardeaux, nous voilà courbés et lourds ; mes mains sont calleuses, les tiennes toutes gercées. Quarante années passées à trimer dur et sans arrêt *d'un soleil à l'autre*, ça doit être assez ; on a gagné de se reposer. Et, puis, pensons-y, on sera à deux pas de l'église : tu pourras aller à la messe tous les jours... et moi aussi...

Ils en causèrent longtemps.

Au fond, l'aventure tentait peut-être Catherine.

Il fut décidé qu'on vendrait.

*
* *
*

Le notaire, consulté, s'occupa de l'affaire : il était certain de trouver un acheteur ; il en avait même un en vue, le père Maxime Bellefeuille, qui voulait établir son fils dans les environs, et qui avait de l'argent.

Tous les renseignements pris de part et d'autre, il se trouva que le père Bellefeuille donnerait un bon prix pour la terre, qui lui convenait, mais ne prendrait pas le *roulant*, un peu démodé. Le bonhomme, d'ailleurs, voulait réfléchir encore et ne devait donner sa réponse que dans un mois.

— N'importe, dit le notaire. Vous n'êtes pas pressé, père Letiec. Si Bellefeuille ne se porte pas acheteur, j'en trouverai bien un autre. Une terre comme la vôtre, ça se vend toujours, et bon prix.

— Quand le père Bellefeuille sera décidé, monsieur le notaire, vous aurez soin de nous faire de bons papiers pour nous assurer la rente, à ma bonne femme et à moi, notre vie durant, et pour que le capital revienne aux enfants, comme je vous l'ai expliqué.

— Ne craignez rien, père Letiec ; vos papiers seront de première classe.

— Faut que tout soit correct et sans réplique.

— Comptez sur moi.

Avant de partir, Anselme demanda :

— En attendant, puisque le père Bellefeuille n'en veut point, on pourrait peut-être vendre le *roulant*, monsieur le notaire ?

— En attendant, vous pouvez vendre le *roulant*, dit l'homme de loi.

Et, en attendant la vente de sa terre, Anselme vendit son *roulant*.

Partie à l'encan, partie de gré à gré, tout fut vendu, les bêtes, les voitures, les instruments, les meubles. Anselme et Catherine ne gardèrent que le mobilier et les quelques ustensiles dont ils devaient se servir dans la maisonnette du village.

La vente dura une journée. Une annonce, faite à la porte de l'église le dimanche précédent, avait attiré les enchérisseurs. Pendant des heures, ce fut, dans la maison, dans la grange, dans l'étable, sur le terrain de la ferme, un brouhaha à n'y rien entendre...

Enfin, le soir venu, chacun ayant payé et emporté son emplette, Anselme et Catherine se trouvèrent seuls.

*
* * *

Après souper, ils comptèrent ce qu'avait produit la vente ; ils n'avaient plus une tête de bétail, plus une fourche, mais devant eux, sur la table de la cuisine, s'élevait une jolie pile d'écus et de trente sous. Tout compte fait, Anselme n'avait pas espéré un si beau résultat.

— Vois-tu ce que c'est ! dit Letiec, en serrant ses besicles dans leur étui. Je n'aurais jamais cru que ça ferait tant d'argent. Ma vieille Catherine, nous voilà déjà rentiers ! Demain, rien à faire !... Et dans un mois, la terre aussi sera vendue, et on ira vivre au village !

Catherine ne disait mot. Elle ramassa les écus, les serra dans l'armoire, rangea la table...

Anselme, tout joyeux de ce beau commencement, alla s'asseoir sur le perron, alluma sa pipe, et reprit :

— Rien à faire, demain ! C'est presque pas croyable. Voilà longtemps que ça ne nous est pas arrivé, ma vieille !... Viens t'asseoir ici. On va regarder se coucher le soleil.

Penché sur la forêt, le soleil éclairait de sa lumière oblique les faces ridées et les chevelures grises de ces deux paysans qui abandonnaient la terre.

Après un silence :

— Ça m'a fait quelque chose, de voir partir notre vieille charrue, remarque Catherine.

— Elle a rapporté trois piastres, dit Anselme.

— C'est avec elle que tu avais labouré le champ du *sorouët* pour notre première moisson. Te rappelles-tu ? C'était l'année où Jean vint au monde.

— Il y a longtemps de ça.

— Le soc est encore bon, réplique-t-elle.

Un nouveau silence, plus long... Les deux paysans pensent au vieux soc, qui a fait un si long service, et qui a été vendu...

Catherine reprend :

— Je suis contente que Nez-blanc ait été achetée par France Villeneuve. Sa femme est bonne pour les animaux ; elle en aura bien soin.

— Nez-Blanc est une bonne vache.

— C'était la meilleure du troupeau... On aurait peut-être fait mieux de la garder..

— Pour quoi faire ? interrompt Anselme. Il eût fallu la nourrir, la soigner, la traire. Tu as assez travaillé ; tu vas te reposer.

L'homme a laissé s'éteindre sa pipe ; la femme, le menton dans les mains, regarde, sans voir, vers l'horizon.

Après quelques instants, Anselme murmure :

— C'est notre voisin Ladouceur qui a acheté la Grise.

— Une bonne bête, dit Catherine.

— Sur la grosse voiture, elle n'a pas sa pareille, malgré son âge.

— Et, pour le labour, il est difficile de tracer plus droit qu'elle. Elle a ça dans le pied.

— On aurait peut-être pu la garder, dit Anselme à mi-voix.

— Elle nous a rapporté soixante-quinze piastres, fait remarquer Catherine.

Anselme secoue soudain les cendres de sa pipe :

— Allons nous coucher, dit-il.

Cependant, après la prière, il rôde encore quelque temps dans la cuisine, rouvre la porte, sort sur le perron, regarde longuement vers les *bâtiments*, où d'ordinaire il allait, avant la nuit, faire un tour pour voir si tout était en ordre ; il parait hésiter, puis rentre en murmurant :

— N'importe!... On est rentiers. Demain matin, je dors jusqu'à sept heures !

*

* * *

Le lendemain matin, Anselme s'éveilla à quatre heures.

Le soleil, par grands rayons, entrait dans la chambre. La première idée d'Anselme fut qu'il était en retard, et il allait se jeter à bas du lit, quand soudain il se rappela : il n'avait rien à faire, il pouvait rester au lit, s'il le voulait, toute le grasse matinée. Quelle volupté ! Il essaya de dormir. Mais il eut beau se tourner et se retourner, se dire qu'il était rentier, que c'était bien vrai, qu'il n'avait rien à faire, le sommeil ne vint pas. Il ferma les yeux ; mais le jour était dans la chambre, et, tout rouge, traversait ses paupières closes. Il voulut ne penser à rien ; mais toujours il revoyait la Grise qui s'en allait, la tête basse, emmenée par Ladouceur... Plus moyen de dormir ! C'était ennuyeux, à la longue, et fatigant... Il se leva.

— Tu ne dors plus ? demanda Catherine.

— Tiens ! fit Anselme. Te voilà reveillée !

— Il y a *une belle lurette*, répondit-elle. Je croyais que tu voulais dormir tard ; j'avais peur de te déranger.

— Il fait si bon, à matin, dit-il, que j'ai envie de prendre comme qui dirait une gorgée d'air frais.

— Tu as beau : il n'y a rien à faire.

— C'est ce que je me dis.

Anselme s'en fut vers ses *bâtiments*.

Un coq chantait, au loin ; chez le voisin, des boeufs mugissaient... Mais chez Letiec tout était muet, tout était vide. Pas une poule dans la cour, pas une vache dans le parc, pas un cheval à l'écurie. De temps en temps, un hennissement venait de chez Ladouceur... C'était peut-être la Grise ? peut-être la Grise s'ennuyait-elle ?

La porte du poulailler était ouverte... Anselme regarda longtemps la cage déserte et les perchoirs dégarnis, comme s'il y avait eu là quelque chose qu'il n'eût pas compris.

Il ne jeta, par la porte, qu'un coup d'œil dans l'étable ; c'était si triste, ces stalles inoccupées, ces râteliers et ces mangeoires vides, qu'il n'osa pas entrer.

Dans la grange, du foin était répandu sur le pavé de la batterie... Anselme se prit à chercher dans les coins ; mais il n'y avait ni râteau, ni fourche pour ramasser ces brindilles éparses.

Du *pont* de la grange, on avait vue sur les champs, jusqu'au bois qui fermait l'horizon. C'était le printemps ; les semailles étaient faites, et l'acheteur devait en avoir le bénéfice ; il n'y avait qu'un morceau qui n'était pas encore labouré. Mais, sur la ferme,

pas une charrue, pas une herse ; pour la récolte, pas une faux ; pour la moisson, pas un *javelier* !

Eh ! bien, quoi ? c'était juste : on allait vivre au village, on n'avait plus besoin de ces outils-là. Dans un mois, la terre aussi et les *bâtiments* seraient à un autre...

Il semble à Anselme que, ce matin, il voit ses champs et ses prés pour la première fois.

Il se souvient de beaucoup de choses anciennes.

C'est ici, tout près, qu'il abat le premier arbre, un pin haut et droit comme un clocher d'église, dont il fit, l'année suivante, les deux *étamperches* de sa grange.

Là-bas, dans la pièce aujourd'hui en friche, Joseph, le deuxième des garçons, apprit à labourer.

Plus loin, voyez-vous le champ qu'on appelle le *clos* d'en haut ? On eut bien de la peine à l'érocher :

Catherine, qui travaillait comme un homme, y prit un tour de reins qui la tint un grand mois au lit.

À la lisière du bois, il y a une source de belle eau claire.

C'est un beau domaine, et qu'ils ont, Catherine et lui, longtemps arrosé de leurs sueurs ; pas une motte de terre qu'ils n'aient eux-mêmes tournée et retournée. Ah ! ils ont tous deux rudement travaillé ; mais la terre le leur a rendu. Que de milliers de bottes de foin, de gerbes de blé, ils ont ensemble récoltées et engrangées !

Et, dans un mois, la terre aussi sera à un autre...

Anselme revient, triste, à la maison.

Après le déjeuner, tandis que sa femme remet les choses à leur place, un hennissement lointain vient jusqu'à eux.

— Je vais faire un petit tour chez Ladouceur, dit Anselme.

Catherine regarde son homme s'en aller, et l'on dirait qu'un sourire passe dans ses rides. Puis, la voilà qui dénoue son tablier, met sa coiffe, et prend aussi le grand chemin... N'est-ce pas vers la maison de France Villeneuve qu'elle se dirige ?

*

* * *

Une heure après, Anselme Letiec revient de chez Ladouceur. Mais qu'est-ce que cela ? Il tient une bride, et au bout de la bride il y a la Grise !

Comme il va entrer dans l'étable, il entend la voix de sa femme :

— Range-toi, Nez-Blanc.

Il regarde : Catherine a été chercher Nez-Blanc ! Pendant qu'il ramenait la jument, elle a ramené la vache.

Et voici que la Grise, comme à l'accoutumée, entre toute seule dans l'étable, va se ranger à sa place, à côté de Nez-Blanc, et passant sa bonne tête par-dessus la *barrure*, fait entendre un petit hennissement de joie, pendant que Nez-Blanc rumine, contente. Les deux bêtes marquent, à leur manière, qu'elles sont heureuses de se retrouver, et chez elles.

L'homme et la femme, face à face, se regardaient, embarrassés.

Catherine s'expliqua la première :

— J'ai pensé, dit-elle, qu'en attendant qu'on s'en aille au village, on serait bien aise d'avoir du lait. J'ai demandé à France de nous laisser Nez-Blanc pour un mois... D'ailleurs, ça me désennuiera, de la traire et de la soigner.

— Eh ! bien, dit Anselme à son tour, il m'est venu dans l'idée que ça ne serait peut-être pas une méchante affaire, si, avant de vendre, je labourais la pièce du nordêt. Ladouceur m'a prêté la Grise pour un mois.

— Mais tu n'as point de charrue !

— Faut que je te dise... j'en ai emprunté une.

— Mais, après avoir labouré la pièce du nordêt, qu'est-ce que tu feras de la Grise, pendant tout un mois ?

Anselme ne sut d'abord quoi répondre.

— Il y a toujours de petits charroyages à faire, dit-il enfin. De travailler un peu, ça passera le temps.

— Comme tu voudras, ajouta Catherine.

*

* *

— Labourer une pièce de terre et soigner une vache, il n'y a pas là de quoi occuper longtemps un paysan et une paysanne habitués à travailler du matin au soir.

Chaque jour, l'un ou l'autre inventait une raison pour emprunter une charrette, un outil, un instrument, et s'employer à quelque ouvrage ; c'était l'étable à nettoyer, une *pagée* de clôture à réparer, le jardin à sarcler, et tantôt ceci, et tantôt cela.

Ces occupations passagères n'étaient qu'un leurre ; ils n'y prenaient d'ailleurs qu'un intérêt fort mince. Désœuvrés, Anselme et Catherine, comme des âmes en peine, passaient les journées à ne savoir que faire. La vie leur devint bientôt ennuyeuse comme un carême.

Deux semaines, mornes et lentes, se passèrent ainsi. Anselme ne riait plus, et souvent Catherine pleurait dans son tablier, eux dont la vieillesse alerte avait été si gaie. Cependant, ni l'un ni l'autre n'avait encore osé avouer ses regrets.

*

* * *

Un soir que, n'ayant rien fait de la journée, ils sentaient l'oisiveté peser plus lourdement sur leurs épaules, Anselme se décida à parler :

— Catherine, je commence à me demander si la vie de rentiers est faite pour nous autres. On a beau dire et beau faire, on est heureux quand on travaille.

Catherine eut un soupir de soulagement, comme lorsqu'il arrive quelque chose qu'on attendait depuis longtemps et qui tardait à venir. Cependant, elle voulut peut-être s'assurer davantage de ce qui se passait dans la tête de son mari, car elle répondit :

— Mon pauvre Anselme, on ne peut pas dire encore. Dans quinze jours, la terre sera vendue, et on ira vivre au village ; peut-être qu'alors ça ira mieux.

— La terre sera vendue, répéta Anselme, la terre sera vendue... Ce n'est pas fait encore. Elle sera vendue, si je veux la vendre !... Tiens ! Catherine, veux-tu que je te dise ? Eh ! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

— Comme tu le dis, la vente n'est pas faite. On pourrait garder notre bien... Il est vrai qu'on ne serait pas des rentiers.

— Mais on resterait ici ; on garderait la Grise.

— On garderait Nez-Blanc.

— On pourrait racheter une partie de notre roulant... Qu'en penses-tu, ma vieille ?

— Il n'y a pas à dire, répondit-elle, on serait heureux. On l'était, avant. Vois-tu bien, mon vieux, il y a une chose à laquelle on n'avait pas pensé : c'est que le bon Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour vivre de nos rentes.

— On aurait dû consulter monsieur le Curé, avant de rien décider.

— Je suis sûre qu'il nous aurait déconseillés.

— Catherine, m'est avis qu'on a manqué d'*avisoire*, dans cette affaire-là ! Pourquoi abandonner la terre ? J'ai encore bon pied bon œil.

— À la dernière *courvée*, chez les Cormier, il n'y avait pas une *jeunesse* pour t'*accoter*.

— Achetons un *roulant* ! fit Anselme.

— Comme tu voudras, répondit Catherine.

Tous deux souriaient, joyeux pour la première fois depuis quinze jours.

De bonne heure, le lendemain, Anselme était rendu au village.

— Monsieur le notaire, plus besoin de vous occuper de cette histoire de vente : je garde mon bien.

Et il ajouta, par manière d'explication :

— On fatigue trop, à ne rien faire.

L'HEURE DES VACHES

Cinq heures du soir.

— Eh ! les enfants ! c'est *l'heure des vaches* !

Et nous partions.

Connaissez-vous le *clos d'en haut*, celui qu'on a eu tant de peine à essoucher ? C'est là que les vaches pacageaient. Pour aller les chercher le soir, pour aller les mener le matin, il fallait donc monter la route qui borde le verger du presbytère, et la suivre jusqu'au *chemin de sortie* par où l'on va à la *sucrerie*.

C'était loin. Heureusement, il y avait un raccourci : nous *piquions* à travers un petit bois de bouleaux blancs, où il y avait, suivant la saison, des fraises, des framboises ou des bluets. Il y a toujours des fraises, des framboises ou des bluets, dans les raccourcis ; ce qui fait que les raccourcis, c'est des chemins plus longs que les autres.

Le joli bois, que ce bois de bouleaux ! Au milieu, des sources avaient formé un petit lac. Les rides de l'eau, doucement, venaient mourir dans les herbes. Tout autour, sous les branches, montait la musique des insectes du bon Dieu ; perdus parmi les bouleaux, deux grands pins murmuraient, et de toutes ses feuilles mobiles

un petit tremble riait dans la brise. Le lac réfléchissait le ciel bleu, le feuillage vert tendre, les troncs blancs, et tout cela dansait gaîment sur les petites vagues. Parfois, un jaillissement au large : c'était les barbotés... Longues comme ça, les barbotés !

Et quelles fraises il y avait dans le petit bois de bouleaux ! Grosses comme des fraises de jardin, d'un beau rouge vif, et juteuses !... Rien qu'à voir de loin la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

Donc, il y avait un raccourci.

Pour s'y rendre, il est vrai que la route était pierreuse et *mal marchante*. Mais nos pieds nus en avaient parcouru bien d'autres ! Et par ailleurs, il y avait des compensations. Le verger du curé, par exemple, n'était pas là pour rien ! Les pommes, c'est à tout le monde. — Du reste, ne ramenions-nous pas, avec les nôtres, la vache du bedeau ? Cela nous donnait des droits sur les pommes de monsieur le curé. — Nous en cueillions plein nos poches. De grosses pommes vertes, avec une pointe de rouge du côté du soleil, pleines de jus, dures comme des pierres... Ah ! les bonnes pommes !

Le long de la route, sur les clôtures, il y avait aussi les *écureux*... — J'allais oublier les *écureux* !

Prendre un *écureuil* en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une gaule ; au bout, nouée en collet, une tresse, légère et coulante, de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet, vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies, vous passez le nœud coulant au cou du rongeur... Mais il faut avoir l'œil vif et la main ferme : au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte, l'animal fait un bond, et soudain il n'y a plus rien sur le bout du piquet : l'*écureuil* file sur les *pagées* de la clôture... Mais c'est si joli de le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'*écureuil* ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse peut faire palpiter un cœur d'enfant.

À croquer des pommes, à cueillir des fraises, à courir les *écureux*, nous finissions par arriver dans le *clos d'en haut*, et nous entendions tinter la clarine de la Rousse, une maîtresse vache, qui donnait, *une traite portant l'autre, six pots et pinte*. Déjà il se faisait tard ; les rayons obliques du soleil penchant nous le rappelaient.

Vite, nous rassemblions les bêtes, perdues dans la *brousse* — « *Qué, vaches, qué!* » — ruminant derrière les *arrachis* — « *Qué, vaches, qué!* » — couchées dans les *ferdoches* — « *Qué, vaches, qué!* »... D'elle-même, la Rousse prenait le bon chemin, et, tout le troupeau la suivant, c'était, dans la route, une longue file de bêtes lourdes et lentes, qui s'en allaient vers le village. Derrière les vaches, après avoir soigneusement mis l'*amblette* sur la barrière, et *harts* en main, nous poussions en avant les plus paresseuses.

Avouerai-je que, même au retour, en passant près du petit bois, nous ne résistions pas au désir de cueillir encore une jointée de fraises? Les bonnes vaches s'arrêtaient, rêveuses, avec l'air de dire : « Ah! si nous pouvions, nous aussi, sauter la clôture! » Puis elles se mettaient à brouter l'herbe qui pousse sur l'*aubel du chemin*.

À la maison, on commençait à s'impatienter.

— Les petits *sorciers!* je gage qu'ils ont encore pris par le bois de bouleaux. Ils s'amuse à manger des fraises, au lieu de ramener les vaches!...

Tout à coup, ding'! dang'! ding'! dang'!... C'était la Rousse. On ouvrait la barrière à coulisse, on barrait l'entrée du jardin potager, on fermait la porte de la grange, et — « *Qué, vaches, qué!* » — les bêtes entraient dans le *parc*.

Puis, on *tirait* les vaches. Dans l'ombre qui descendait, nous entendions un ruminement confus, des meuglements vers l'étable et le bruit très doux du « lait tombant dans du lait ».

Du haut du clocher, l'angélus du soir jetait sur la campagne ses derniers *tintons*.

L'heure des vaches était passée.

Lionel Groulx (1878-1967)

Historien, romancier et essayiste. Il naît à Vaudreuil et fait ses études au Séminaire de Sainte-Thérèse, au Grand Séminaire de Valleyfield et au Grand Séminaire de Montréal. Après avoir fait un doctorat en philosophie à Rome, il enseigne les lettres au Séminaire de Valleyfield, puis l'histoire du Canada à l'Université de Montréal. Fondateur de l'*Action française* (1920-1928) et de l'Institut d'histoire de l'Amérique française en 1946. Il a publié dans plusieurs revues et fut le récipiendaire de nombreux prix tout au long de sa fructueuse carrière d'historien.

ŒUVRES DE FICTION

Les Rapaillages. Vieilles choses. Vieilles gens (récits), Montréal, Éd. BAF, 1916, 139 p. ; Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1935, 139 p. ; Montréal, Éd. LACF, 1937, 139 p. ; Montréal, Éd. Granger, 1934, 124 p. ; 1945, 137 p.

L'Appel de la race (roman), Montréal, Éd. BAF, 1922, 278 p. ; Montréal, Éd. Granger, 1943, 251 p. ; Montréal et Paris, Éd. Fides, 1956, 252 p. ; 1970, 252 p. ; Montréal, Éd. Fides, 1980, 199 p.

Au Cap Blomidon (roman), Montréal, Le Devoir, 1932, 239 p. ; Montréal, Éd. Granger, 1943 ; 1953, 176 p.

L'Herbe écartante est extrait de *les Rapaillages*, Montréal, 1916. Il y eut, par la suite, six rééditions, dont la plus récente, par les Éditions Granger (Montréal, 1950) est une édition revue et augmentée.

L'HERBE ÉCARTANTE

L'herbe écartante, disons-le tout de suite pour le compte des ignorants, ce n'est pas du tout le tabac du diable. Vous connaissez, n'est-ce pas ? cette grande herbage aux feuilles larges et velues, à la fleur couleur de soufre, qui pousse dans la terre grasse, en arrière des bâtiments et qu'on trouve un de ces beaux matins, coupée au ras la terre, moissonnée par le diable pendant la nuit. Non, l'herbe écartante n'est pas le tabac du diable.

L'herbe écartante serait-ce alors l'herbe à crapaud, cette plante à tige plus courte que le tabac du diable, qui croît sur les levées de fossé, et dont le grain, quand il est mûr, ressemble à s'y tromper au grain de blé noir ? C'est en mastiquant ces grains noirs — je n'ai pas à vous l'apprendre, sans doute, — que le crapaud refait la provision de son levain, ce levain terrible, vrai poison mortel, quand le crapaud le vomit en colère. Non, l'herbe écartante n'est pas l'herbe à crapaud.

L'herbe écartante serait-ce enfin l'herbe à puce ? Vous savez la petite herbe traîtresse qui se cache dans le mil, dans les fraises, sous l'ombre des framboisiers ou des cerisiers pour mieux surprendre

les jambes des enfants qui vont nu-pieds, herbe où nous avons pris, dans notre bas âge, des démangeoisons qui nous cuisent encore et dont on ne se guérissait — vous en souvenez-vous? — qu'en arrachant un pied de l'herbe maudite pour le faire sécher au soleil pendant neuf jours.

Non, l'herbe écartante, ce n'est ni l'herbe à puce, ni l'herbe à crapaud, ni le tabac du diable. Qu'est-ce donc alors, me demandez-vous? Vous ne savez pas?... Eh bien, moi non plus. L'herbe écartante Mon Dieu!... c'est... l'herbe écartante. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle existe, ou du moins qu'elle existait encore, il y a vingt-cinq ou trente ans, au temps de ma grand'mère.

Ma grand'mère qui avait vu des feux-follets, presque vu des loups-garous et qui possédait une botanique à elle toute seule, connaissait bien, je vous assure, l'herbe terrible. Quand nous partions pour le bois, aux framboises ou aux mûres, elle manquait rarement de nous faire entendre cet avertissement solennel : « Surtout, les enfants, prenez bien garde de piler sur l'herbe écartante. » Rien que ce mot mystérieux, vous l'avouerez-vous? nous gâtait par avance la joie de nos plus belles excursions. Nous nous rappelions, avec des frissons dans le dos, les histoires que grand'mère nous avait racontées là-dessus, pendant qu'un écheveau tendu entre les deux poignets, nous lui prêtions nos bras en guise de dévidoir et que la bonne vieille roulait ses pelotons de laine. Et je n'ai pas besoin de vous le dire : c'étaient des histoires vraies, des histoires arrivées. Une fois c'était le vieux Lucien Grichon — vous avez dû en entendre parler dans le temps — un vieux chasseur qui connaissait tous les arbres du bois par leur nom, qui aurait pu s'en aller, les yeux fermés, depuis le petit rigolet d'en bas jusqu'à la Grande-Pointe de trait-carré. Eh bien! un jour que le vieux avait pilé sur l'herbe écartante, il se mêla si bien dans son chemin qu'il resta deux jours dans le bois, écarté, incapable de se retrouver. Un favori de l'aventure, ce fut surtout le père Gilbert Landrault. Le père Gilbert, faut bien le dire, ne passait pas pour « cracher dedans ». Il prenait « quelque chose », pour se consoler, disait-il, de la mort de sa défunte femme. Y avait-il, entre ce « quelque chose » et l'herbe écartante, des rapports mystérieux, secrets?... Toujours est-il qu'en ces cas-là, l'herbe satanée se jouait sûrement de son homme avec une plus grande méchanceté.

Aussitôt qu'on avait mis le pied sur l'herbe écartante, racontait grand'mère — et si l'on était nu-pieds, l'herbe, cela va sans dire, agissait d'une façon plus foudroyante — on éprouvait un vague

malaise, la tête devenait lourde, puis venait le mal de cœur suivi de vomissements. « Absolument le mal, disait la vieille, que le bon Dieu envoie, pour les punir, aux petits garnements qui fument à la cachette de leurs parents. » Ce n'était pas tout. Bientôt, autour de vous, les arbres se mettaient à tourner et à danser, comme une troupe de sorciers. Vous-même tourniez aussi, avançant, reculant, à gauche, à droite, pour en fin de compte aboutir toujours au même point. Alors le malheureux tombait par terre, pris d'une subite endormitoire, mais d'une endormitoire à part, pesante comme une ivresse. Le lendemain et quelquefois même le surlendemain — ça s'était vu — on se relevait les cheveux tout cotonnés, nattés, eût-on dit, par les lutins, avec des douleurs dans tous les membres comme un quelqu'un qui aurait couché sur les ravalements. Et il n'y avait guère d'échappatoire à l'herbe écartante. Le feu-follet, le loup-garou, à la rigueur, on peut se sauver de ça. Pour le feu-follet, par exemple, c'est simple comme bonjour. Il n'y a qu'à planter son couteau de poche sur un pieu de clôture ; et pendant que le feu-follet vient faire la ronde autour de couteau, vous en profitez pour décamper. Pour ce qui est du loup-garou, vous foncez bravement sur lui, vous tâchez de lui faire une blessure avec une pierre ou votre couteau, et si le sang part, dans le temps de le dire vous le délivrez. C'est ainsi que notre grand-père en avait délivré un, un soir d'hiver, dans le haut de la côte Saint-François. Mais quand on était pris par l'herbe écartante, impossible de s'en démancher. On était pris, ce qui s'appelle pris, et coûte que coûte, il fallait faire son temps. Voilà ce que racontait grand'mère.

*

* *

Or, je crois bien, mes amis, qu'une fois dans ma vie, m'arriva l'aventure de l'herbe écartante. Oyez plutôt.

Un soir, au retour de l'école, chez nous m'envoyèrent comme de coutume cri les vaches, sur l'autre terre, au bout du rang. C'était vers la fin de septembre. Ma grande sœur m'avait dit en me remettant une belle beurrée de pain tout chaud : « Dépêche-toi, n'est-ce pas ! » Entre nous, je crois un peu que la chère sœur attendait son cavalier ce soir-là. Car j'avais remarqué qu'en ces circonstances, désireuse de traire les vaches plus de bonne heure, elle mettait sur ma beurrée une louable couche de confiture. Seulement, la maman m'avait donné à porter chez les Campeau

un panier de viande fraîche, vu que la veille nous avions fait boucherie. Or le panier était lourd. Il y avait là-dedans, s'il vous plaît, une mi-côtelette, un paleron, et un bout de boudin pour chaque membre de la famille. Je partis donc plutôt lentement. Même, à une courbe du chemin du roi, quand j'eus perdu de vue la maison, je m'assis sans façon sur le bord de la rivière, pour me reposer d'abord, et ensuite — devinez quoi ? — pour compter les bouts de boudin. Maman m'avait bien dit qu'il y en avait six. Mais, si par hasard il s'en trouvait un septième ? Vous comprenez ?... Or, mes amis, il se trouva qu'il y en avait un septième. Je vous en fais donc ma confession sans détours : il y a tel cenellier au bord de la route, de l'autre côté de chez les Saint-Denis, où je ne passe jamais, même après trente ans, sans que me revienne sous la langue je ne sais quelle saveur lointaine de boudin frais.

Mais il fallait se hâter. Donc le temps d'entrer chez les Campeau et d'en ressortir avec un « merci ben des fois et ben des respects à chez vous » ; le temps de ramasser quelques cenelles par-ci par-là, de garrocher quelques pierres aux voliers d'étourneaux qui s'en retournaient vers les pays chauds ; et je fus sur l'autre terre. Je prêtai l'oreille. Une rumeur de cloche lointaine m'arriva. Les vaches comme toujours se trouvaient dans le bois de trait-carré... En route donc pour le trait-carré !

Chemin faisant toutefois, j'assaisonnai encore mon bout de boudin de quatre ou cinq pommes ramassées sous des sauvageons, de quelques noix longues que j'écrasai entre deux pierres ; j'y ajoutai même des alizés qui commençaient à étaler leurs grappes noires sur les feuilles jaunes et rouges de la bordure du bois. Hélas ! mon malheur voulut aussi que j'en vinsse à passer près d'un frêne qu'avait escaladé une vigne sauvage. Et, là-haut, presque au faite de l'arbre, j'apercevais une grive attardée qui se régalaient de raisin à qui mieux mieux. C'était trop fort. « J'y grimpe, » me dis-je. Aussitôt dit, aussitôt fait ! Oh ! grimper, quelle volupté bien enfantine ! On est petit, on veut se hausser, on veut voir. À peine le marmot est-il sorti du ber et commence-t-il à faire usage de ses jambes, qu'il se met à grimper. Que de fois nos mères désolées n'ont-elles pas dit à la voisine ou à la marraine en visite : « Ah ! les enfants tannants ! c'est grimpigneux que ça grimpe partout. » Nous grimpignions en effet un peu partout : dans le faite des granges pour dénicher les oiseaux et nous casser le nez. Nous grimpignions surtout dans les pommiers et les pruniers à l'époque des fruits verts. Le goût des fruits verts et le goût de

grimper ! Deux passions qui vont bien ensemble ! Bon Dieu ! que nous en avons mangé de ces petites prunes vertes et de ces petites pommes vertes, malgré les menaces d'indigestions formidables par lesquelles nos mères prudentes s'efforçaient de nous terrifier !

Ce soir-là, c'était encore plus haut que de coutume. Puis, à quoi bon me presser ? J'entendais là, à quelques arpents à peine, les tintements réguliers de la cloche que la Blanche faisait résonner avec chaque gueulée d'herbe. Les vaches devaient donc s'en revenir. Car, chez nous, quand les vaches revenaient du champ ou quand les vaches s'en allaient au champ c'était toujours la Blanche qui marchait par devant, puis, après la première, venait la seconde ; après la seconde venait la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la Noironne qui fermait la marche. Donc, puisque la Blanche s'en revenait, il n'y avait pas de soin ; je pouvais manger mon raisin et la grande soeur pouvait prendre patience.

Du faite de mon frêne et entre les feuilles vertes de la vigne, je découvrais du reste un spectacle fascinateur pour mes yeux d'enfant. Le soleil se couchait au fin fond du bois. La tête de la forêt jaunie par les premières gelées, rayonnait comme un grand champ d'épis. De longs rayons dorés filtraient aussi dans les champs à travers les perches de cèdre des clôtures de travers. Partout, sur les terres voisines, les troupeaux descendaient du haut des pâturages et se saluaient d'un bord à l'autre avec de longs beuglements. Rien ne me plaisait plus, à cet âge-là, que la mélancolie des chaumes à l'automne, le désert des champs vidés de leur moisson, où planent les mille et un souvenirs du temps de la récolte et du temps de la fenaison. C'était là, sous ce poirier sauvage, que nous avons dîné tout le temps que nous avons fauché et rentré la grande pièce des coteaux. Un peu plus loin, à un renflement de la terre grise, je reconnaissais la tombe de notre vieux Brunaud, un vieux cheval de vingt-cinq ans, parent de la Grise, qui mourut subitement au champ d'honneur, un après-midi de fort soleil que mon frère râtelait au grand râteau une pièce de trèfle rouge. De mon juchois, je voyais encore flotter, mais bien fanée, la branche de merisier que nous, les enfants, avons plantée en guise de mausolée sur la tombe du vieux serviteur. Un peu plus près, j'apercevais, au bord du coteau des framboises, toute une bordure de cerisiers. C'était là qu'un midi, les hommes appuyés sur leurs fourches et le père sur un râteau de sa moissonneuse, nous avons récité l'angélus. Ce jour-là le vent de l'ouest nous apportait distinctement les vibrations de la cloche sainte

qu'accompagnait auprès de nous la chanson des grillons et des cigales. Et je me souviens que, par-dessus la ligne des cerisiers, le clocher de l'église, coupé par le milieu, apparaissait, dans le rideau mouvant du feuillage, comme une croix d'argent suspendue dans les airs.

Cependant le soleil là-bas descendait toujours. « Vite, dégringolons, » me dis-je. Et le remords de la désobéissance m'envahit avec l'appréhension d'un châtement. En quelques bonds, j'eus atteint la lisière du bois. Les mains fermées en porte-voix j'appelai : « Ya, ya-t'en la Blanche ? » Pas un son de cloche, pas un bruit. De la forêt ne me venait qu'une forte odeur encore accrue par la tombée du serein, une odeur de feuilles séchées et de bois pourri, avec une pointe de résine et un âcre arôme de fougère. Dans le bois, il faisait déjà très noir. Soudain une folle terreur m'étreignit : je venais de penser à l'herbe écartante!... Et ces symptômes, ce malaise que j'éprouvais, n'étaient-ce pas les effets de l'herbe terrible! Je me sentais le tête lourde, le cœur mal en train, des accès de vomissements. Devant moi, les arbres dansaient, dansaient : on eût dit une ronde infernale. Et tout cela s'accompagnait pour moi de nausées étranges où se mêlaient des réminiscences de boudin, de pommes-sauvageons, de cenelles, de noix longues, d'alizés et de raisin sauvage. J'avais beau chercher mon chemin, impossible d'avancer. Je me croyais pourtant bien à la baie des Ormes ; mais ces érables, ces pierres, ces herbes, cette clôture, tout cela appartenait plutôt à la Grande-Pointe. Je tombai à quelques pas, presque ivre-mort, avec une sueur froide. Je n'eus que le temps de voir la première étoile scintiller en fusée à travers les larmes de mes cils ; je crus entendre vaguement dans le lointain un sabbat de corbeaux en train de se percher, plus près de moi des chants de grillons sous l'herbe et le bonsoir narquois d'un bois-pourri. Puis, ce fut le grand silence, l'immobilité absolue. L'herbe écartante avait consommé son œuvre.

*

* *

Pendant ce temps-là, vous pensez bien, l'alarme grandissait de minute en minute à la maison. La grande sœur surtout allait et venait, regardait inquiète, et du côté du village et du côté du bois, et se disait : « Qu'est-ce qu'il fait encore, le petit bonjour ? » Ma grand'mère se montrait plus anxieuse que tous. La pauvre vieille ne se méprenait pas sur les causes de ce retard. Mais pour

ne pas effrayer notre mère outre mesure, elle se contentait de dire : « Pourvu qu'un malheur ne soit pas arrivé. » Des que les hommes rentrèrent pour souper, grand'mère en quelques mots les mit en courant de la situation. Le grand frère fut dépêché en toute hâte vers le bois, accompagné de Criquet, un vieil épagneul.

Là-bas, dans le bois de la baie des Ormes, c'était le grand calme de la nature et de la nuit. Les étoiles avaient mis des essaims de lucioles dans la chevelure de la forêt. Les arbres ne dansaient plus, les corbeaux s'étaient tus ; les grillons chantaient plus bas pour ne pas éveiller le dormeur ; seul, le bois-pourri qui s'était rapproché, continuait son monotone bonsoir, pendant que l'air se parfumait toujours des senteurs des feuilles séchées et d'un arôme de résine et de fougère.

Criquet, le museau collé à terre, eut vite fait de trouver la piste. Bientôt le dormeur remua : quelque chose d'humide et de poilu lui passait dans la figure. C'était le brave chien qui, sans façon, léchait son jeune maître, le caressait de force coups de queue. Le dormeur ouvrit les yeux. Vaguement, il reconnut l'épagneul et le grand frère. En même temps, un tintement de cloche lui entra dans les oreilles : c'était la Blanche qui s'en revenait du champ, marchant par devant, et ainsi de suite jusqu'à la Noironne qui fermait la marche. Le grand frère, lui, questionnait et questionnait comme un juge d'instruction. Mais impossible de tirer la moindre réponse du dormeur. L'endormitoire le tenait ; il s'en revint à la maison en chambranlant tout le long de la route, porté même à certains bouts par le grand frère.

À la maison, les questions recommencèrent de plus belle, mais sans plus de succès. La grand'mère, plus avisée, s'approcha du dormeur et lui enleva ses souliers. Elle les examina avec anxiété. Entre les rangs de cuir de la semelle, elle aperçut soudain... devinez ? — le brin d'une herbe toute simple et qu'à sa tige un peu forte et aux feuilles ovales teintées de brun, un ignorant, sans doute, eût prise pour un vulgaire trèfle rouge. Mais la grand'mère ne fit ni un ni deux. — La tête de la pauvre vieille chavirait déjà. — D'un tour de main, elle fit voler le rond du poêle et vlan ! C'était de l'herbe écartante !

Quand vous irez au bois, les amis, prenez bien garde de piler là-dessus.

Frère Marie-Victorin (1885-1944)

Conrad Kirouac est né à Kingsey Falls, dans les Cantons de l'Est. Il fait ses études à l'Académie commerciale de Québec, puis entre au noviciat des Frères des Écoles chrétiennes au Mont-de-la-Salle en 1900. Docteur ès sciences de l'Université de Montréal, il enseigne, surtout la botanique, à Saint-Jérôme, à Saint-Léon de Westmount et à Longueuil. Prix David en 1923 et en 1931. Il est membre de la Société royale du Canada et fondateur du Jardin botanique de Montréal. Surtout connu pour ses travaux de botanique, il a aussi écrit des nouvelles et une pièce de théâtre.

ŒUVRES

Récits laurentiens (nouvelles), Montréal, [s.é.], 1919, 270 p., illustrations de E.-J. Massicotte; Montréal, Frères des Écoles chrétiennes, 1942.

Croquis laurentiens (récits), Montréal [s.é.], 1920, 304 p.

Peuple sans histoire (théâtre), Montréal, Frères des Écoles chrétiennes, 1925, 14 p.

Flore laurentienne, Montréal, Imprimerie de La Salle, 1935, 919 p.; Montréal, PUM, 1964, 925 p. Édition revue et corrigée par Ernest Rouleau.

Confidences et combats (1924-1944) (lettres), Montréal, Éd. Lidec, 1969, 251 p. Présentation et notes de Gilles Baujet.

Pour l'amour du Québec. Choix de textes, Sherbrooke, Éd. Paulines, 1971, 198 p.

Ne vends pas la terre... est extrait de *Récits laurentiens*, Montréal, [s.é.], 1919.

NE VENDS PAS LA TERRE...

La journée, une claire journée d'automne, s'achevait dans la fraîcheur. Lentement, la charrette d'avoine remontait le chemin herbeux qui, du bout de la terre, conduit à la maison. Assis commodément entre les échelettes, le père Félix Delage jouissait de la sérénité de l'heure et plus encore de cette délicieuse fatigue, lot privilégié du travailleur de la terre.

À ses pieds son fils Basile, la fourche à la main, conduisait le cheval. Comme ils tournaient au coin de la grange, le père s'exclama :

— Regarde, Basile, c'est fait ! François Millette a vendu sa terre !

Et d'une voix altérée, le vieux répéta :

— Il a vendu ! Il a vendu !

La-bas, de l'autre côté de la route, sur une énorme affiche appliquée contre le ciel bleu, les caractères démesurés de la banale réclame s'alignaient sur la tôle fraîchement peinte en blanc. Des ouvriers travaillaient encore au pied, reliant la frêle structure à des piquets plantés parmi les verges d'or et les bardanes roussies, à cent pas du chemin où stationnait un camion.

— Ils ont monté ça après-midi, opina Basile.

— Oui ! Et voila encore une terre qui va tomber en friche. Nous sommes entourés, mon garçon ! L'année dernière, Jean-Baptiste Marcil a vendu la sienne, puis, ç'a été Pierre Trudeau, puis Joseph Charron ! J'avais toujours cru que François tiendrait.

— Ce sont les enfants, probable ! Ils avaient tous envie de vendre, eux. Les deux jeunes qui sont en ville ont dû décider le père.

La charrette, en titubant, entra dans la grange et, tout en dételant, le père Delage continua :

— Mon pauvre Basile, notre chemin de Chambly s'en va ! Nos belles terres, les meilleures de par ici sont perdues pour l'agriculture ! Il n'y a plus d'agriculture !

Les brancards touchèrent le *pontage*. Basile s'empara du cheval et entra dans l'étable. D'un pas lassé, le vieux prit du côté de la maison.

Un beau type de canadien, Félix Delage ! De taille moyenne, avec une léger embonpoint, il ressemblait aux deux chênes plantés devant sa porte. Visage énergique un peu hâlé, chevelure complète toute blanche — de la neige sur de l'ivoire — l'on s'étonnait de trouver sous des sourcils d'argent, des yeux bleus d'enfant. Il portait aux lèvres un sourire établi, sourire d'enfant aussi, respecté par les tempêtes de soixante-dix années de vie et qui prenait toute sa signification lorsqu'il parlait de cette voix haute et un peu voilée qui lui était propre.

La terre des Delage était l'une des plus anciennes et des plus riches de la région. Elle donnait sur ce vieux chemin qui relie Chambly à Longueuil et rejoint le Saint-Laurent à l'endroit précis où Charles LeMoyne avait bâti sa maison. Cette route célèbre, les vieux l'appellent encore le « chemin de Boston ». Avant l'avènement des chemins de fer, c'était la voie du trafic, la voie des invasions aussi. Faire l'historique du chemin de Chambly serait écrire une bonne moitié de l'histoire économique et militaire du Canada.

L'ancêtre des Delage, officier de cavalerie libéré du service, vint sous le régime français prendre une terre à deux milles et demi du village de Longueuil. Il appert que ce Delage était de petite noblesse, et vraiment, ceux qui pratiquaient le vieux Félix reconnaissaient chez lui une hérédité évidente, un affinement de langage et de manières peu connu chez nos habitants.

Felix Delage appartenait à cette vieille école de croyants qui ont la sagesse d'accepter la religion, — comme la vie elle-même, — tout d'une pièce et, sous la chaire de l'église de Longueuil, il n'était pas plus belle famille que la sienne. Mais l'amour de la terre, l'enthousiasme pour la culture, — la vraie culture : intelligente, raisonnée et méthodique, — distinguait surtout cette belle nature d'homme. L'étable octogonale, construite d'après des plans à lui, était une merveille d'ingéniosité, connue de vingt milles à la ronde. Fondateur et président du Cercle agricole, il était depuis trente ans le conseiller, le modèle, l'âme de tous les cultivateurs du chemin de Chambly.

Et voilà que sur le retour, l'ardent agriculteur voyait crouler son beau rêve de rénovation agricole. La folie de la spéculation immobilière, après avoir ravagé l'île de Montréal, débordait à présent sur la rive sud, submergeait les abords du vieux Longueuil et s'avancait dans la campagne. Comme de malsains champignons, surgissaient au milieu des champs, hideusement badigeonnées, les petites cabanes carrées des agents d'immeubles. Les affiches disgracieuses se levaient partout de l'herbe, épitaphes monstrueuses d'un immense cimetière, celui de la vieille terre féconde et fidèle. Successivement les voisins avaient vendu, et Félix Delage ne comptait plus autour de lui que son fils Joseph dont la terre touchait à la sienne au sud, Basile qui cultivait le bien avec lui, et son vieil ami François Millette qui venait, le soir, sur la *galerie*, causer du bon vieux temps. Et celui-là aussi allait lui manquer, s'en aller, trahir la terre et le pacte tacite qui les liait tous deux ! Il était venu dimanche cependant, sans parler de rien. La honte, sans doute, lui fermait la bouche ! Comme les consciences d'enfant, les consciences de vieillard frémissent sous la faute !

En songeant à ces choses, le père Félix, sans caresser ses petits-enfants, entra dans la grande cuisine où les femmes allaient et venaient et s'éroula dans une berceuse, près de la fenêtre.

— Mes petites filles ! Encore un malheur ! François Millette a vendu !

Les trois femmes s'attendaient à cette explosion. Elles se regardèrent sans rien dire.

— Nous voilà tout seuls sur le chemin de Chambly jusqu'au troisième mille ! Tout seuls !

Et, cramponné aux bras de sa chaise, le vieillard se prit à pleurer. Les jeunes enfants de Basile, comprenant à la douleur du grand-père qu'il se passait quelque chose, se turent et allèrent

s'asseoir sur le banc derrière la table. Le silence se fit dans la cuisine. Au bout d'un long moment, Basile entra à son tour et posa sur la table la cruche enveloppée d'un linge blanc. Sans un mot, il pendit à une fiche de bois son grand chapeau de paille et marcha vers la pompe en retroussant ses manches.

Le père Félix, nerveux, quitta sa chaise et sortit sur le chemin. Le soleil se couchait glorieux dans des nuages pourpres sur lesquels se découpaient nettement la courbe molle du Mont-Royal et le fin clocher de Longueuil. Dans les champs, les grands ormes épars commençaient à régner sur le soir, et leurs rameaux paresseusement agités, lutinaient dans le silence quelque chose d'invisible. Mais pour le vieillard toute cette paix du soir s'abolissait par la provocation de la longue affiche brutalement interposée entre le ciel et lui, et qu'il aurait désormais devant les yeux semaine et dimanche, par tous les temps, par le soleil et par la pluie, narguant sans cesse sa foi profonde et son amour de la terre !

Les ouvriers, leur travail fini, regagnaient le camion qui trépida un instant, puis démarra soudain en soulevant la poussière blanche de la route. Et Félix Delage resta là, appuyé à la barrière, entre les deux massifs de lilas, à regarder le champ profané où couraient encore des frissons de lumière rose.

Alors, une petite voix claire et indécise s'éleva derrière lui :
— Pépère ! venez souper !

Subitement arraché à son rêve et à sa peine, le vieillard prit le petit Joseph dans ses bras et rentra.

*

* *

Les après-midi de dimanche ont une douceur exquise au cœur de l'automne. Ce n'est plus la fournaise de l'été, et la froidure n'est pas encore venue fermer les portes et jeter des châles sur les épaules des femmes. Sur la *galerie* des Delage on a sorti toutes les berceuses et tous les fauteuils. L'aîné des fils, Joseph, est là avec sa famille. Les enfants jouent à cache-cache sous la tonnelle, courant dans l'herbe et jusque sur le chemin. À un bout de la *galerie* les femmes causent avec animation, tandis qu'à l'autre extrémité Basile et Joseph encadrent le père et devisent des travaux de l'automne. Les autos se suivent sur la route sans cesse parcourue par de petits nuages de poussière : petites machines portant des familles bourgeoises qui profitent des derniers beaux dimanches ; touring-cars et luxueuses limousines courant à grande allure vers

la frontière : défilé monotone, étourdissant, auquel néanmoins les Delage, comme tous les résidents du chemin de Chambly, sont habitués.

Tout à coup une lourde machine qui a corné plusieurs fois franchit brusquement la barrière et vient stopper devant la maison. Le chauffeur allume un cigare tandis que deux messieurs descendent de l'arrière. L'un d'eux, gros homme à figure injectée de sang, tend au père Félix venu à leur rencontre une carte d'affaires que celui-ci lit distraitement.

— Vous êtes M. Félix Delage ? Je suis Stevenson, agent d'immeubles. J'ai des capitaux considérables à placer sur la rive sud. L'on m'a dit que votre terre n'est pas vendue et je viens l'examiner pour vous faire des propositions. Je suis un acheteur sérieux et pourrai vous fournir toutes les garanties désirables.

— Mon cher Monsieur, répondit Félix, quoique votre nom me soit parfaitement inconnu, je veux bien croire que vous êtes un acheteur sérieux, mais je dois vous dire tout de suite que ma terre n'est pas à vendre.

Stevenson ne parut pas avoir entendu. Allumant un cigare, il poursuivit, en homme habitué à cette entrée en matière :

— Je suis en état de vous accorder les meilleures conditions possibles, conditions où le comptant entrera pour une bonne part. Je vous présente mon notaire, M. Forest, qui est prêt à bâcler l'affaire immédiatement. Voulez-vous que nous allions un peu voir le terrain ?

— Certainement, je me ferai un plaisir de vous accompagner. Mais je vous répète que ma terre n'est pas à vendre, tant que je vivrai et que mes fils auront leurs deux bras.

Les trois hommes s'engagèrent dans le sentier qui conduit derrière les bâtiments. La vue s'étendait de là sur les champs frais moissonnés, hérissés d'un chaume court et doré. Les fossés profonds et parfaitement alignés couraient vers l'est jusqu'à la lisière du bois où tremble le feuillage léger des petits bouleaux.

— Superbe ! murmurait entre ses dents l'agent d'immeubles.

— Vous avez là, Monsieur, une terre qui a toujours été parfaitement cultivée par les vieux et que je tâche d'entretenir comme eux. Vous ne trouverez pas un bas-fond, pas un endroit inculte. Quinze jours plus tôt, ce champ là-bas, vous aurait montré ce que la terre rend à ceux qui lui donnent le travail et la fumure. Tenez ! il fallait voir, au mois de juillet, cette pièce de trèfle entre

les deux ormes; c'était blanc et fourni comme le dos des moutons!...

— Vous allez jusqu'au bois?

— Jusqu'au bois à droite, oui. Et pour la profondeur, jusqu'au rang de Gentilly. Voyez-vous les poteaux de téléphone? C'est la limite.

— Très bien. J'offre \$25,000 comptant. Cela vous va-t-il?

— Elle vaut plus que cela!

— Vous faites le difficile. Savez-vous ce qu'ont été payées les terres voisines?

— Je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir.

— Combien demandez-vous?

— Vous ne me comprenez pas!

— Vraiment?

Et le financier, secouant du doigt la cendre de son cigare, commença d'examiner plus attentivement ce type d'homme nouveau pour lui.

Le vieux Delage continua :

— Vous avez des enfants?

— Non! Je suis célibataire et je m'en trouve bien!

Félix fonça ses sourcils de neige et se tourna vers le notaire, qui jouait avec un brin de mil.

— Et vous, Monsieur?

— Moi? J'ai six enfants!

Et les yeux du notaire plongeaient dans ceux de son interlocuteur comme pour dire : Je suis de votre race, nous nous comprenons, allez!

— Eh bien! ces enfants, ils vous ont coûté, à votre femme et à vous, bien du travail et causé bien du *trouble*. Si on leur offrait, à vos enfants, \$25,000 pour leur mère, que répondraient-ils?

Le notaire sourit silencieusement.

— Moi, poursuivit Félix, je suis l'enfant de ma terre! La terre, voyez-vous, Messieurs, c'est l'aïeule dont le soin nous est légué par la vie et la mort des autres. Comme les très vieux, elle est sans mouvement et sans défense, mais elle sait encore sourire par toutes ses fleurs, et, au bon matin, pleurer de tous ses brins d'herbe. Elle a un langage mystérieux, mais distinct comme une parole humaine pour qui sait l'écouter. Et tenez, peut-être qu'à cet instant, monsieur Stevenson, vous n'entendez que les cris des oiseaux et le klaxon des autos sur le chemin. Mais pour moi, il s'élève une voix de ces grands champs, de l'herbe courte et des

taillis d'aubépine, et cette voix implore ma pitié et me dit : « Je t'ai toujours bien servi ! Ne me vends pas ! » Voilà pourquoi je vous dis que ma terre vaut plus que tout ce que vous m'offrez !

Stevenson jeta son cigare. Sa psychologie spéciale se trouvait en défaut. Ce type était-il sincère ? Ou bien, avait-on affaire à un rustre plus habile à décrocher la forte somme ? À tout événement, Stevenson se résolut à user du procédé classique de la tentation permanente.

— Eh bien ! c'est entendu ! je vous offre \$30,000, avec \$10,000 comptant, le reste payable en quatre versements annuels. C'est mon dernier prix. Quand vous serez décidé, passez chez mon notaire : il a toute autorité. Vous avec ma carte ?

Ils reprirent le chemin de l'auto. Stevenson marchait le premier, les pouces engagés dans les entournures de son gilet. Le notaire musa un peu pour se rapprocher du père Félix. Furtivement, il lui prit la main, la serra avec émotion et lui dit tout bas :

— Je vous approuve ! Tenez bon ! Ne cédez pas !

*

* *

Trois années sont passées, durant lesquelles la mort a travaillé au foyer des Delage. Et la traîtresse a bien choisi ses coups ! C'est d'abord Joseph, l'aîné des fils, qui tombe déchiré par les dents de sa faucheuse. Semaine d'horreur dont on évite de parler à la maison ! Et voilà maintenant que Basile, le seul homme valide qui reste, est là, dans la grande chambre, terrassé par la pneumonie, dérivant lentement mais fatalement vers la mort.

Les femmes vont et viennent silencieusement. Les enfants, groupés autour d'une de leurs tantes, récitent le chapelet. De temps à autre, le vieux se rapproche du malade et lui dit quelques mots, de ces mots étrangers, sans rapport avec la situation, les seuls que les grandes douleurs savent trouver.

Le père Delage a bien changé. Un mal inconnu, un mal de vieillard lui étreint le cœur. Il ne travaille plus. C'est à peine s'il peut, à pas lents, se rendre au bout du pacage. Sa vie se restreint, se circonscrit. Elle tend visiblement vers son centre, vers la terre qui l'accueillera bientôt. Et cette dernière douleur va l'achever. Il les repasse toutes, ses douleurs, les anciennes d'abord, pendant que devant le poêle, il chauffe ses pieds frileux. Dans un coin de son vieux cœur, toujours tendu de noir, il réveille le souvenir de sa femme à lui, trouvée morte un matin à son côté. Il se revoit

comme si c'était hier, sortant de la chambre pour annoncer aux enfants qu'ils n'ont plus de mère. Puis, c'est le départ d'Herménégilde pour la communauté des Frères des Écoles chrétiennes. Un an, et la porte de la vieille maison s'ouvre encore pour laisser passer pour toujours Marie-Angèle, qui s'en va revêtir la livrée grise de la Charité. Enfin, c'est l'horrible tragédie de l'été dernier, la faucheuse ensanglantée, la masse de chair meurtrie, sur le grand lit, là-bas!

Maintenant, le dernier fils va le quitter aussi : le prêtre et le médecin, tous deux, ont condamné Basile. C'est fini! Ah! Dieu est juste, sans doute! Mais pour nous sa justice est parfois bien obscure! Pourquoi semble-t-il s'acharner à ruiner une famille qui l'a toujours servi dans la sincérité de son cœur?

Le père Félix se lève et sort sur la *galerie*. L'air est gris, et sur les grands champs déserts tombe, comme à regret, une neige douce et moelleuse. Déjà sur les labours l'angle des mottes s'argente. La terre, elle aussi, meurt, et pour l'un et pour l'autre, le ciel compatissant tisse un suaire...

*
* * *

Le printemps est revenu et avec lui la joie de soleil chaud, les grands coups de sève dans les bourgeons et, au fond de l'herbe, le puissant réveil de la vie.

Le père Delage a encore vieilli. On n'entend plus, dans la maison que le pas menu des femmes et le babil d'Alfred et de Joseph, les orphelins de Basile. Faute de bras, la terre, la bonne terre des Delage, pour la première fois depuis deux cents ans, va rester en friche. Les sillons ouverts par Basile ne seront pas fermés. Les herbes proscrites vont prendre leur revanche et bientôt il n'y aura plus sur les beaux champs, au lieu du blé d'or et de l'avoine mouvante, que moutarde, herbe à poux et chicorée.

Une seule solution, douloureuse! Faire encan du roulant, mettre la terre en vente, s'en aller au village de Longueuil avec les autres, les traîtres! L'épreuve suprême, venue de la main de Dieu!...

C'est ce matin l'adieu définitif. Sur le pignon de pierre grise la rosée pleure sur les tristes mots : « *Terre à vendre.* » Déjà les portes des bâtiments sont cadénassées, les fenêtres condamnées. Après la mort des gens, la mort des choses! Plus de beuglements, plus de gloussements! Peut-être parce qu'il n'a pas, à son habitude, entendu la voix claironnante des coqs, le soleil reste caché derrière

le lourd écran des nuages. La voiture tout attelée attend devant la porte ; le gros du ménage est parti et demain, un mercenaire quelconque viendra prendre les épaves : quelques chaises, la lampe, le lit des ancêtres, qui, le dernier, sortira de la maison.

Ce départ est une agonie pour le vieux Félix. Il erre devant la porte, sans but, écoutant une dernière fois le murmure du vent dans le saule, pendant que ses filles et les deux enfants ferment les volets. Il porte, ce matin-là, son *capot* d'étoffe et son feutre noir. Il regarde tout et partout, s'emplit les yeux de la tonnelle où la vigne reverdit, de la vieille meule qui faisait luire les faux et dont personne n'a voulu, de la grange octogonale, de toutes ces choses qu'il ne reverra plus, qu'il ne veut plus revoir.

La veuve de Basile est déjà dans la voiture. D'un pas rapide l'homme marche vers le fond de la cour et jette un long regard sur les guérets qui s'en vont à rang pressés vers Gentilly, sur les deux gros *mulons* de paille au bout de l'horizon, sur le bois du Lac d'où émerge le groupe erratique des gros pins noirs.

C'est bien fini ! Il est clos, le rêve simple et tenace d'identifier les siens au sol natal, de les y enraciner pour toujours. Et à cette minute, sa vue s'embrouille, il lui semble voir tous les anciens Delage accoudés auprès de lui : l'ancêtre, l'officier de cavalerie dont il a les pistolets et le sabre ; Jean, l'aïeul, dont le profil courbé et l'éternel tablier de cuir hantent ses souvenirs lointains ; Alexis, le père, qui chantait toujours en revenant des champs la vieille chanson d'amour, sans doute apportée de France sur la selle de l'officier :

*Dès le matin au point du jour
J'ai entendu chanter l'amour !*

Saisi par tous ces revenants, le vieux Delage s'appuie à la clôture et se met à trembler ! Sa forte poitrine se soulève violemment sous les sanglots longtemps contenus, les larmes coulent abondantes de ses beaux yeux de vieillard. Autour de lui, les oiseaux chantent follement, la terre insensible sourit, comme elle le fait parfois, dans les cimetières, pendant que des enfants voient descendre dans la fosse le corps de leur mère.

Tout à coup l'homme sentit qu'on le tirait par son habit. Il se retourna. Alfred et Joseph étaient là, en larmes aussi, qui regardaient pleurer leur grand-père. Un moment encore tous trois se turent, puis Alfred, prenant la main du vieillard, lui dit :

— *Pépère !* nous avons quelque chose à te demander.

— Quoi donc, mes petits enfants ?

— Quand nous serons plus vieux, nous voulons cultiver — comme papa et toi ! *Pépère*, veux-tu ? Ne vends pas la terre !...

Un instant, Félix resta interdit. Les petits l'avaient compris, deviné. Au dernier moment, l'amour de la terre qui est dans le sang des Delage, s'éveillait en eux et parlait ! Le flambeau sur le point de s'éteindre, se rallumait de lui-même à la fine brise venue de dessus les champs, la source tarie se remettait à couler...

Sans prendre la peine d'essuyer des larmes qui ne savaient plus bien ce qu'elles exprimaient, le vieux, attirant à lui ses deux petits-fils, les embrassa silencieusement. Puis, à grands pas, il revint vers la maison, saisit une perche et décrocha l'affiche : *Terre à vendre*, qui disparut avec un bruit sourd dans les hautes tiges d'herbe Saint-Jean !...

*

* * *

Voilà pourquoi il y a, sur le chemin de Chambly, pas très loin de Longueuil, une terre abandonnée... et qui n'est pas à vendre !

Les Cahiers de l'Institut (1946-1948)

Il s'agit de la collection de l'Institut, il comprend quatre ou cinq cahiers par an, il est dirigé par un professeur. Il fait partie du groupe d'articles et d'études qui fondent le Cahier de l'Institut. Il s'agit de la collection de l'Institut, il comprend quatre ou cinq cahiers par an, il est dirigé par un professeur. Il fait partie du groupe d'articles et d'études qui fondent le Cahier de l'Institut.

LES CAHIERS DE L'INSTITUT

Le Cahier de l'Institut est une revue scientifique, il est dirigé par un professeur. Il fait partie du groupe d'articles et d'études qui fondent le Cahier de l'Institut. Il s'agit de la collection de l'Institut, il comprend quatre ou cinq cahiers par an, il est dirigé par un professeur. Il fait partie du groupe d'articles et d'études qui fondent le Cahier de l'Institut.

Il s'agit de la collection de l'Institut, il comprend quatre ou cinq cahiers par an, il est dirigé par un professeur. Il fait partie du groupe d'articles et d'études qui fondent le Cahier de l'Institut. Il s'agit de la collection de l'Institut, il comprend quatre ou cinq cahiers par an, il est dirigé par un professeur. Il fait partie du groupe d'articles et d'études qui fondent le Cahier de l'Institut.

Jean-Aubert Loranger (1896-1942)

Poète et conteur né à Montréal, il compte parmi ses ancêtres Michel de Salaberry et Philippe-Aubert de Gaspé. Orphelin à quatre ans, il fut élevé par un précepteur. Il fait partie du groupe d'artistes et d'écrivains qui fonderont *Le Nigog* en 1918, puis travaille comme agent d'assurance pour la Métropolitaine. Il sera l'un des premiers sinon le premier au Québec à délaisser la poésie classique pour écrire en vers libres.

ŒUVRES PRINCIPALES

Les Atmosphères. Le Passeur. Poèmes et autres proses, Montréal, Éd. L.-Ad. Morissette, 1920, 62 p.

Poèmes, Montréal, Éd. L.-Ad. Morissette, 1922, 112 p.

À la recherche du régionalisme. Le Village. Contes et nouvelles du terroir, Montréal, Éd. Garand, 1925, 43 p.

Les Atmosphères suivi de *Poèmes*, Montréal, Éd. HMH, 1970, 175p. Préface de Gilles Marcotte.

Contes, deux volumes, Montréal, Éd. Fides, « coll. du Nénuphar », 1978, 324 p. et 331 p. Édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette.

Le Passeur et *le Vagabond* ont été publiés pour la première fois dans *les Atmosphères. Le Passeur. Poèmes et autres proses*. Les textes reproduits ici sont tirés de *Contes, I, Du Passeur à Joe Folcu*.

LE PASSEUR

Prologue

U ne rivière.

Sur la rive gauche qui est basse, il y a un village. Une seule rue le traverse par où entre sa vie, et les petites maisons, qui se font vis-à-vis, y sont comme attablées. Tout au bout, à la place d'honneur, l'église qui préside à la confrérie des petites maisons.

Sur la rive droite qui est escarpée, c'est une grande plaine avec des moissons, une plaine qui remue; et derrière un grand bois barre l'horizon, d'où vient une route vicinale jusqu'à la grève où est la cabane du passeur.

La route est flanquée de poteaux télégraphiques qui ont l'air de grands râteaux debout sur leur manche.

Enfin, le bac du passeur qui est un morceau de la route qui flotte sur l'eau.

Le passeur

Quand vint à l'homme la curiosité de connaître son âge, et qu'on lui eut fait voir le registre de sa vie avec l'addition de ses jours qui faisaient quatre-vingt ans, il fut d'abord moins effrayé

de ce qu'il allait lui falloir bientôt mourir que de l'imprévu de sa vieillesse.

Il ne se savait pas rendu si loin. Il avait avancé dans la vie sans regarder devant lui, à la manière du rameur qui connaît bien le parcours et qui ne se retourne pas vers l'avant, tout occupé qu'il est du mouvement de ses bras. Aussi, se retourna-t-il brusquement vers ce qu'il lui restait à vivre, quand il eut senti par tout son corps la secousse de l'anticipation de la fin, quand il sut la vieillesse subite qu'il devenait.

L'homme n'avait jamais eu d'autre métier que celui de passeur, et pour gîte, la bicoque aussi vieille que lui, sur l'autre rive, tout au bord de l'eau, en face du village.

C'était une vie organisée avec un bac et une chaloupe : une raison d'être qui est la route dont il avait fonction de continuer l'élan par-dessus la rivière. Il était une espèce de batelier de la route. Il passait les piétons dans une petite chaloupe blanche qu'il maniait à la rame ; un grand bac rouge, guidé d'une rive à l'autre par un fil transversal, servait aux voitures et aux charges lourdes.

Il causait peu, ce qui avait éloigné de lui les sympathies.

Le bonhomme était lent dans son travail, mais assidu. Si un attelage sonnait sur la route, il sortait sans se hâter de sa sieste qu'il prenait à sa porte, et allait à son poste à l'avant du bac, le dos courbé et les mains sur le fil, prêt à tirer. Quand la voiture était débarquée, il se faisait payer, puis se remettait à tirer le fil sans rien dire. Le bac rejoignait lentement l'autre rive, avec son petit bruit tranquille de papier froissé que faisait sous les panneaux l'eau qui se frisait. Puis l'homme reprenait sa sieste, immuable.

Ainsi donc, à toute la longue vie que l'homme reconnut avoir été, quand il en apprit la durée, vint-il s'ajouter un peu de mort avec l'inquiétude de ce qu'il allait être. Il eut peur, non pas précisément de la mort mais de ce qu'il allait être avant la mort de ce qu'allaient devenir ses bras, ses uniques bras, ce qu'il avait toujours été. L'énergie de pomper la vie comme d'un puits était encore en eux ; mais il advint que l'idée de ne pouvoir pas toute la pomper, jusqu'à ce que le trou fût tari, devint sa pensée fixe.

L'homme fut pris de l'égoïsme des travailleurs qui vivent du travail ; l'homme eut peur de ne pouvoir pas travailler, il eut peur de la vie des vieillards qui ne travaillent pas, mais qui gardent assez de bras pour repousser la mort.

Donc, à partir de ce jour de plus aux autres qui faisait sa quatre-vingtième année, en plus des bras qu'il avait, le passeur se

découvrit une idée, quelque chose de blotti dans sa tête qui la faisait souffrir. L'homme commença de se connaître ; en plus des bras, il avait une tête ; et pour des heures de sieste il en prit contact, et on le vit se tenir péniblement la tête dans ses deux mains.

Les reins

Il arriva qu'un matin, à son réveil, le passeur fit une autre grande découverte. Il constata qu'il avait non seulement un dos, d'où ses bras puisaient l'énergie, mais aussi des reins.

Cela était advenu à la suite d'une grande fatigue au sortir du lit. Il avait éprouvé à son dos la sensation d'une pesanteur inaccoutumée, comme si la lourde paillasse y était restée collée. Il eut, somme toute, l'impression d'avoir repris en une seule nuit toutes les fatigues qu'il avait jadis laissées dans ses sommeils.

Il vint un homme qui parlait fort et qui le fit se mettre nu. Il laissa deux bouteilles et des paroles que le passeur dut se répéter plusieurs fois, avant d'en saisir toute la signification.

— C'est vos reins, vieux, qui sont usés.

Cela fut toute une révélation, et il ne cessa pas, pendant deux jours de se redire :

— J'ai des reins et ils sont usés.

Tout d'abord, il n'en avait voulu rien croire.

Habitué qu'il était, par sa vie d'homme qui travaille, de ne voir dans le corps humain que des attributs de travail, il ne put pas concevoir l'existence en soi d'une partie qui fût inutile. Avec des bras, il tirait tout le jour des rames qui pèsent du bout d'être dans l'eau ; il traversait d'une rive à l'autre des charges qui faisaient enfoncer son bac d'un pied. Avec des jambes, il marchait au-devant de l'argent, ou se tenait debout pour l'attendre. Certes, il savait le dos nécessaire, ne fût-ce que pour se coucher dessus quand on est trop fatigué. Mais des reins, ça ne servait à rien, sinon à faire souffrir, quand on les attrape.

Mais il vint l'heure de sortir et de travailler, et comme la souffrance de son dos le suivait partout, dans sa chaloupe et dans son bac, il lui fallut bien s'admettre qu'il avait quelque chose là. Comme cette chose ne se tenait pas agrippée à son épaule ni à ses hanches, il finit par reconnaître l'existence en lui des reins, et il en fut consterné.

Son mal et ses reins s'identifièrent donc en passant par sa connaissance. Ils furent une partie douloureuse à son corps ; ils furent une maladie qui lui venait du lit et du sommeil, ayant constaté un redoublement de ses souffrances à son réveil.

Puisque ses reins étaient le mal à son corps, il avait donc attrapé les reins. Et si certains jours qui furent plus pesants que les autres, ses rames s'arrêtaient en l'air comme le geste interrompu d'un orateur qui ne trouve plus ses mots, le passeur s'excusait d'être, tout simplement, un pauvre homme qui porte ses reins.

Le vent

Ce jour-là, le passeur rama plus que de coutume. C'était juillet, et des femmes traversaient par groupes pour une cueillette sur l'autre rive.

Tout le matin, qui fut calme, avec la rivière lisse, on aurait dit polie, la chaloupe ne discontinua point son va-et-vient de trait d'union mobile des deux rives, la chaloupe avec ses rames grandes ouvertes en bras qui embrassent l'effort, en bras ouverts comme crucifiés sur le travail.

Vers le milieu du jour, il vint une heure trop belle au temps, une heure tout simplement trop belle pour qu'il en puisse continuer d'être ainsi. Il se produisit quelque chose qui était un changement. L'air remua dans les arbres qui se prirent de tremblotements ; l'air poussa sur la côte, où les bras d'un moulin tournoyèrent lentement dans le lointain ; l'air se frotta contre la rivière qui cessa subitement de mirer les rives, comme une glace qui devient embuée. Il se fit donc un changement ; il fit du vent et le temps s'assombrit.

L'après-midi ne fut plus que du vent dans un temps gris.

Quand le passeur revint vers la rive où l'attendait la dernière des femmes attardées, la rivière était pleine de secousses et de chocs, et la chaloupe sautait sur l'eau qui semblait s'ébrouer. Il atterrit péniblement, puis il repartit avec la femme.

La chaloupe n'avancait que par petites propulsions, à cause des rames qui lâchaient prise subitement, et qui lançaient en l'air des gerbes blanches ; à cause de toutes les vagues inévitables qui frottaient sur la chaloupe ; à cause de l'équilibre qu'il fallait tenir dans le balancement des rames plongeant avec un bruit et remontant comme pour respirer avant de replonger ; enfin, à cause du vent, et principalement des reins qui donnaient des langueurs et des

sursauts au corps tout tordu qui tirait sur les bras tendus et quasi impuissants.

Le passeur exténué sentait le vent sur son front, tout le vent lourdement appuyé à son front et qui tonnait dans ses oreilles, comme s'il avait eu sur les côtés de la tête les grandes ailes d'une coiffe de toile.

Quand le choc de la rive eut enfin immobilisé l'embarcation, le passeur, les bras ballants, s'affaissa, épuisé.

Des volutes immenses de vent roulaient partout, serrées comme une charge ; des volutes immense, une charge de volutes pesantes.

La tête

Quand la chaloupe toucha enfin la secousse de la grève où elle s'immobilisa, les bras du passeur tombèrent inertes le long de son corps, comme les rames qu'il venait de lâcher aux flancs de l'embarcation. Il eut un frisson, comme si des filets d'eau froide avaient coulé dans ses os creux. Il éprouva par tous ses membres le mal de ses reins, il eut sensation d'une fissure à ses reins par où toute la douleur se serait échappée pour envahir son corps. Il resta tordu sur sa banquette.

Alors, il advint la chose extraordinaire qui est la paralysie. Cela vint lentement qui le prit par les jambes ; cela vint la chose qui monta en lui en passant par tous ses membres, cela vint la chose qui monta et qui s'arrêta à sa tête.

Le corps fut envahi par transitions douces, comme s'il eût glissé le long de la grève qui amène l'eau jusqu'au cou et qui fait qu'il ne reste plus qu'une tête qui émerge.

Le passeur qui avait des bras, des jambes, un dos et des reins, ne fut plus qu'une tête qui pensa les bras, les jambes, le dos et les reins.

Le lendemain, l'homme qui était déjà venu, revint, et il repartit cette fois sans rien dire. Un autre homme s'installa dans la maison, et le passeur reconnut son remplaçant, un autre passeur ; et il laissa faire.

Les vieilles rames

Quand il arriva que les bras du passeur furent désormais ballants, quand ils devinrent ces deux choses inutiles, telle la vieille paire de rames qui ne prend plus prise dans l'eau, ou qui

n'est pas assez forte pour résister à l'énergie qu'il faut pour atteindre à l'autre rive qui est la vie, qui est l'argent, on choisit la chaise la plus confortable au repos que lui assignait sa vieillesse.

De l'ombre du toit de sa maison, il regardait la grève où la route s'évasait, comme exténuée d'arriver de si loin ; il regardait couler la rivière qui passait interminablement ; il regardait la manœuvre du nouveau passeur, qui s'éloignait tout doucement sur l'eau, qui devenait tout petit, et puis imperceptible presque, et qui revenait en grossissant, et qui arrivait devant lui en faisant sonner du nouvel argent dans sa poche.

Il fut le dos malade qui refuse aux bras le muscle dont il est la racine ; il fut la fissure ; il fut l'attente de la mort devant tout cela qui est la vie, qui est le surmenage pour arriver à la chaise qu'on place dans l'ombre, tout au bord du soleil, quand il y a deux bras qui ne travaillent plus, deux bras qui ne font plus rien.

Le mal refusa aux bras l'action des bras sur les épaules ; ils étaient pourris les vieux tolets.

Les vieilles rames (deuxième version)

Quand l'homme cessa d'être le passeur, il devint autre chose. Il devint la seconde vie, celle des vieux à leur retraite qui attendent la mort qui viendra vite, parce qu'ils ne font plus rien. Il fut, somme toute, ce nouveau chapitre qui surgit tout au bout de l'histoire dont on avait cru tourner la dernière page.

Il arriva donc qu'il en prit conscience et qu'il en fut triste.

Alors il découvrit la vraie vie, l'autre vie qu'il n'était plus.

De sa porte, dans l'ombre, il la reconnut dans tout ce qui n'était pas lui, dans tout ce qui était le soleil, dans l'eau qui passait en fripant le sable sur le bord de la grève, dans les coups de reins du passeur sur le fil du bac, dans le cri qui venait de l'autre rive, qui venait des deux mains mises en cornet sur la bouche de l'homme qui signalait, là-bas, tout petit. Enfin, il vit l'action, le gros remuement dans le village d'en face qui apparaissait sur la berge comme une table mise avec ses petites maisons de toutes les formes qui faisaient penser, vues de loin, à des vaisselles, et avec la cheminée d'une usine qui se dressait comme un col de carafe.

Ensuite

Le nouveau passeur prit soin de l'ancien, car il était incapable d'aucun mouvement qui lui permît de se subvenir.

Il vécut ainsi toute la saison d'eau sans se plaindre, tout occupé qu'il était du mystère de ses articulations devenues inutiles.

L'hiver vint avec la rivière qui fut de la glace, et l'homme s'enferma dans sa cabane.

Au printemps, quand le soleil réchauffa la terre autour de sa cabane, le passeur recommença ses promenades quotidiennes de son lit à une chaise placée à sa porte.

Il ne se faisait plus soutenir ; le long repos de l'hiver semblait avoir influé sur sa rigidité. La vie revint peu à peu à ses membres engourdis, et même, dans les temps qu'il ne faisait pas humide, il se sentait presque aussi fort qu'autrefois.

Il se serait remis au travail, sans la défense que le médecin lui en fit. Mais il y avait en plus de cela qu'il n'était pas très autoritaire, une autre grande interdiction au travail, il y avait le nouveau passeur qui ne voulut pas céder la place pour laquelle il se sentait officiellement qualifié.

Alors, l'homme en qui la vie était revenue ne reconnut pas celle qu'il avait été autrefois. Il reconnut une inappétence au travail et assez de bras pour repousser la mort.

L'ennui

Du fait que par l'inertie de ses deux bras le passeur reconnut l'inutilité de son existence, il arriva ce qui devait arriver, il arriva l'ennui où il s'ankylosa petit à petit.

Il le connaissait cet ennui, la chose inévitable au repos qui se prolonge trop, il le connaissait pour l'avoir éprouvé tous les hivers, parce que la rivière est de la glace et qu'il n'y a rien à faire. Aussi, quand il en sentit les premières atteintes, il vint au fond de cet homme la conviction qu'il ne s'en pourrait jamais dégager, vu l'inactivité où se trouvait plongée sa vie pour toujours, et l'idée de la mort qu'il se prit à désirer ardemment.

Ce devait être la fin. Et devant l'ennui qui le gagnait, qui l'envahissait, toute son énergie fondait en lui, comme dans la chambre les couleurs de la lampe se dissipent devant un jour plus grand qui entre.

Le souvenir des hivers lui vint avec l'ennui, et l'atmosphère de sa dernière transformation perdit graduellement de sa teinte, il y eut du blanc dans la tête de l'homme, du blanc mou qui venait de partout.

Il devint paresseux et taciturne. La vie lui avait été pénible et dure, il cessa de la penser, on aurait pu croire qu'il s'en passait.

De toute sa vie qu'il avait été, rien n'exista plus que le temps, les différents temps qu'il faut pour que le jour passe en nuit, et celle-ci au réveil d'un autre jour.

Il n'y eut plus que le temps qu'il fait quand c'est l'heure de se mettre au sommeil; temps violet avec des tranches de rouge, et le soleil qui descend lentement dans le dôme de l'église comme une grosse pièce d'or dans un tronc, le temps qui est le réveil, dans les grandes lattes pâles en lumière tendues des persiennes closes à son lit, le temps du midi sur la rivière tout éblouissante de constellations sautillantes.

Retournement

Un matin que le passeur était sur l'autre rive, il s'assit, pour la première fois, depuis un an, dans sa chaloupe. Il était songeur.

La matinée était belle et la rivière mirait le ciel bleu. Des petits nuages blancs et ronds, comme de gros paquets de mousse savonneuse, se tenaient alignés sur l'horizon. Au loin, la cloche du village tintait.

Tout à coup, le fil de bac vibra. Le passeur s'en revenait.

Alors, l'homme vit les rames qui donnaient envie d'y appuyer les deux mains, et il y appuya des deux mains. Quand il les eut senties sur ses paumes, il serra. Les muscles de ses bras durcirent ses épaules, et tout comme s'il ne l'avait pas voulu, tout comme s'il n'y pensait même pas, il tendit les reins.

La chaloupe laissa le bord, et quand elle eut atteint le plein chenal, elle se mit à descendre lentement entre les deux rives.

Les coups de rames laissaient sur l'eau des arabesques, et derrière, il y avait un grand V sur la rivière.

Au bout de quelques instants, il n'y eut plus d'arabesques, et les deux lignes du grand V se collèrent aux rives.

L'homme sentit de nouveau le frisson des filets d'eau froide dans ses os creux.

Au haut de la berge, dans le lointain, les bras d'un moulin battaient l'air, et il fixa son attention sur le retournement, et l'envie lui vint de vomir.

La chaloupe était en travers du chenal. Le soleil fichait dans l'eau de grands glaçons de lumière où passaient des petits points brillants.

La chaloupe se pencha lentement d'un côté, puis elle se releva brusquement. Avec un bruit sourd, une petite gerbe blanche s'éleva de l'eau comme un bouquet, et de grands anneaux s'étendirent sur la rivière.

Et le courant amena la chaloupe qui descendait seule, avec ses deux rames pendantes, comme deux bras qui ne travaillent plus, comme deux bras qui ne font plus rien.

LE VAGABOND

Si l'homme, quand il fut sur la route, ne se retourna pas pour un dernier regard au village qu'il venait de traverser, c'est qu'il lui en venait du mépris, pour trop de désillusion qu'il y avait trouvée.

Il venait d'y recevoir un refus presque total de repaître par des aumônes la vie dont il avait besoin pour continuer plus loin. On avait mal répondu à ses quêtes pour lesquelles il s'était tant humilié.

En ce moment qu'il en était enfin sorti, une seule chose l'occupait : s'en éloigner le plus vite possible, avant que ne se développe trop l'idée qui s'ébauchait de retourner en arrière avec tout un plan de vengeance.

La route, avec la fatigue qui s'y ajoute, promettait d'épuiser en lui par de la distance l'énergie qu'il faut pour une entreprise pleine de difficultés, et il y marchait.

La poussière, comme de la neige, gardait les vestiges de l'homme. Les pas enregistraient à la route la décision qu'il avait de s'éloigner.

Ce village, il ne l'avait pas voulu, il n'en avait pas fait son but. Il s'était tout simplement trouvé inévitable à la route, et il l'avait traversé avec la route.

Aucune intention d'exploitation ne lui en était venue, quoiqu'il fit étalage de richesses et de pleine confiance. Il ne lui avait demandé que la victuaille qu'il faut pour atteindre à un autre village.

Somme toute, une aumône, en ce cas, c'était, croyait-il, une récompense due à son honnêteté, étant donné la facilité que l'on sait à un vagabond de voler.

Aussi, quand il fut de nouveau sur la route, l'homme se jurait-il de ne plus être dupe de l'appréciation que peut avoir le villageois des bonnes intentions.

Son désenchantement justifiait la résolution qui lui vint de commettre un vol au village suivant, et il y allait.

Ses bras se balançaient dans le rythme de ses jambes, et il marchait d'une allure que soutenait le désir d'atteindre au village suivant de la route, à la nuit.

L'homme marchait sur la route.

De chaque côté de lui, c'était deux paysages qui tournaient lentement sur eux-mêmes, comme sur un pivot ; c'était au loin, des arbres et des buissons qui se déplaçaient.

Les poteaux du télégraphe qui flanquaient son chemin, et qui l'indiquaient, là-bas, comme une rampe, venaient à lui en de grandes et lentes enjambées, et ils s'additionnaient en une solution énorme et lointaine qui ajoutait à la fatigue qu'il commençait de ressentir.

Au bout de plusieurs heures d'une marche ainsi soutenue, il vint la fin de l'après-midi par où la nuit entrait, il vint aussi, sur le bord de la route, quelques hameaux qui annonçaient la fin du voyage.

L'homme atteignit enfin le sommet d'une côte, et le village lui apparut.

Il restait dans l'air encore trop de clarté pour qu'il lui fût possible d'y pénétrer tout de suite : et quoiqu'il en fût encore assez éloigné, il eut l'impression qu'on le regardait venir. Il sortait des toits de chaume deux petites cheminées, ce qui donnait aux maisons l'air inquiet de têtes de chiens les oreilles dressées.

L'homme attendit la nuit, puis, quand l'ombre se fut percée au loin d'un groupe de lumières, il se dirigea prudemment vers une maison qu'il s'était choisie, une maison à l'écart des autres.

Comme une lampe l'allumait encore quand il en fut à proximité, il pénétra dans la cour.

C'était un grand rectangle dallé, au fond duquel s'ouvrait le rez-de-chaussée de la maison. Une porte et une fenêtre reflétaient sur les dalles blanches leur cadre lumineux et agrandi.

L'homme se blottit dans l'ombre d'une encoignure, et il attendit.

Une famille veillait dans le rez-de-chaussée ; il en apercevait les silhouettes mouvantes sur la lumière de fenêtre. Par intervalles, des sons de voix venaient aussi jusqu'à lui.

Alors, il vint au fond de cet homme, non pas une crainte de ce qu'il allait peut-être ne pas réussir, mais l'angoisse que connaissent ceux qui ne font pas un mauvais coup d'une manière désintéressée. Avec cet esprit de vengeance, que la fatigue de la route avait exagéré, il avait peur de ne pouvoir pas maîtriser toute la poussée fiévreuse qui donnait à ses mains une envie d'étranglement. Il aurait volontiers mieux aimé un corps-à-corps brutal, dans lequel se serait assouvi le trop-plein de force qu'il éprouvait, que le travail délicat de dévaliser une maison, sans rien déranger du sommeil du propriétaire. En résumé, l'homme en voulait plus, en ce moment d'attente fiévreuse, à la gorge du propriétaire qu'à sa bourse.

Mais il fallait éviter ça. Cette pensée d'un meurtre le fit frissonner. Il éprouva le malaise de sa chair épouvantée.

Par une brèche du mur, il apercevait au loin les lumières du village qui tremblotaient dans des feuillages. Il les vit s'éteindre une à une, puis après, il n'y eut plus que le silence et l'ombre d'où venait de temps en temps le bruit sec de quelques portes tardives.

Dans le rez-de-chaussée, on veillait encore. L'homme entendait battre son cœur à ses tempes, et il eut un pressentiment de quelque chose de terrible qui allait se passer.

La nuit en s'épaississant lui devenait intérieure. Pour la première fois de sa vie, il en éprouvait la chose mystérieuse.

Il souffrait de cette attente qu'il n'avait pas prévue aussi pénible et prolongée.

Il fixait toujours la lumière de la fenêtre, avec l'espoir de la voir s'éteindre, quand, tout à coup, sans qu'il pût s'en expliquer le motif, il lui vint une peur grandissante de voir cette lumière s'éteindre, de savoir toute la vie de cette maison endormie. Il se mit à craindre cette nuit qu'il allait devenir.

À cet instant, une forme courbée dans une pose craintive passa devant la fenêtre allumée, et mit, pour une seconde, une ombre gigantesque sur les dalles de la cour.

L'homme retint sa respiration qu'il avait courte et angoissée.

L'ombre repassa près de lui, et c'est alors qu'il reconnut dans le manège de l'autre, une allure sur laquelle il ne pouvait y avoir d'erreur.

Ils étaient deux voleurs dans la même cour, dans la même attente.

C'en était trop, on allait lui voler son droit à la vengeance.

Et comme dans l'ombre, il eut sensation d'un corps qui se traînait près de lui, il y bondit.

Sous le choc, l'autre roula par terre, et il eut à peine le temps de se relever, qu'il fut embrassé à la taille.

L'homme avait mis dans ses bras toute l'énergie de son corps, et il serrait, comme un qui vivra de ne pas lâcher prise.

L'autre râla, et les deux corps donnèrent contre les dalles.

Dans la maison, on avait entendu, et on accourut.

Les deux lutteurs furent déliés de leur embrassement, et il y eut des explications à la lumière d'une lampe qu'on avait apportée.

Et pendant qu'on garrottait le voleur, l'homme pensait au prestige qu'il allait avoir le lendemain, pour quêter, avec la nouvelle qu'on allait sans doute répandre de son dévouement.

Léo-Paul Desrosiers (1896-1967)

Historien, journaliste, romancier et conteur, il est né à Berthier-en-haut. Il étudie au Séminaire de Joliette, puis à la faculté de Droit de l'Université de Montréal. Chroniqueur parlementaire à Ottawa pour *le Devoir*, il devient fonctionnaire à partir de 1928. De 1941 à 1953, il sera conservateur de la bibliothèque municipale de Montréal. Membre de la Société des Dix, de la Société royale du Canada et membre fondateur de l'Académie canadienne-française.

ŒUVRES DE FICTION

Âmes et paysages (nouvelles), Montréal, Éd. du Devoir, 1922, 183 p.

Nord-sud (roman), Montréal, Éd. du Devoir, 1931, 217 p.

Le Livre des mystères (nouvelles), Montréal, Éd. du Devoir, 1936, 192 p.

Les Engagés du Grand Portage (roman), Paris, Éd. Gallimard, 1938, 209 p. ; Montréal, Éd. Fides, 1946, 207 p. ; 1957 ; 1969.

Les Opiniâtres (roman), Montréal, Éd. du Devoir, 1941, 224 p.

Sources (roman), Montréal, Éd. du Devoir, 1942, 227 p.

L'Ampoule d'or (roman), Paris, Gallimard, 1951, 255 p. ; Montréal, Éd. Fides, 1967, 212 p.

Vous qui passez (roman), Montréal, Éd. Fides, 1958, 264 p.

Les Angoisses et les tourments (roman), Montréal, Éd. Fides, 1959, 316 p.

Rafales sur les cimes (roman), Montréal, Éd. Fides, 1960, 235 p.

La Petite Oie blanche et *Au bord du lac bleu* sont extraits du recueil *Âmes et paysages*.

LA PETITE OIE BLANCHE

Le régime du couvent avait produit son effet accoutumé. Après avoir, pendant quatre ans, étudié, dormi, mangé aux mêmes heures, après s'être assise, s'être levée, avoir ri à signal donné, Cécile, de maigre, grande, mince et fluette qu'elle avait été, était devenue grasse, joufflue, haute en couleur et potelée, aussi douce à voir qu'en son plein une lune prospère. Avec ses joues rebondies, de beaux yeux bruns enfoncés dans une chair molle, des formes magnifiques, elle offrait une personnification idéale de l'optimisme, de la bonne humeur et de la santé.

Mais, par un contraste inattendu et délicieux, la Providence avait enfoui dans cette enveloppe épaisse, comme une lumière fragile sous un globe opaque, une petite âme sentimentale, éthérée et rêveuse. Cécile ne concevait pas l'amour ailleurs qu'au clair de lune, avoué par des serremments de main furtifs tandis que les zéphirs remuent les feuillages. Elle croyait à la prédestination éternelle de deux êtres l'un pour l'autre, à l'impossibilité de s'attacher deux fois, elle aspirait à la communion spirituelle, aux effusions passionnées et romantiques suivies de silence pendant lesquels on continue à se fondre et à se comprendre. Un peu de

mélancolie lui aurait plu dans ces moments ainsi remplis d'ivresse : on peut mourir d'un cœur brisé, et, si souvent, l'aimé passe, inattentif au destin, sans s'arrêter et sans sourire. Elle se voyait avouant en de tendres missives, avoir conservé précieusement une fleur dans un livre, ou regardé longtemps, le soir, Venus, l'étoile convenue, scintiller dans le firmament bleu.

Naturellement, Cécile avait une amie intime avec qui la correspondance ne chôrait pas ; et, naturellement aussi, après avoir promis de tout se dire, chacune oubliait ses plus importantes confidences. Mais, dans son journal, cette touchante ingénue se reprenait, notant toutes ses rencontres, ses troubles intérieurs et nuageux, et, à son insu, la curiosité et le désir persistants d'aimer ou d'être aimée sans retard.

Par malheur, à sa sortie du couvent, Cécile ne se trouva pas dans un lieu propice à l'exercice de ses innocentes roueries. La résidence paternelle, hélas ! était située au bout d'un rang, le long d'une petite rivière, solitaire sous des frênes souples, des ormes et des saules chevelus. Et l'on ne voyait point, dans ce coin perdu, ces jeunes gens galants, distingués et sensibles qui savent comprendre les natures délicates. Et la dolente Cécile, sarclant des oignons ou cueillant des haricots, se désolait de n'avoir personne avec qui jouer les scènes charmantes de l'amour et du hasard.

Il en vint un, cependant, mais quelle deveine ! Enhardi par une amitié d'enfance et un aplomb naturel, Pierre ne voulait rien prendre au sérieux et s'amusait sans cesse. Il taquinait volontiers Mademoiselle Cécile sur ses airs langoureux et revêches, risquait des moqueries câlines et des plaisanteries enjouées. Il la suivait alors du coin de ses petits yeux noirs et perçants pour surveiller l'effet, mesurer la dose et s'arrêter au moment voulu. Rien ne lui plaisait autant que d'irriter les femmes pour se les réconcilier ensuite par des compliments flatteurs où il y a encore de la malice. Et notre jouvencelle, entre ces mains expertes, se trouvait sans défense et sans ripostes.

Le premier avril, Pierre arriva de bon matin, comme le lui permettait sa qualité de voisin ; et, simple et jovial :

— Cécile, avez-vous été chercher votre correspondance dans la boîte aux lettres ?

— Mais non, le facteur n'est pas passé.

— Il passait lorsque je suis entré. Je crois qu'il vous a laissé un paquet, peut-être un joli cadeau.

Pierre n'avait pas terminé sa phrase que Cécile était dehors, sans manteau ni chapeau, louvoyant avec peine, sur la neige gelée et glissante, vers la petite cabane de fer-blanc juchée au bout d'un piquet, au bord de la route; et parce qu'elle n'était ni leste, ni légère de sa personne, elle fit naufrage deux fois, lamentablement, avant d'atterrir au port. Essoufflée et le visage en sueur, elle saisit bien vite une boîte très longue, très large, très profonde, qui promettait des surprises considérables. Quelle ne fut pas sa honte! Il n'y avait, sur un lit de ouate blanche, qu'un petit poisson de gélatine, rouge, mince et transparent, un de ces petits poissons qui frétille, sous la chaleur de la main, à la grande joie des enfants. Et il lui fallut revenir, la pauvre, trébuchante et ballotante sous les yeux braqués des fenêtres, entendre les plaisanteries, subir les gaietés et écouter sa mère qui voulait la consoler mais riait malgré elle jusqu'aux larmes. Elle monta à sa chambre, humiliée et indignée, et la famille se gaussa d'elle pendant quinze jours.

Le printemps vint sur ces entrefaites. Un soir, au crépuscule déjà tardif, Cécile coupait des grappes de lilas odorantes et lourdes. L'atmosphère, dans la campagne, était limpide et tranquille au-dessus des champs vêtus d'herbe tendre. Pierre qui avait aperçu sa mie de chez lui franchit vite la clôture. Il causa quelques instants en la regardant continuer son travail, en cheveux, les bras levés au-dessus de la tête. Puis il s'approcha doucement, à pas de loup, et d'un geste habile, souple, sûr et fort, l'attira à lui et l'embrassa longtemps, longtemps. Et lorsque Pierre desserra son étreinte, ahurie, désespérée, suffoquée, Cécile demeura quelques secondes à se remettre; enfin, de sa main restée libre, elle lança un soufflet à pleine volée au galant intempestif et regagna fièrement la maison. Et Dieu sait si le fils du voisin fut attrapé dans le journal, ce soir-là! Comment avait-il osé? Elle le mettrait à la porte s'il se présentait encore.

Cécile n'eut pas l'occasion d'exécuter une si vertueuse décision. Les dimanches passèrent et l'audacieux cavalier ne revint pas. Elle s'ennuya. Autrefois, elle attendait toujours une surprise, une surprise désagréable il est vrai, que Pierre ne manquait pas de lui faire; mais c'était l'imprévu dans sa vie. Cécile se laissa bientôt aller à ses souvenirs. Son amoureux pouvait-il avoir traversé ainsi la carte du Tendre, en riant, en s'amusant, en parlant d'autres choses? Et toutes ses plaisanteries n'étaient peut-être que sa manière d'aimer, une manière étrange, irritante, mais combien efficace et

perfide ? L'affection était-elle possible sans un attirail de pensionnaire ? Sous des vêtements plus simples, l'avait-elle méconnue ? Les yeux de Pierre pourtant ne mentaient pas.

Cécile, bientôt, revécut toute la scène ; d'abord avec un petit frisson et honteuse de s'y arrêter ; puis, plus souvent et avec une douceur inattendue. Elle comprit que Pierre, pour n'avoir point suivi la filière conventionnelle des mièvreries, n'en était pas moins sincère et épris ; qu'elle avait mal interprété ses actes et toutes ses paroles et qu'en les considérant sous un angle nouveau ils n'avaient plus rien que de très attachant et de très aimable. La sentimentalité ancienne, ainsi que l'écorce d'un arbre mort, s'écaillait et tombait par lambeaux.

Et plus tard, la vanité, la curiosité, un peu d'amour s'en mêlant, Cécile eut un désir vague mais inavoué de revoir Pierre et de lui parler. Elle dut user de diplomatie pour ne pas s'exposer à des démarches humiliantes. Elle organisa une soirée. En toute convenance, elle ne pouvait pas ne pas inviter le fils du voisin, en toute convenance celui-ci ne pouvait refuser de venir.

Les invités commencèrent à affluer vers sept heures. Il en vint à pied du voisinage, il en vint de loin en voiture. Huit heures, huit heures et demie, neuf heures et Pierre n'arrivait pas. L'impatience et l'agitation de Cécile étaient au comble.

Vers neuf heures et demie enfin il fit son apparition, multipliant ses excuses d'un air assuré, circulant sans gêne parmi les groupes, toujours gai, plaisant, un peu gouailleur et gamin. Ayant entendu sa voix, Cécile se retourna vivement pour le voir : c'était toujours la même figure avec des traits sculptés pour le rire, mais combien différents quand même ! Elle n'en pouvait plus détacher les yeux. Elle le vit venir vers elle. Sous le regard qui la fixait avec la même lueur de malice, elle se sut pénétrée, devinée, comprise et rougit jusqu'aux cheveux.

— Cécile, je vous pardonne et...vous offre mon autre joue. Vous étiez si jolie que je n'ai pu m'empêcher..

— C'est vous qui me pardonnez maintenant ! J'avais pensé, au contraire, que vous aviez des excuses à me faire.

— On ne s'excuse pas d'avoir fait plaisir.

Elle l'avait enfin rejoint ! Et leurs yeux se cherchaient, ils se sentaient d'unisson, accordés pour toujours tandis qu'en eux montait la grande curiosité, la grande avidité de se voir et de s'aimer dans la suite émouvante des jours.

AU BORD DU LAC BLEU

Nous nous retrouvions, chaque année, Pierre et moi, dans un coin perdu des Laurentides. Pendant un mois et demi ou deux, jusqu'à la fin de septembre ordinairement, nous parcourions les montagnes, les forêts et les lacs, campant sous la tente et vivant, comme les chasseurs, de gibier tué par nous ou de poissons pêchés au courant de quelque rivière inconnue. La plupart du temps couchés avec le soleil et levés avec l'aube, nous menions une existence nomade, errante et saine dans les régions infréquentées.

Ces souvenirs sont ineffaçables dans ma mémoire. Nous faisons des portages le long des rapides tumultueux qui bondissent parmi des roches rougeâtres, le canot d'écorce léger sur nos épaules, et récompensés des misères de nos longues marches si nous apercevions, tout à coup, entre les troncs d'arbres, la surface d'un lac limpide au creux des montagnes bleues. Nous allumions le feu de notre bivouac avec des pommes de pin et des branches sèches, au fond de gorges étroites et sombres, dans des clairières entourées de bois profond, au sein de vallons qui ne nous laissaient voir du firmament qu'un large cercle étoilé. Et, en face du panorama des collines basses, vieilles, lumineuses et douces, nous passions des

heures sur des rochers élevés par les nuits de pleine lune, aussi immobiles que des sphinx et émus par la beauté des choses et leur grandeur.

Par les jours d'orage, c'était le repos sous la tente de toile à écouter la pluie chantante et chaude tomber sur les feuillages dans un brouillard blanc. Et quelquefois, s'arrondissant ainsi qu'un halo, un arc-en-ciel coiffait un mont ou dessinait une arche de pont multicolore entre deux sommets.

Dans les terrains dévastés par les feux de forêts, des arbres calcinés, noirs et nus se dressaient sur des crépuscules d'une rougeur de cuivre. Ou bien la lumière horizontale du soleil couchant, baignait tout un horizon de dômes, de pythons pointus et brisés, ou se précipitait, poussiéreuse et dorée, dans un ravin, comme à travers une écluse ouverte.

Cette année-là nous avons choisi, pour centre de nos opérations, le petit village de Bellerive, sur le côté nord du lac Nominique. La voie ferrée des Laurentides venait à peine d'être construite, et tant d'endroits plus rapprochés avaient été mis à la disposition des touristes que leur flot n'était pas encore remonté jusque là. On y voyait à peine une dizaine de maisons occupées par de pauvres colons et un grand chalet plat que s'était fait construire un monsieur Chevalier, marchand de bois enrichi par son commerce. La région d'alentour était presque déserte.

Nous étions sur les lieux depuis huit jours, nous revenions de notre première expédition. C'était un samedi après-midi. Un vent violent soufflait malgré le ciel pur, et il fallait louvoyer pour éviter les vagues trop hautes qui se gonflaient au milieu du lac. En explorateurs peu pressés, nous suivions les courbes du rivage, visitant les baies, débarquant au fond des anses. Nous contournions avec difficulté une pointe rocheuse lorsqu'un cri nous parvint tout à coup. Au loin une embarcation dansait sur la lame d'où l'on nous faisait des signaux désespérés. Il n'y avait pas à hésiter. En moins de dix minutes nous eûmes atteint le canot en détresse. Deux femmes énervées et apeurées s'y trouvaient. Parties par un temps calme, elles avaient été effrayées et surprises par ce coup de vent subit et la rameuse avait échappé son aviron. Alors incapables d'avancer ou de se diriger, elles étaient ballottées par la houle qui emplissait la chaloupe peu à peu. Pierre y sauta tout de suite avec sa rame et nous reprîmes aussitôt le chemin de Bellerive.

Les naufragées que nous avons ramenées étaient Madame Chevalier et sa fille Annette. Aussitôt abordé, je me dirigeai vers elles. Pierre qui avait déjà lié connaissance, me présenta. Madame Chevalier n'avait pas conservé beaucoup de sa beauté ancienne. Elle avait environ quarante-cinq ans, elle était maigre et s'habillait sobrement. À force de la fréquenter je m'aperçus plus tard qu'elle avait cet incomparable talent social de faire briller les autres. On aurait pu la comparer à un briquet auquel tous les esprits venaient s'allumer.

Mais quelle surprise en voyant Annette ! Elle avait à peine dix-sept ans, elle était de taille moyenne et possédait d'épais cheveux cendrés d'une nuance admirable. Ses yeux bleu-gris avaient un charme de douceur et de vicacité. La figure était ronde, les lèvres un peu grosses, mais la peau blanche et les gestes brusques et vifs.

Elle eut pour me remercier un mouvement subit qui lui fit tendre les deux mains et serrer les miennes :

— Nous avons eu tellement peur, maman et moi. Nous ne fournissions plus à vider le canot. Et c'était ma faute parce que j'avais voulu revenir tout de suite avant l'heure du train qui doit amener papa. Je pleurais, mais maman était plus courageuse et ne désespérait pas. En voyant votre canot dépasser la pointe du rocher, j'ai bien vu que nous étions sauvées.

Elle parlait d'une voix encore haletante et entrecoupée, revivant à mesure devant nous les sentiments qu'elle avait éprouvés. L'émotion du cœur se manifestait sans contrainte.

Nous acceptâmes le souper dans le beau chalet de la place aux larges vérandas recouvertes de vignes grimpantes et qui avait pour horizon le lac et cette presqu'île qui s'avance au milieu, ainsi qu'un éperon, pour fendre les flots. Pierre avait été placé à côté d'Annette. À peine à table, ils étaient déjà familiers. Ils s'absorbaient dans une causerie à deux, en aparté. Leurs yeux rayonnants et soudainement illuminés, leur entrain, leur gaieté révélaient l'éclosion d'une sympathie née à première vue, rapide et inévitable, qui leur faisait déjà au milieu de nous une intimité complète, comme s'ils eussent été seuls dans la pièce.

Ce soir-là était d'une douceur exquise. Longtemps dans la nuit, nous restâmes en face du lac dont nous entendions les clapotis sur les piliers de la maison. Le vent humide des forêts vierges nous arrivait par grandes bouffées alenties. Et, accoudés à la balustrade, nous nous penchions pour bérer à ce vide obscur et

sentir nous envelopper la fraîcheur de cet amphithéâtre secret de notre pays.

Annette et Pierre causaient ensemble en arrière de nous. Ils semblaient avoir beaucoup de choses à se dire, comme des fiancés qui se retrouvent après une longue absence avec des arrérages de confidences. Une lueur nouvelle se lisait en leurs regards qui s'interrogeaient timidement et n'osaient se fixer. Ils se sentaient glisser sur la pente d'une affection commune, mais on aurait dit que l'accord entre eux se développait trop vite pour qu'ils pussent le réaliser à mesure ; qu'ils craignaient d'aller tout de suite au point où il les menait ou bien que leur amour naissant s'épanouissait si rapidement au fond d'eux-mêmes que leur conscience ne suffisait plus à enregistrer ses progrès et à le constater, prise d'un vertige inconscient mais aussi d'un désir vague et puissant.

Et lorsqu'il fallut repartir, je vois encore sa main fine qui se tendait vers la sienne, et ses yeux où il y avait de la reconnaissance, de l'ardeur, une supplication déjà sûre d'être exaucée :

— Vous reviendrez demain, c'est dimanche et nous irons en canot ?

C'est pourquoi il me fut inutile de parler, ce soir-là, de préparatifs de départ, d'un itinéraire à fixer, du Petit Nomingue avec ses îles que l'on atteint par les méandres d'un marais herbu et vert où se dessine la ligne d'eau des chenaux.

Les allées et venues entre notre pauvre campement et le chalet des Chevaliers ne cessèrent plus. Annette était d'une nature trop rare pour que Pierre n'en subît pas immédiatement le charme. Jusque-là elle passait ses années au couvent des Ursulines, à Québec, et ses vacances à Bellerive où sa famille émigrerait dès les derniers jours de juin. Elle avait ainsi conservé sa fraîcheur et sa naïveté naturelles, et surtout une sensibilité neuve et une impressionnabilité que n'avaient pas encore usées les spectacles et les événements de la vie : elle sentait tout pour la première fois. La moindre chose l'affectait, elle vibrait sans cesse et c'était sur son visage une succession continuelle d'émotions contradictoires et changeantes.

Il y avait en même temps chez elle, comprimées et maintenues par la règle monastique et la monotonie de la vie conventionnelle, une surabondance de sentimentalité, et de telles réserves de forces qu'elles s'écoulaient avec violence dans la moindre sensation que la vie excitait en elle et l'exagéraient. Elle recevait alors des choses une impression trop profonde, disproportionnée à sa cause. Cette

exubérance se devinait à ses moindres gestes ainsi que son abondance intime et sa vivacité nerveuse jamais dépensée.

Ces qualités ses révélaiient en elle à tout instant. Si sa mère lui faisait une chose qui lui plaisait elle se jetait subitement à son cou, l'embrassait à ne plus finir, sautait et battait des mains. Pour la moindre mésaventure, elle était prête à pleurer, à se répandre en larmes et à s'abîmer dans un grand désespoir. L'arrivée de son père à l'improviste la jetait dans des transports qu'elle ne pouvait calmer. Elle passait son bras sous le sien, marchait à ses côtés, babillait étourdiment, le regardait dans les yeux, butant aux pierres du sentier et s'accrochant à toutes les barrières. Continuellement passionnée et agitée, elle vivait dans son tourbillon intérieur. Primesautière, naïve et exubérante, Annette n'en était pas pour cela faible et délicate. Elle était, au contraire, robuste, bien proportionnée, d'une santé et d'une vitalité admirables.

Annette et Pierre partaient en canot lorsque le crépuscule tombait sur le lac Nomingue d'un bleu si pur et si foncé. Toute la surface claire et limpide jusqu'en ses profondeurs luisait entre les verdure des rivages. Un couchant rose de flamme s'éteignait au-dessus de la pointe des Jésuites où les pins sur le ciel faisaient une dentelure noire comme l'encre. Au loin, partout, reflétées quelquefois dans l'eau, s'élevaient les montagnes, les dômes obscurs et sombres, troupeau bleuâtre. Des anses, des baies s'évasaient pour ouvrir des perspectives sur des plaines vaporeuses, d'autres monts dans le lointain, et des vallons où les brouillards des savanes flottaient comme des voiles de mousseline accrochés aux buissons. Rien ne bougeait, rien ne brisait le silence jusqu'à l'extrémité de l'horizon.

Puis la grande clarté lunaire et blanche s'épanchait, argentant le lac en longues traînées, déversant sur les pentes sa lumière discrète et froide, baignant tout le paysage d'une atmosphère élyséenne de rêve. Les versants des hauteurs et les forêts devenaient noirs comme des tentures de deuil et de petits nuages d'ouate passaient sur la face pâle de la lune.

Le matin, ils se retrouvaient aux heures humides, innocentes et fraîches de l'aurore, lorsque les vents n'ont pas encore commencé à souffler et que le soleil se lève dans une brume rouge. Des vapeurs blanches montaient du creux des plaines mouillées, et les chants d'oiseaux multipliés retentissaient dans le calme universel tandis qu'ils regardaient surgir du fond des bois et tout à coup voguer l'orbe étincelant.

Ils se promenaient en canot sur le lac bleu. L'embarcation était la seule chose mouvante. On voyait sa silhouette blanche à l'avant, à l'arrière celle de mon ami. Ils se laissaient aller et glisser, oubliant l'heure, la nature et le monde. Ils se découvraient avec admiration. Ils cherchaient à se connaître, instinctivement, dans tous les détails, pour s'envelopper plus parfaitement d'amour et ne rien laisser dans l'autre qui ne soit touché par le baiser de l'affection.

Pierre était plus âgé, plus mûr et plus sûr de lui-même. Il conduisait la conversation, évoquait ses souvenirs d'aventures dans les Laurentides. Elle écoutait, le visage heureux, effrayé, gai ou pensif; on aurait dit, tant elle subissait les impressions et les sensations qu'il décrivait, tant elle était obéissante à prendre la nuance d'âme appelée par les mots, tant elle vibrait enfin du sentiment qui l'animait en parlant et le laissait voir sur sa figure, qu'il jouait sur son âme comme sur un clavier afin de lui faire rendre tous les sons.

Et lorsqu'on les voyait revenir à la brunante, au bord du lac bleu, elle était suspendue à son bras, un peu craintivement, avec un tel air d'enthousiasme et d'admiration dans les yeux, avec un tel amour rayonnant autour d'elle que l'on pénétrait tout de suite son secret. Elle se tenait près de lui, elle l'écoutait parler comme s'il eût été un jeune dieu, elle le contemplait naïvement.

Pourtant ils n'avaient encore échangé aucune parole d'amour. Ils se connaissaient depuis quinze jours à peine, et déjà ils s'étaient accordés, pénétrés et compris. Puis un soir du commencement d'août, ils s'en allèrent à la source boire au clair de lune. Elle sourdait des profondeurs du rocher, froide et cristalline elle dégoulinait entre les tilleuls au tronc lisse et au large parasol qui la couvraient d'un dais de verdure et d'obscurité. Cette nuit était belle et chaude, tressillante, avec ses étoiles en guirlandes posées sur les sommets; et le bruit sur les pierres de l'eau invisible était un chuchotement, un murmure, un chant clair et fin de tendresse; et l'ombre était un complice. Ils arrivaient d'une promenade. Pierre la suivait, réalisant tout à coup le sentiment né si vite en lui qu'il ne l'avait point vu croître. Il la regardait avec stupéfaction se balancer devant lui dans le sentier. Un grand tumulte éclatait au fond de son cœur. Son bonheur était si lourd et si grand qu'il se sentait désemparé. Annette s'arrêta brusquement, et, trébuchant, Pierre lui saisit la main. Emporté par une force secrète, il l'attira à lui de ses bras nerveux et forts. Mais la tête en feu, bouleversée,

frémissante, Annette s'arracha à son étreinte et se mit à courir vers la maison.

Elle l'aima, comme savent aimer les jeunes filles, à la fin d'une adolescence pure. Elle le trouvait supérieur à tous les autres hommes. Le regard de Pierre longtemps fixé dans ses yeux jetait en elle un émoi délicieux. Elle avait de l'orgueil à sentir à côté et comme penchée sur elle avec adoration, cette nature plus forte, plus rude et plus énergique que la sienne, qui la caressait mais aurait pu la meurtrir, qui la protégeait mais pouvait aussi bien broyer sa faiblesse. La vie lui paraissait d'avance facile avec quelqu'un pour lui tracer une large voie. En même temps naissait en elle une vocation de sacrifice et de renoncement, un désir et une joie de la soumission et de l'humiliation de sa personne devant lui. Elle devenait attentive aux souffrances et aux bonheurs de Pierre, inquiète et palpitante aux moindres symptômes, malléable entre ses mains. Elle mettait tous les scrupules d'une conscience timorée à suivre les directions morales à peine appuyées et à obéir aux plus fines indications. Et tout au fond il y avait en elle la fierté amusée d'être quand même la souveraine par l'affection qu'elle inspirait.

Et Pierre aimait Annette, comme on aime un enfant, avec sollicitude, avec émerveillement pour ses grâces et ses beautés. Il voulait la laisser se développer non pas dans la crainte, mais dans la serre chaude de la douceur et de la tendresse. Il la considérait comme une compagne indispensable parce que les yeux lucides et purs de la jeune fille avaient une vision plus claire, plus innocente du monde et découvraient plus sûrement le mal.

Ils s'aimèrent dans un ravissement ineffable. Par les après-midis où le lac Nominique se plisse de courtes houles bleues portant à leur crête une frange d'écume blanche, ils s'en allaient à la pointe des Jésuites, sur les hauteurs rocheuses. Et là, ils sentaient passer sur eux, entre les pins embaumés et bruissants, le grand vent sauvage qui se coule entre les gorges des montagnes inhabitées. Ils regardaient autour d'eux l'eau colorée à l'assaut du rocher, et s'étendre en arrière les bois millénaires au-dessus desquels planaient les têtes des vieilles pruches déchiquetées et sèches, les pointes des sapins géants et le dôme des gros ormes dont la verdure s'évase comme des gerbes. Et dans leur cœur, dans ces solitudes immenses, germait et grandissait avec violence l'orgueil superbe de la félicité.

Mais j'avais eu un pressentiment en les voyant revenir un soir, ayant remarqué pour la première fois le contraste qui était en eux. Pierre avait les cheveux, les sourcils, la moustache d'un noir de jais. Ses yeux étaient extraordinairement brillants. Sa sensibilité fine, sa force d'exaltation intérieure, se mêlait à quelque chose de sombre, d'inquiet, de soupçonneux et d'agité. Une déception d'amour l'avait rendu amer. Concentré et toujours taciturne, il ne m'avait pas fait de confidences sur cette aventure sentimentale qu'il cachait par pudeur.

Et j'avais eu peur pour eux ce soir-là, et je lui avais dit :

— Prends garde, Pierre ! Cette jeune fille est dangereuse pour toi et tu es dangereux pour elle. Tu peux la blesser et elle souffrira plus que d'autres, parce qu'elle ressent plus vivement les joies, les chagrins et tous les sentiments. Prends garde, Pierre, prends garde de la faire pleurer. Il me semble que la souffrance en elle sera terrible et dévastatrice. Elle y mettra autant d'excès que dans sa tendresse, et, par ce soir où la terre te paraît si belle, j'ai peur pour elle et j'ai peur pour toi.

Il ne répondait pas, absorbé dans son bonheur et sourd aux conseils. Il songeait, et toute la soirée, par la fenêtre, il regarda dormir entre les arbres des pins du lac bleu.

Le lendemain fut moins joyeux. Jusque-là, Bellerive avait été désert, et des parents, des amis de la famille Chevalier arrivèrent pour passer quelques semaines. Un après-midi, Pierre qui venait pour voir Annette, apprit qu'elle était partie à cheval avec un de ses cousins ; on les attendait d'une minute à l'autre. Elle ne revint qu'à cinq heures et la partie de canot fut manquée. Tout le temps qu'avait duré l'attente, Pierre était resté, silencieux, assis dans un coin de la véranda, étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Lorsqu'Annette arriva, essoufflée, heureuse, riante, criant de plaisir, il resta longtemps fermé et froid, compassé et poli, répondant sans hâte et par monosyllabes. Stupéfaite et saisie du changement de ses manières, elle le regardait avec étonnement, et attristée tout à coup jusqu'au fond de l'âme.

— Mais qu'avez-vous ? Je veux le savoir. Dites-le moi. Vous n'êtes plus comme d'habitude et j'avais tant hâte de vous voir.

Elle le suppliait, tyrannique, elle se butait dans sa question, décidée à tout apprendre.

— Vous avez été bien longtemps à votre promenade, et j'ai souffert.

— Vous étiez jaloux, alors ?

— Oui, j'étais jaloux. Et dans ses yeux s'allumaient encore des lueurs de tristesse et des lueurs de colère, à intervalles réguliers, comme les feux d'un phare, se cachant, se montrant, des lueurs troubles et vagues.

Curieuse, Annette l'examina un instant sans rien dire, puis, prise de la hâte de se disculper, de montrer son innocence, elle parla à flots pressés.

— Mais je ne pouvais pas refuser. Lucien est un de mes grands amis. J'étais heureuse de le revoir. Et nous étions si bien en montagne, au galop des chevaux. J'étais étourdie, un peu grisée et ivre de vitesse. Le temps a passé et je ne me suis aperçue de rien.

D'ailleurs ses paroles plaidaient moins bien que ses yeux et que l'expression éloquente de ses traits. Il était impossible de s'y tromper tant l'innocence rayonnait d'elle. Elle était partie, sans penser à autre chose, parce que la proposition d'une course à cheval l'avait tout à coup saisie et enthousiasmée de bonheur.

Le sang lui montait maintenant à la figure de ce qu'on pouvait la croire coupable d'une indélicatesse. Elle s'accrochait au bras de Pierre, pleurant presque, demandant l'oubli et le pardon. Cette première brouille la mettait hors d'elle-même. Alors il s'adoucit un peu.

— Je sais bien que vous n'êtes pas coupable. Mais il faut surveiller les apparences, Annette. C'est avec elles qu'on se fait une certitude.

Annette demeura près de lui, plus humble et plus soumise, anxieuse et attentive, redoublant dans ses yeux l'expression affectueuse afin de reconquérir le cœur de Pierre et de consoler la souffrance qu'elle lui avait involontairement faite. Elle prenait des résolutions héroïques pour conserver intacte leur grande tendresse. Et, ce soir-là, ils eurent l'air de deux convalescents tant la convalescence réelle de leur sentiment transparaisait dans leur personne. Ils étaient plus gais, plus animés, ils riaient à n'en plus finir pour le moindre mot, enfin ils ne se quittaient pas des yeux comme si la menace qui avait passé sur leur amour leur en avait mieux fait comprendre le prix.

Mais transportée du couvent aux limites extrêmes de la civilisation sans cette pratique du monde qui apprend à se mieux posséder, Annette commettait chaque jour de nouvelles fautes; sans pouvoir s'en empêcher, toujours plus confuse et plus repentante, mais victime chaque fois de sa nature débordante, prime-

sautière et violente. Elle quittait Pierre pour causer avec un autre groupe de jeunes garçons et de jeunes filles, parce qu'elle avait entendu un mot ou une phrase qui avait déclenché subitement tout un flot de souvenirs. Et là, elle se mettait à parler, à jaser, à dire toutes ses pensées sans songer à son ami qui l'attendait, morose et solitaire. Sa jeunesse irrépressible ne résistait pas à une invitation imprévue : elle partait en coup de vent, sans chapeau, excitée et heureuse. Elle conversait avec ses frères, ses sœurs, sa maman, oubliant l'heure, et lorsqu'un causeur intéressant racontait un récit, elle l'écoutait en buvant ses paroles.

Et Pierre, irrité, se contenait de moins en moins lorsqu'Annette revenait à lui craintive et contrite. Un autre plus habile l'aurait abandonnée, libre et jeune, aux mouvements de sa pure, loyale et saine jeunesse. Il se serait contenté de la mettre en garde, de la former avec une tendre douceur énergique et de lui faire adopter, peu à peu, le changement d'attitude que nécessitent les fiançailles chez une jeune fille. Et surtout il lui aurait demandé avec instance de réfléchir avant d'agir et de se surveiller sans cesse afin d'éviter les incidents désagréables que sa précipitation entraînait. Mais Pierre était jaloux, et lorsque l'homme est jaloux il devient vite injuste, emporté et brutal.

— Annette, lui disait-il, je ne peux pas vous pardonner plus longtemps. La prochaine fois, ce sera fini entre nous. Vous ne n'aimez pas pour m'oublier ainsi.

— C'est plus fort que moi, je prends feu trop vite. J'essaie de me modérer, mais je ne peux pas toujours réussir. Mais si vous saviez comme c'est mal de douter de moi ! Vous m'apprenez ainsi qu'il est possible que j'accomplisse des choses auxquelles je ne pensais seulement pas. C'est une possibilité de mal faire que vous m'indiquez chaque fois que vous me dites vos soupçons. Dans mon ignorance je n'étais pas tentée, tandis que maintenant je peux l'être.

— C'est vrai, vous avez raison répondait-il. Puis il ajoutait avec tristesse : Je crois quelquefois qu'il y a dans nos natures un antagonisme et une incompatibilité dont j'ai peur.

Mais ces instants de lucidité étaient toujours rares. Pierre recommençait à lui faire des défenses, parlant d'une voix brève et dure, pendant que ses yeux noirs avaient leurs lueurs étranges. Et Annette se révoltait contre l'injustice et contre l'incompréhension. Elle s'affolait, fine créature nerveuse qui sentait trop vivement le mors, elle passait en une minute par tous les sentiments contra-

dictoires et extrêmes, elle se cabrait, elle s'humiliait, elle pleurait, s'indignait et ripostait.

Pierre n'était pas jaloux seulement. Voici ce qu'il lui dit un soir qu'il était triste : — Toutes les fois que vous me quittez, que vous vous en allez, que vous prenez autant de plaisir à rire et à causer avec les autres que vous en prenez avec moi, toutes les fois enfin que vous me faites ces petites infidélités inconscientes, il me semble que vous m'aimez moins complètement et moins parfaitement que je vous aime. J'ai peut-être placé mon idéal trop haut, mais votre conduite me présage quelquefois une vraie infidélité qui me serait plus douloureuse.

— Je vous aime pendant tout ce temps-là, répondait-elle. Je ne peux pas empêcher qu'à un moment donné un autre sentiment n'intervienne et n'éclipse, pour quelques minutes, l'amour que j'ai pour vous. Mais ma tendresse est toujours aussi exclusive et aussi forte. Je ne peux pourtant pas arrêter ce qui se passe en moi.

Elle savait qu'elle était dans la vérité, mais quelquefois l'inquiétude et la crainte troublaient maintenant son cœur.

Pierre n'allait pas au fond de son malaise. Les irritations de ces derniers jours avaient rappelé, par une ressemblance frappante, les aventures de sa première déception. Sans y penser et en suivant ses mouvements naturels, Annette faisait ce qu'une autre qui l'avait trompé avait accompli par ruse et par calcul. L'identité était si grande dans les apparences que Pierre ne distinguait plus bien. Son premier amour empoisonnait son second. Il était jaloux parce que la crainte de ne pas être aimé poursuit celui qui a été une fois déçu et le rend très sensible aux moindres signes d'une infidélité ; il avait un idéal très élevé d'amour parce que sans une adoration perpétuelle, il ne sentait plus en sécurité chez l'autre le sentiment qui devait les animer tous les deux.

Lorsqu'il était calme, Pierre se promettait de soumettre tous ses soupçons à la critique de sa raison. Mais les passions sont comme des marées puissantes qui entraînent avec elles, dans leur montée ou leur descente, la raison, cette échelle d'étiage, de sorte qu'elle demeure impuissante à marquer un niveau. Et si la jalousie ressaisissait Pierre, il devenait toujours sa proie. Il souffrait un peu tout le long du jour maintenant. Il n'avait plus de repos. Chaque événement envenimait sa blessure. Des souvenirs mauvais le hantaient. Renfermé et inquiet, il passait des heures à se torturer lui-même.

Puis Annette partit un soir après le souper pour une promenade en canot avec des cousins et des cousines. Et lorsqu'ils furent au milieu du lac, histoire de taquiner la jeune amoureuse, ils laissèrent reposer les rames pour mieux rire et chanter. Annette n'osait dire son désir ardent de revenir à terre tout de suite parce qu'on la plaisantait toujours un peu sur la jalousie de Pierre dont chacun s'était aperçu. Elle riait nerveusement, le temps passait, le crépuscule mourait en arrière du rideau des pins. Elle se mit à pleurer sourdement, la tête dans ses mains, l'amertume secrète de ses fiançailles lui remontant au cœur tout à coup. La gaité s'éteignit comme une flamme sous un coup de vent. Ils revinrent en hâte.

Je la vis courir au coin de la véranda où Pierre se tenait, dans l'ombre, une main sur le bras du fauteuil. Annette enveloppa doucement cette main des siennes, arrivée en tapinois, sur la pointe du pied. Mais à ce contact, il fit un geste brusque, pour se dégager, et se leva très pâle. Avant qu'elle eût parlé, il lui disait déjà :

— Veuillez accepter mes plus sincères remerciements, mademoiselle, pour le plaisir que j'ai eu à vous voir et à vous fréquenter pendant ces courtes vacances. Je suis rappelé à mon bureau, et comme je devrai quitter Bellerive demain, j'attendais votre retour pour vous faire mes adieux.

Il la salua et partit sans que, stupéfaite et déconcertée, elle eût le temps de se disculper. Elle se précipita vers moi.

— Empêchez-le de partir, dit-elle, ne le laissez pas partir. Retenez-le, il sait bien que je n'aime que lui au monde. Vous le garderez, vous lui expliquerez tout de ma part ?

Tout son orgueil avait disparu. Il ne restait plus qu'une petite fille aimante et désolée, qu'une enfant éplorée qui me suppliait. Mais tout au fond elle ne croyait pas à ce départ.

Pendant une partie de la nuit et de l'avant-midi, je m'acharnai à raisonner avec Pierre et à changer sa décision. Il me répondait toujours la même chose.

— Nous nous ferons souffrir réciproquement, malgré tout notre amour. Elle est justement l'épouse qui me ferait une existence intolérable et je suis justement celui qui lui serait insupportable.

Et il me disait ces choses sans honte, comme si toutes les incompatibilités de nature n'étaient pas des cas où nos défauts, nos passions et nos vices s'opposent sans se vaincre et restent dressés en face les uns des autres, à se combattre. Il n'y a qu'à se

corriger et à devenir meilleurs. À mesure que l'amélioration se produit, l'antagonisme s'efface.

Malgré mes objurgations Pierre partit.

Annette était seule. Elle s'était ménagé cette solitude pour l'explication finale. En me voyant paraître sans mon ami, elle comprit. Elle ne me posa point de questions. Elle tressaillit imperceptiblement de tous ses membres, mais se ressaisit aussitôt. Une fierté indomptable était en elle. Elle demeura assise, si fine, si blanche, si jolie, sur la véranda au bord du lac bleu. Elle se mit à parler. Et j'eus conscience tout de suite qu'elle voulait se donner le change à elle-même, se laisser glisser tout entière dans un autre sentiment, éprouver une autre émotion afin de ne rien sentir, pour le moment, en dehors d'eux. Elle me parlait avec volubilité de sa vie de couvent ; elle s'enthousiasmait pour la nature. Puis, s'il y avait un silence, une pause, elle se remettait à tressaillir encore, et repartait sur un autre sujet. Elle voulait mettre des barrières à sa douleur, n'y pas penser, ne pas la laisser entrer en elle, elle lui défendait les portes et les issues de son âme, avec vaillance, elle repoussait à deux mains le désespoir qui rôdait, attendait avec patience autour d'elle pour la submerger d'une vague irrésistible et la rouler aux flots de la mer. Elle ne pouvait pas le regarder en face et jusqu'au fond d'elle-même elle en avait une peur infinie.

Et je n'en pouvais plus, je ne pouvais pas parler parce que ma voix se serait étouffée dans ma gorge et que les larmes auraient jailli de mes yeux. Il me semblait qu'elle serait mieux, seule, étendue sur sa chaise longue, à se posséder, à se combattre, à réaliser et à accepter sa souffrance ; et c'est pourquoi je partis.

J'avais le cœur oppressé. Je m'en allais dans le chemin, envahi tout à coup d'une pitié et d'un dégoût angoissants, d'un abattement qui m'accablait. Soudain, j'entendis des bruits en arrière de moi. J'eus à peine le temps de me jeter dans les broussailles, épouvanté. C'était Annette, Annette en robe blanche, passant à bride abattue sur le pur-sang dont son père seul se servait. Debout sur les étriers, haletante, folle de douleur, elle s'en allait dans la nuit, rabattant toujours sur les flancs du cheval enragé la longue cravache sifflante qu'on entendait au loin. Elle fuyait, plongeant ses regards dans l'obscurité, au galop dans les montées à pic et les descentes brusques, au bord des corniches pierreuses où les sabots de la bête bondissante sonnaient en faisant jaillir des étincelles. Éperdue, délirante, échevelée, elle voulait, dans cette course furieuse qui

employait toute son attention et toutes ses forces, échapper à son désastre intérieur, fuir d'elle-même et de son âme, s'épuiser pour ne plus sentir cette souffrance lancinante et insupportable et cette sensation du néant qui l'avaient torturée en quelques secondes de solitude.

Je voulus un moment courir après elle, empêcher un accident, quelque chose de monstrueux auquel je ne pouvais croire. Puis je m'arrêtai, essoufflé et défaillant. Je pleurais, je m'affolais, je criais. Je repris un peu de sang-froid et je revins lentement, tout prêt à l'action. Le chemin qu'elle avait pris faisait un long détour dans la montagne pour revenir de l'autre côté. Dans une heure elle serait de retour à moins qu'un malheur ne fût arrivé. Alors je revins à la maison où Madame Chevalier se désespérait. Et ce fut une attente fiévreuse dans cette nuit si belle.

Elle déboucha subitement de l'obscurité. D'un geste brutal, rejetée en arrière d'un seul mouvement, elle arrêta net le cheval au bas des marches. La pauvre bête était en nage, elle tremblait, les naseaux sanglants, la tête basse, déjà secouée du frissonnement de la mort. Annette sauta et voulut monter les marches. Mais elle ne le put pas. Elle s'affaissa sans une plainte et sans un soupir. Elle était à terre maintenant, la douleur et le désespoir l'avaient rejointe et sur elle se jetaient, comme à la curée.

Il fallut la porter dans un hamac sur la véranda. Et la veillée douloureuse commença, au bord du lac qui porte une écume blanche à la crête de ses vagues bleues.

Damase Potvin (1879-1964)

Romancier, conteur et journaliste, il est originaire de Bagotville. Après ses études au Séminaire de Chicoutimi, il travaille au *Progrès du Saguenay* et au *Devoir*, tout en collaborant à plusieurs revues comme *Culture*, le *Samedi* et le *Terroir*. En 1927, il fonde la Société des arts, sciences et lettres, qu'il animera jusqu'en 1942, et, en 1938, il forme le Club des journalistes de Québec. Il fut membre de la Société historique de Montréal, de l'Institut canadien de Québec, de l'École littéraire de Montréal et de la Société des écrivains canadiens-français. Prix David en 1937.

ŒUVRES PRINCIPALES

Restons chez-nous (roman), Québec, Librairie française, 1908, 243 p. ; Montréal, Éd. Granger, 1945, 221 p.

L'Appel de la terre (roman), Québec, L'Événement, 1919, 186 p.

Le Français (roman), Montréal, Éd. Garand, 1925, 346 p.

Sur la grand'route (nouvelles, contes et récits), Québec, E. Tremblay, édit., 1927, 215 p. ; Tournai (Belgique), Casterman, 1930, 156 p.

Contes et croquis de la campagne canadienne, Paris et Tournai (Belgique), Casterman, 1932, 126 p.

La Rivière-à-mars (roman), Montréal, Éd. du Totem, 1934, 222 p.

Sous le signe du Quartz (roman), Montréal, Éd. Valiquette, 1940, 262 p.

Un ancien contait (récits et nouvelles), Québec, Éd. du Terroir, 1942, 172 p., avant-propos de Henri Pourrat ; Montréal, Éd. Valiquette, 1942, xvi, 172 p.

Les Oubliés. Écrivains nordiques (biographies), Québec, Éd. Roch Poulin, 1944, 237 p.

Le Roman d'un roman. Louis Hémon à Péribonka, Québec, Éd. du Quartier latin, 1950, 192 p.

Le Montreur d'ours est extrait de *Sur la grand'route*, Québec 1927.

LE MONTREUR D'OURS

« **P**apa, c'est un ours, là, en haut de la Descente !... »

Et le père, en bas, à l'arrière de la charretée de foin que l'on *perche* pour descendre à la grange, tire de toutes ses forces la corde de la rêne flexible, d'un dernier coup, qui arrête, net, les chevaux accouplés.

Là-haut, sur la charge, Prudent Dufour, à cet arrêt soudain, manque de dégringoler.

— Papa, c'est un ours ! fit-il, derechef, en se remettant d'aplomb.

En haut de la Descente éclata de nouveau la sonnerie de clairon, fausse, stridente, pure dans l'air bleu. Un air martial régnait dans ce coin de nature.

La charge de foin, lourde et ballante, descend maintenant vers la grange par le chemin cahoteux des charrettes pendant que l'on entend, à courts intervalles, le long de la côte, le tata, ratata-ta du clairon asthmatique.

J'envie le bonheur de Prudent Dufour, qui s'en va au village, bercé au sommet de la meule cahotante... Quelques enjambées encore et il sera sur la place de l'église où arrivera, dans quelques instants, le montreur d'ours, dont le cor éraillé vient d'annoncer la venue...

— Miro!... Ho!... hop!... vite! Aux vaches! En haut, Miro!... Heureux Prudent! Chançard, va!.

Et Miro et moi montons au trécaré. Le chien court par bonds fous, à travers les buttes du pacage. Nous nous en allons le long du chemin aux charrettes qui monte au taillis du trécaré, d'où il faut ramener les vaches à la maison. La main en visière, je calcule l'heure à la hauteur de soleil. Voici les dentelures brunes du trécaré, les champs de trèfles rouges. Miro lance un sonore aboiement, un suisse file, la queue en panache, le long de la clôture d'abattis; j'essaie de l'atteindre d'une motte ramassée dans la roulière, il plonge dans un océan de fougères dentelées et disparaît. À travers le taillis, voici quelques troncs à feutrage épais. Leur lumière, limpide encore, me permet d'apercevoir tous les détails, jusqu'aux reculées du sud où tout s'efface... Là, tout près, une vache meugle longuement. Elle nous entend venir.

Quelle fraîcheur à côté du taillis! Mais, diable! mauvaise idée qu'ont eue ces vaches d'aller brouter si loin, si haut de la terre! Tout ce chemin à descendre maintenant! Il y a pourtant de si bonnes touffes, en bas, près de la grange et des étables. Miro commence son travail. Les bêtes courent, de-ci, de-là, comme des chèvres, gagnent le chemin aux charrettes où, pour une minute, elles s'en vont, d'un pas dolent et tranquille, la tête ballante, s'arrêtant, une seconde, pour rafler d'un coup de langue en rond, un bouquet d'herbe.

C'était beau tout de même!... Les vaches, maintenant hors du brouhaha du départ, descendent, tranquilles, sous la conduite attentive de Miro. Je vaguais, de-ci, de-là, le long du chemin. Un instant, près d'un mince bosquet, je m'arrêtai pour écouter : là, tout près, sur la plus haute branche d'un gros merisier, un rossignol, chantait... non, c'était un chardonneret. J'écoutai de toutes mes oreilles. La petite voix montait, mince, ténue, comme un fil de soie, puis s'épanouissait en d'éclatantes vibrations, en roulades prolongées qui s'éparpillaient dans l'air, pareilles à des fusées. Quelle joli aubade! Je vis le petit être, sur sa branche, sa minuscule tête brillant au soleil déclinant comme un fruit de senellier. Il ressemblait à une larme suspendue. Il modula sa berceuse pendant deux minutes, précipitant les sons, piquant des cris fluides, respirant une seconde, entre deux coups de gosier.

Je courus rejoindre Miro et le troupeau.

Mais voilà, en courant, une autre aubade, lointaine. De nouveau, la sonnerie du clairon, là-bas. C'est au milieu de la

Descente, cette fois. L'ours approche du village. Prudent Dufour y est déjà rendu, je le jurerais. Et moi, me voilà encore au haut, ayant tout le coteau à descendre. Que je suis donc malchanceux !...

Une vache croit nous tromper, Miro et moi, en s'attardant derrière les autres à brouter une touffe de trèfles rouges qu'elle a découverte par hasard, au bord du chemin, mais le chien, sortant d'un bond, de derrière un tas de foin, la langue pendante, rouge, presque au ras du sol, la débusque. Un *wah! wah!* retentissant, et la vache, après deux sauts ridicules et quelques pas lourds, rejoint les autres... Alors, celle qui la précède, tachetée de rouge et de blanc, s'arrête une seconde et, d'un coup, envoie sa queue sur son échine pour chasser un taon.

Mais, mon Dieu, que ces vaches sont lentes à descendre à la maison ! Je rage. L'ours doit être, maintenant, au village. Et Prudent Dufour qui est là avec les autres ; tous ceux et celles de l'école qui ont entendu le son du cor en haut de la Descente ! Sans doute, le montreur d'ours, avant que le soleil ait tout à fait basculé, va donner une représentation des exploits de sa bête des Pyrénées. Il me semble ouïr sa mélopée, entendue déjà, deux ans auparavant.

« Ti, la-boun, la boun... eh doudaye !... » Et la voix montait, montait, jusqu'au fausset. Je m'étais passionné pour cette représentation de l'ours, et c'est ce qui me faisait rager de voir les vaches si lentes à descendre...

Une quatrième sonnerie du clairon me fit un cœur pesant. Les vaches sont décidément paresseuses. Comme elle est loin encore, la maison ! Les champs s'en vont, en pente, arrêtés par une croupe qu'il faudra monter puis descendre ; et il y aura, après, des chaumes à traverser, un pacage, — où les vaches auraient bien dû rester toute le journée, — puis un grand potager, que longe le chemin aux charrettes avant d'arriver au « clos des vaches », tout mangé d'herbes... Couleur de foins, les champs, en conque, descendent vers les maisons dont je n'aperçois que les toits, vieux toits à lucarnes françaises qui semblent se hausser pour mieux voir, au loin, en haut, les trécarrés des terres, et qui ont, malgré tout, en cette fin de jour, une espèce de dignité, de bonté...

Le ciel, à ce moment, est frais, comme une voie bleue ; l'herbe, les feuilles et les mils, et les épis vibrent obliquement dans l'air agile. Comme le soleil baisse, baisse, en arrière, au ras des plus hautes branches du taillis du trécarré ! Tout prend, à présent, comme un vieil air dans ce coin de campagne. De temps en temps,

un coup de brise claque, fort et frais. Passant près du bosquet de cerisiers,... un cri-cri. Les oiseaux vont dormir... Miro vient près de moi, comme impatienté, lui aussi, par la lenteur des vaches, malgré les efforts de sa voix et de ses crocs. Il me regarde. Ses yeux sont clairs, presque jaunes, comme l'eau du ruisseau de la Coulée fuyant sous les coudriers et les fougères dentelées... Au ciel, des nuages d'un blanc onctueux s'effilent lentement. L'air, à présent, étourdit le cœur. En arrivant au champ de pommes de terre, une pie vint s'abattre près de moi, hochant sa longue queue...

C'était le coucher du soleil. Dans le calme, qui s'étendait aussi loin que le vide de l'air ; voilà encore :

« Ta, ra,-tata ; ta,-ta, ratata !... »

Cela vient à présent de la place de l'église. Le montreur d'ours est là, avec sa bête. Je suis encore loin et, bientôt, les raies de la lune vont s'épandre par les pentes et les coteaux de la terre trempée d'argent !...

Et Prudent Dufour qui est là, sûrement, depuis longtemps, sur la place à attendre l'ours et son homme ! Malheur de moi !

De rage, j'enferme le troupeau des laitières dans son enclos.

*

* * *

« Allons, Jean-Pierre, *illl faut fairrre comme tong perrre, quand illl allait dans les forêts pour chasser le grrrosse gibier !... »*

La voix de l'homme était retentissante dans l'air sonore de la place de l'église, silencieuse, à cette heure de l'Angélus du soir. J'ai pu arriver à temps pour assister à la dernière partie des exploits de l'ours des Pyrénées, un gros ours brun, l'air ennuyé et maussade, grognant perpétuellement, semblant toujours sur le point de dévorer son maître. Celui-ci est un grand et solide gaillard, au col maigre, très long, avec une armature de tendrons entre lesquels une pomme d'Adam qui monte et descend à chaque mot qu'il dit, au corps nerveux, sec, aux membres de quadrumane. Sa tête crépue est couverte d'un large chapeau de « cow-boy » et ses pieds chaussés de bottes rouges. Il est habillé d'un veston et d'un pantalon de bouracan marron. Il porte en bandoulière un cor de chasse au cuivre défraîchi, et sur une épaule oscille un long bâton rond et usé à force de caresser le poil rude de la bête. De l'homme et de la bête se dégageait, du rayon où ils se mouvaient, une âcre odeur de fauve et de sueur.

Nous étions là, une trentaine de gamins et de fillettes qui faisons cercle et qui n'avions d'yeux que pour la bête continuellement grognant et tournant, à petits pas lourds et rapides, au bout de sa chaîne cliquetante, et pour l'homme dont toute l'attitude pour nous dégagait du mystère.

Le souper était fini dans les maisons du village, et nos parents, les hommes surtout, arrivaient à pas nonchalants, fatigués, les mains dans les poches, la pipe serrée dans les dents, la physionomie visiblement amusée du spectacle. La rude journée aux champs est finie et l'on n'est pas fâché de se payer une petite récréation, entre chien et loup,... avant le lourd sommeil de la nuit.

Le jour va s'éteindre bientôt. Sournoisement, le soir à pas feutrés, comme ceux de l'ours, rôde autour de la place. Des champs, qui dévalent le long de la Descente, monte une brume impalpable, estompant graduellement les formes, arrondissant les reliefs des maisons et de l'église, enveloppant les choses de souples velours gris. La campagne, à cette heure, est pleine de mystère. Des arbres, indistincts maintenant, dorment déjà profondément dans la mollesse du soir. Le ciel se drape de longs voiles, où l'on voit poindre déjà quelques cédilles d'or. De son pas de félin, la nuit va bientôt atteindre le groupe. Et la voix de l'homme retentit, traînante, faisant résonner d'un accent étrange des mots impératifs :

« Allons... Jean-Pierre!... illl faut monntrer à ces messieurs et dames com-me tou sais fairrre le culbute... »

Et la lourde bête, docile, grognant plus fort dans l'air calme de la nuit tombante, se pelotonne et, roulant, fait le tour, frôlant notre cercle de sa masse silencieuse et retombant sur ses courtes pattes velues à l'endroit précis où elle s'est ramassée, énergique, pour son dernier exploit.

L'homme tire de sa musette un quignon de pain sec qu'il donne à grignoter à la bête, puis demande à des spectateurs une allumette pour griller une cigarette qu'il fume béatement, les bras croisés sur son bâton solidement fiché en terre.

Nous regardons l'ours, accroupi, mordre à pleines dents son crouton, et l'homme fumer, rasant des pieds le museau de la bête. Dans l'obscurité grandissante, il me semble voir là, dans ce rond, quelque chose qui n'est pas naturel, d'anormal, de monstrueux ; cette bête aux sinistres grognements, si forte, si puissante, humblement soumise à ce gaillard dont elle pourrait faire deux bouchées... Et l'ours montre, à ce moment, pour mordre son quignon, des crocs effroyables.

Prudent Dufour me fait signe et me les fait voir du doigt... L'homme paraît fier des exploits de son Jean-Pierre et tout rit dans sa sombre face pourtant lassée. À quoi peut-il bien penser, cet homme vivant perpétuellement en compagnie de ce fauve, terreur de notre jeunesse? Debout, dans une pose héraldique, la bête écrasée à ses pieds, il me semblait un dieu redoutable et mystérieux; et je reculais par crainte et par respect... Prudent Dufour était, sans doute, moins émotionné que je ne l'étais.

Le malheureux! Enhardi par la tranquillité de la bête, presque en léthargie après son maigre repas, il s'approcha d'elle, à un moment, au point que l'homme dut le faire rentrer dans le cercle, par une légère inclination de son bâton.

La nuit bleue maintenant berce la nature endormie. Les étoiles, là-haut, brillent; quelques-unes, filantes, glissent en pente, dans le ciel; on est à la mi-août où tard, le soir, il y a, là-haut, des courses folles d'étoiles, un *free for all* de constellations. Quelques coups de brise apportent au village ces bruits de fermes qui, depuis toujours, emplissent le calme des nuits chaudes. Mais ils semblent si lointains et si assourdis qu'ils troublent à peine le silence de ces gens, qui forment le groupe de la place de l'église... J'ai comme un malaise, là, au cœur, en ce moment, en ce soir que je sens, aujourd'hui, à de nombreuses années de distance pourtant, presque unique dans ma vie. La sérénité de ce commencement paisible d'une belle nuit m'effraie un peu... Il y aurait des pressentiments! Dans une échancrure, la lune paraît, en haut de la Descente, par où sont venus l'ours et son maître. Elle répand une cendre bleutée sur tout le village et sur l'église, presque irréelle. Le silence, alors, est franchement inquiétant.

Mais que font donc l'homme et sa bête?... Et, nous, figés, fichés en terre, comme son bâton, à lui, à les regarder!...

Malheur!... une fois encore, Prudent Dufour, s'est approché de trop près du fauve et l'homme l'a repoussé, cette fois, presque brutalement.

Il a été décidé, après conciliable entre les notables du village, le maire et les conseillers, que l'homme et l'ours coucheraient dans la grange du père de Prudent Dufour. Celui-ci s'en montre tout fier. Quel honneur, quelle gloire! Nous l'envions. Je suis fier aussi, la terre des Dufour est voisine de la nôtre. Aussitôt, l'homme s'en va suivi de sa bête, au pas dolent, vers le gîte officiellement désigné. Nous suivons, l'ours brun ne nous apparaissant plus, dans la noirceur, que comme un être informe, et le montreur avec

son bâton, comme un épouvantail pour les poules, dans nos potagers.

Un à un, nous regagnons nos logis quand l'homme et la bête se sont enfermés dans la grange des Dufour... Chez moi, avant d'entrer, j'ai regardé le voisin et j'ai vu Prudent rôdailler là. Mais pourquoi ses parents ne lui commandent-ils pas d'entrer et de se coucher?... Je rage, je suis énervé, inquiet à cause de ce silence de la nuit tombée auquel je n'ai encore jamais assisté et par ce voisinage d'une bête terrible dont j'ai les oreilles encore pleines des grognements et la vue traversée des crocs énormes et blancs... J'entre. J'ouvre la fenêtre de la chambrette où je couche et je regarde du côté des Dufour. J'écoute aussi. C'est en vain que bat le rappel des crapauds aux bords du ruisseau de la coulée et que se frottent, près des murs de la maison, les élytres des grillons, — je n'entends rien.

La lune est montée haut à présent, et toute sa large face plonge sur le village. On voit comme en plein jour. Et la lune voit tout aussi... Elle voit Prudent Dufour quitter, enfin, les abords de la grange et se diriger vers le *fournil* où il entre. Puis, elle le voit sortir aussitôt, quelque chose serré dans ses bras, comme un gros quartier de pain, un demi-pain au moins... Et, de ma fenêtre, immobile, horrifié, je vois, moi, et la lune aussi, Prudent Dufour pénétrer dans la grange où doivent dormir l'homme et l'ours.

Les nerfs agacés, ne pouvant rien supporter, je fermai les yeux... et c'est comme si je m'étais endormi pour toujours.

Tout à coup, il me semble que je lançais un cri, en ayant entendu un autre, horrible, venant de la grange des Dufour. Le temps de se rendre compte de mon appel, mon père et ma mère étaient près de moi, inquiets. Je leur racontais ce que j'avais vu et entendu dans mon rêve.

L'on courut chez Dufour, on réveilla la famille endormie. Prudent n'était pas à la maison...

Dans la grange, à la lueur d'un fanal, l'on vit ce spectacle : l'homme avait presque assommé la bête d'un coup de bâton sur la tête. Sa bête qui le faisait vivre, elle gisait là, presque inconsciente, la tête posée sur une botte de paille et le museau collé sur des miettes de pain, pendant que l'homme était penché sur un petit garçon... et pleurait, cherchant à étancher le sang qui s'échappait d'une large blessure à la gorge de l'enfant.

Prudent Dufour mourut, le lendemain, à l'heure de l'Angélus du soir, à la minute même où, la veille, la bête homicide dévorait son misérable quignon.

Harry Bernard (1898-1979)

Journaliste, romancier et conteur, il est né à Londres. Il fait ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe et à l'Université de Montréal, où il reçoit un doctorate ès lettres en 1948. De 1919 à 1923, il est rédacteur et correspondant parlementaire au *Droit* à Ottawa. Il devient ensuite directeur du *Courrier de Saint-Hyacinthe* et collabore à de nombreux journaux, signant ses articles du pseudonyme « L'Illettré ». En 1943, il est boursier de la Fondation Rockefeller et devient membre de la Société royale du Canada. Prix David en 1924, 1925 et 1931.

ŒUVRES PRINCIPALES

L'Homme tombé (roman), Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1924, 173 p.

La Maison vide (roman), Montréal, Éd. BAC, 1925, 214 p. ; Montréal, Éd. BAF, 1926, 203 p.

La Terre vivante (roman), Montréal, Éd. BAF, 1925, 214 p.

La Dame blanche (nouvelles), Montréal, Éd. BAF, 1927, 223 p.

Essais critiques, Montréal, Éd. LACF, 1929, 196 p.

La Ferme des pins (roman), Montréal, Éd. LACF, 1930, 206 p.

Juana, mon aimée (roman), Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1931, 212 p. ; Montréal, Éd. Granger, 1946.

Dolorès (roman), Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1932, 223 p.

Le Roman régionaliste aux États-Unis. 1913-1940, Montréal, Éd. Fides, 1949, 387 p.

Les Jours sont longs (roman), Montréal, Éd. CLF, 1951, 183 p.

Le Professeur d'italien et *Capuchon tourne* sont extraits de *la Dame blanche*.

LE PROFESSEUR D'ITALIEN

Mademoiselle Jeanne-Aimée Bruneau, fille de Gilles, marchand de la rue Notre-Dame, avait beaucoup de peine. Elle était éprise de Luigi Paschetti, son professeur d'italien, homme à la parole douce, aux allures de grand seigneur. Elle n'avait avoué son amour à personne, ayant grande crainte de ses parents, qui ne lui eussent point pardonné d'aimer un homme pauvre et un immigré.

Gilles Bruneau, armateur et commerçant de grains, appartenait, en 1843, à l'une des plus riches et des plus honorables familles de Montréal. Il avait trois filles, dont l'aînée, Jeanne-Aimée, aurait bientôt dix-neuf ans. La famille habitait rue Saint-Denis, dans le faubourg Saint-Louis, une maison de pierre ombragée de peupliers. On ne fréquentait que le meilleur monde; M. Joseph Bourret, maire de Montréal, et M. Jacques Viger, ex-maire; M. Antoine-Olivier Berthelet, négociant et philanthrope, ancien député de Montréal-Est; M. William Molson, fils du vieux John.

On comprend que Gilles Bruneau, qui tolérait Paschetti professeur, n'en eût pas voulu pour gendre. D'ailleurs, il n'avait point songé à pareille invraisemblance. Il eût préféré voir ses filles au

couvent, à Montréal, chez les hospitalières, ou à Québec, derrière la grille des Ursulines. Aussi Jeanne-Aimée, connaissant son père, s'était-elle gardée de livrer le secret de son cœur.

Ce Luigi Paschetti ne demeurait que depuis peu à Montréal. C'était un bel homme, au visage grave, aux mains soignées, qui disait venir des États-Unis. Il avait commencé par donner des leçons aux enfants de maître Zéphir Cherrier, avocat, puis aux jeunes filles et aux dames de la ville, prises d'un engouement subit pour les langues. Reçu dans les principales maisons de Montréal, il était traité avec déférence.

Comme leurs amies, Jeanne-Aimée et sa sœur, Thérèse, voulurent avoir chez elles le bel étranger. Thérèse, qui n'avait que dix-sept ans et n'allait plus au couvent, fut heureuse de la distraction qui s'offrait. Ces demoiselles conjuguerent donc les verbes sonores d'Italie, s'initièrent aux subtilités des finales augmentatives et diminutives. C'était plaisir, quand elles se rencontraient à trois ou à quatre, de les entendre s'interpeller avec un joyeux *Parla italiano?* ou une question d'éternel intérêt : *Che cosa si dice in citta?* *Che tempo fa oggi?*

Jeanne-Aimée se piqua vite à ce jeu. Elle se prit même à aimer le professeur autant que ses leçons. C'était plus qu'elle n'ambitionnait, et elle se trouva en face d'un problème. Elle ne pouvait avouer son amour et, d'autre part, n'avait pas le courage d'y renoncer. Elle pleura dans sa chambre, mais apprit avec fièvre ses verbes italiens, épiait chaque semaine l'arrivée de Luigi, se faisant belle pour le recevoir.

Un petit incident, certain jour d'avril, devait éclaircir la situation.

*

* *

Madame Bruneau, qui ne disait jamais un mot plus haut qu'un autre, avait été intriguée par certaines façons de Paschetti. Cet homme lui paraissait triste. Dès qu'il se croyait seul, il fermait les yeux, son visage se durcissait, il s'absorbait dans un rêve. Madame Bruneau l'ayant un jour surpris, il s'excusa en alléguant un mal de tête. Mais sa curiosité éveillée, la dame remarqua qu'il était souvent distrait, qu'il lui échappait parfois un soupir. D'ailleurs, tout en lui respirait le mystère : sa venue à Montréal, son vêtement et ses manières, son visage froid, jusqu'à cette étrange

habitude de se promener chaque jour rue Saint-Jacques, somptueusement drapé dans les plis d'un riche manteau.

Évidemment, cet homme cachait quelque chose.

*

* *

Les choses en étaient là quand le sieur Bruneau, un beau midi, arriva porteur d'une curieuse missive. C'était une grande lettre, cachetée à la cire et venant d'Espagne, adressée aux bons soins de messire Gilles Bruneau, négociant à Montréal, mais destinée à Señor Enrique Olivarez de la Mendoza, comte de Castille, marquis de Las Carolinas.

— Je n'y comprends rien, dit d'abord le marchand, qui jeta la lettre sur une table.

— Qui sait ? dit tout à coup sa femme, c'est peut-être pour lui ?

— Lui ?

— Mais oui... monsieur Paschetti...

— Je ne comprends pas.

Elle lui dit alors, par le menu, les observations auxquelles elle s'était livrée, l'attitude de l'Italien, sa confusion lorsqu'elle l'avait pris à rêvasser.

— Si tu veux, dit-elle, je m'occuperai de l'affaire... Il vient justement demain, pour les leçons... Je lui montrerai la lettre, et je verrai bien... par ce qu'il me dira...

Fut fait comme dit.

Le professeur perdit d'abord contenance, parut ne pas comprendre, puis, encouragé par madame Bruneau, il avoua ses titres et son identité. Il appartenait à une vieille maison d'Espagne, avait eu ses entrées à plusieurs cours d'Europe. Mais une révolution, dans son pays, l'avait dépouillé de ses biens. Connaissant plusieurs langues, il était venu en Amérique, où il se donnait comme Italien et comme professeur. Depuis, il recevait de bonnes nouvelles d'Espagne et il espérait, avant plusieurs mois, rentrer en possession de sa fortune. Il lui fallait vivre en attendant, et il pria madame Bruneau de ne pas ébruiter son histoire.

C'était facile à dire. Madame fit tant et si bien que la ville entière, de la rue Saint-Paul à la rue Sherbrooke, de la rue Berri à la rue Guy, connut bientôt l'aventure du noble Espagnol. Celui-ci, dès lors, n'eut plus de paix. On l'estimait comme professeur,

on se l'arracha comme marquis. Il fut de toutes les fêtes et de tous les salons, on se fit gloire de l'avoir à sa table.

Ce fut bien pis, quelques semaines plus tard, quand le gouvernement espagnol, par lettre abondamment signée et paraphée, avisa le marquis que sa fortune entière lui serait restituée. C'était l'affaire de quelques mois, le temps de mettre la main à certaines formalités, en tenant compte, bien entendu, de la lenteur proverbiale des administrations. Le marquis, possesseur de plusieurs millions, vit s'ouvrir les portes les plus fermées. Il acceptait d'ailleurs les hommages avec une aisance de grand seigneur, habitué dès l'enfance à tout ce que peuvent imaginer flagornerie et servilité.

Entre temps, notre homme adoptait un train de vie conforme à sa naissance, à son éducation, à ses goûts. Il quitta la pension de madame Giroux, se donna des appartements luxueux au Donégana, le plus riche hôtel de Montréal, qui se dressait à l'encoignure des rues Notre-Dame et Bonsecours. Il emprunta de l'argent, renouvela sa garde-robe du tout au tout, son crédit étant aussi bon à la maison Robertson que chez Joseph-Charles Boulanget, tailleur populaire du temps. On ne le vit plus qu'en gilet et pantalon blancs, portant cravate haut montée, faux-col impeccable, confectionné de toile fine et libéralement amidonné, finissant à la hauteur des oreilles.

Senor Enrique avait fière allure, et les sages demoiselles de Montréal, c'est le cas de le dire, furent en émoi.

*

* *

Parmi elles toutes, comme on se l'imagine, la moins bouleversée n'était pas Jeanne-Aimée, la gentille fille de Gilles Bruneau.

Jolie et gaie, Jeanne-Aimée était fort recherchée. Elle avait des yeux vifs, d'un gris bleuissant, où sa claire jeunesse luisait. La bouche, menue dans le visage fin, s'ouvrait sur de petites dents humides, et ses cheveux, quand le soleil s'y jouait, prenaient des tons d'or pâle. Ajoutez que la demoiselle avait étudié chez les dames de la Congrégation de Notre-Dame, qu'elle savait tenir la maison, reprendre le linge, lier les sauces, que son père était riche, d'excellente famille. Il n'en fallait davantage pour attirer les galants.

Auprès de sa mère, Jeanne-Aimée s'ouvrit du secret qui lui pesait.

— Pourquoi, interrompit madame Bruneau, ne pas m'avoir avertie ? Ces choses s'arrangent ! Ma fille, en aussi grave matière, tu aurais dû montrer plus de confiance à ta mère. Entre femmes, on se comprend...

— Mais le professeur n'avait rien de commun avec le seigneur espagnol... Notre père ne l'eût plus toléré en sa maison...

La mère ne dit mot.

— Après tout, reprit-elle, rien n'est perdu. Je l'invite, nous donnons un bal en son honneur, tu seras aimable... Votre père et moi, comme tu sais, nous n'avons d'autre ambition que le bonheur de nos enfants !

Et madame se mit à l'œuvre.

Le soir du bal, le marquis arriva dans une voiture anglaise que tiraient deux chevaux. Les curieux se pressaient pour contempler l'équipage. Las Carolinas en descendit lentement, sûr de son effet. Il avait revêtu un habit de coupe impeccable, il portait le chapeau de peluche à la mode, très large du haut, orné de gros poils soyeux, longs d'un pouce.

Jeanne-Aimée eût vite fait de l'accaparer. Mince dans sa toilette pâle, qui ajoutait encore à la gracilité de sa taille, elle rayonnait de joie. Celui qu'elle aimait était là, il lui parlait. Elle vivait un rêve merveilleux, qui s'évanouirait sans doute avec le matin. En attendant, elle dansait au bras du marquis, riait quand il riait, de son rire clair d'écolière en congé. Des mots italiens lui venaient aux lèvres, ils s'amusaient tous deux de cette bonne farce des anciennes leçons.

Quand le marquis prit congé, il avait, depuis longtemps, promis de revenir.

*

* * *

Dès lors, on vit ensemble les jeunes gens. Le bruit courut qu'ils étaient fiancés, et les amies de Jeanne-Aimée envièrent sa bonne fortune.

Le dimanche, dans l'après-midi, le marquis de Las Carolinas se promenait en compagnie des demoiselles Bruneau, Jeanne-Aimée et Thérèse, celle-ci ayant la délicate mission de chaperonner sa sœur. Ils prenaient la rue Sainte-Catherine, ou la rue Saint-Denis, se rendaient parfois jusqu'à la petite chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, où Jeanne-Aimée, qui était pieuse, aimait à s'arrêter. Le 29 juin, avec les notables de la ville, ils assistaient

à la bénédiction des cloches de Notre-Dame. Et quand, six semaines plus tard, la compagnie d'opéra français vint à Montréal, ils entendirent les *Diamants de la couronne* au théâtre Royal, qui dressait sa colonnade dorique rue Saint-Paul. Ils applaudirent ensemble les deux prima donna venues de Paris, madame Lecourt et mademoiselle Calvé.

Le père Bruneau, pendant ce temps, ne voyait guère d'un bon œil l'empressement du marquis auprès de sa fille. Flatté dans sa vanité de bourgeois, il restait soupçonneux. Il trouvait étrange, par exemple, que l'Espagnol, malgré les somptueuses missives de son pays, ne parût jamais toucher les millions promis. Il n'aimait pas sa façon désinvolte d'emprunter ici et là de l'argent, se disait qu'un homme sage, riche surtout d'espoir, devait se montrer plus prudent. Madré comme il était, il se disait encore qu'un marquis, même espagnol, ne serait peut-être pas fâché d'avoir pour beau-père un marchand comme Gilles Bruneau. Ces choses le tracassaient, il ne pressait point le mariage de sa fille.

Des bruits ennuyeux circulèrent aussi. Dans les milieux d'affaires, quelques-uns haussaient drôlement les épaules, quand il s'agissait du marquis. Quant aux dames, celles qui avaient des filles à caser, et dont les plans se trouvaient ruinés par le succès de Jeanne-Aimée, leur enthousiasme baissait.

*
* * *

Ce fut sur ces entrefaites que le marquis de Las Carolinas, ayant eu vent de quelques chose, invita ses amis à un dîner princier.

— J'ai d'excellentes nouvelles de mon pays, confia-t-il à quelqu'un. J'ai eu ce matin une lettre de Madrid, en réponse à mes dernières instructions... Je recevrai bientôt, à la Banque de Peuple, un premier envoi d'argent... Justement, il faudra que j'arrête rue Saint-François-Xavier, pour voir le directeur. Je vous assure que je suis pas fâché! Voilà assez longtemps que je dois compter sur l'amabilité des gens de Montréal... Enfin, je vais remettre l'argent qu'on m'a si aimablement prêté.

Il ajouta, comme l'autre lui tendait la main :

— Vous serez des nôtres, c'est convenu! Dimanche soir, au Donegana...

Le Donegana, angle nord-ouest des rues Notre-Dame et Bonsecours, était l'hôtellerie la plus luxueuse et la plus fréquentée du Canada. Comme le théâtre Royal, elle s'ornait d'une colonnade

dorique. L'édifice, ancienne résidence du gouverneur-général, était surmonté d'un dôme imposant ; il était éclairé au gaz, luxe rare à l'époque, et la grande salle à manger, qui donnait sur le Champ de Mars, n'avait pas moins de cent quarante pieds de longueur. Vers 1840, une réception au Donegana était de la dernière élégance, et les invitations du marquis furent bien accueillies.

Une semaine durant, on ne parla que du dîner Paschetti. Les dames s'y préparèrent avec fièvre : Modistes et couturières furent prises d'assaut, les invitées voulant toutes damer le pion à leurs rivales. D'aucunes, bourgeoises habituellement paisibles, sacrifièrent d'un coup les économies de six mois. Madame Bruneau, qui faisait elle-même sa couture, ne savait par quel bout commencer. Les maisons de Montréal étaient sens dessus dessous. Le marquis redevenait populaire.

Pour sa part, Paschetti était aussi occupé que ses invités. Il surveillait les préparatifs, discutait avec madame Saint-Julien, qui avait remplacé Jean-Marie Donegana comme propriétaire de l'hôtel, les cent détails du menu. Il fallait s'entendre sur les plats et le service, la marque des vins, les fleurs de tables. Le personnel était sur les dents. Le gérant de l'établissement, monsieur Daley, qui avait à cœur sa réputation d'organisateur et de débrouillard, ne dormait pas cinq heures sur vingt-quatre.

*

* *

Tout arrive, même les beaux jours.

Et ce fut un jour magnifique, à Montréal, que celui du dîner Paschetti. Quelque cent personnes avaient été conviées, choisies parmi ce que la ville comptait de plus cosu et de plus raffiné. Une rumeur joyeuse emplissait la grande salle : accords des violons et froufrou des robes, tintements de l'argenterie, éclats des voix, choc des verres remplis et vidés. Portant au bout des bras leurs plateaux, les garçons, raides comme des soldats de plomb, glissaient entre les tables. Les dames riaient pour montrer leurs dents. Avec un bruit de fusillade, les bouchons de champagne sautaient au plafond, cependant que le vin mousseux pétillait dans les coupes.

À la table d'honneur, le marquis de Las Carolinas avait à sa droite mademoiselle Bruneau. Portant haut la tête, sa moustache ombrageant une lèvre mince, il attirait tout de suite le regard. Madame Rodier, qui se piquait de culture, le comparait à un dieu grec. Il parlait avec aisance, sûr de soi, avait une manière de se

renvoyer la tête en arrière et de regarder, sans qu'il y parût, ceux qui l'entouraient. Il se savait admiré, il buvait lentement, nonchalamment, en voluptueux qui connaît le prix des choses. Se tournant vers Jeanne-Aimée, un peu confuse d'être avec lui le point de mire, il parlait doucement, lui faisait les honneurs de la table. La jeune fille rougissait, mais elle était contente. La joie de paraître, et d'être aimée, luisait dans ses yeux.

— Vous paraissez heureux, dit-elle à certain moment, comme il souriait, regardant miroiter son verre à la lumière du gaz.

— Je le suis en effet, comme vous dites. Et vous donc, n'êtes-vous pas contente ? Car c'est pour vous, pour vous surtout, que j'ai rassemblé ici tout ce monde. Afin qu'il vous voie, qu'il vous honore, qu'il vous admire...

— Flatteur ! Et quand vous riez, les yeux perdus au loin, à quoi songez-vous ?

— À vous mademoiselle Aimée, à vous seulement... Pourquoi le demander ?

— *Chi lo sa ?* répondit-elle, cette fois en italien.

À ce moment, le gérant de l'hôtel se pencha vers le marquis.

— Quelqu'un, dit-il à voix basse, qui vous demande... Là-bas, dans le petit salon...

— Qui est-ce ? Tiens, répondez que je serai ici demain matin, que je ne puis voir personne à cette heure.

Mais Daley revint au bout de quelques minutes.

— C'est un homme que je ne connais point, un grand garçon dans la trentaine, qui tient sans faute à vous parler... Il est porteur, dit-il, d'un message urgent. Il fait dire qu'il vous attend...

— Alors, annoncez que j'y vais !

Mais un peu d'humeur perçait dans sa voix. Et s'adressant à ses voisins :

— Vous aurez, dit-il, l'amabilité de m'excuser... Je ne m'absente qu'un moment, je reviens tout de suite...

Il sortit, rentra presque aussitôt.

— Un léger contretemps, annonça-t-il, comme les têtes se tournaient de son côté, mais qui ne doit attrister personne. Il faut que je sorte, quinze minutes peut-être, vingt au plus... Je demande pardon de l'incident, mais personne ne le pouvait prévoir... Mesdames et messieurs, je vous en prie, faites comme si de rien n'était. D'ailleurs, je viens vous rejoindre...

Il sortit de nouveau, suivi des yeux de tous.

Puis l'animation reprit. Les rires fusèrent ça et là. On sabla le champagne.

— Il aura été retenu, dit quelqu'un, plus qu'il ne croyait...

Mais comme, au bout d'une heure, il n'était pas encore de retour, on s'inquiéta. Un malheur était-il arrivé? L'homme qui avait demandé Las Carolinas, inconnu du maître d'hôtel, lui avait peut-être fait un mauvais parti? Monsieur Daley, accompagné de quelques convives, se rendit aux appartements de l'Espagnol.

On n'y remarqua rien d'anormal, chaque objet étant à sa place habituelle. Le marquis n'avait pas même pris son manteau, qu'il avait jeté sur le dossier d'un fauteuil.

Dans la salle à manger, les invités se regardaient l'un l'autre avec gêne. Personne ne riait plus. Au moindre mouvement, tout le monde se tournait vers la sortie, croyant voir entrer le marquis. Jeanne-Aimée Bruneau, inquiète et humiliée, se mordait les lèvres pour ne pas pleurer.

Mais le malaise augmentant, quelques hommes sortirent. Leur exemple en entraîna d'autres, la salle peu à peu se vida. Jeanne-Aimée partit avec ses parents. On avertit la police, qui se mit à la recherche de Las Carolinas.

*
* *
*

Celui-ci ne reparut jamais.

Il avait quitté la ville, et l'on apprit peu après qu'il avait filé sur New-York, d'où il s'était embarqué pour l'Europe.

Quand ses dupes commencèrent d'avoir des soupçons, sa décision était prise. Il disparaîtrait doucement, sans laisser de traces. Mais il ne voulait point partir sans se moquer royalement, encore une fois, de ses victimes. C'est pourquoi il avait organisé le somptueux dîner du Donegana. Causant avec des amis, quelques jours auparavant, il leur avait confié qu'il causerait à tous, le soir du banquet, une grande surprise.

Il n'y avait pas manqué.

À l'hôtel, on examina son bagage. Tout ce qui avait quelque valeur était disparu. Dans les malles, monsieur Daley ne trouva que des bottines usées, enveloppées dans de vieux journaux, d'énormes cailloux et de la ferraille.

Quinze jours plus tard, les convives du fameux dîner reçurent la note du Donegana.

Ils payèrent.

CAPUCHON TOURNE¹

Les Récollets de Québec, aux alentours de 1790, avaient un chien comme on n'en voit guère. C'était un roquet maigre, bas sur pattes, qui tenait à la fois de l'épagneul et du griffon. Il répondait au nom de Capuchon, comme il sied à bon chien de moines, serviable et d'heureuses dispositions, qui n'a point honte de sa communauté.

Si Capuchon n'avait pas cent métiers, il en exerçait trois ou quatre, ce qui est déjà convenable, même pour un chien de Récollets. Il protégeait le verger contre loqueteux, voleurs de pommes et de prunes, ramenait les vaches des champs, aboyait aux garnements qui sonnent pour rien la cloche du parloir. Il savait en outre, et ce n'était pas son moindre titre, tourner comme personne, avec une patience véritablement monacale, la broche de la cuisine.

Ce n'était pas mince affaire que ce dernier travail. Le frère cuisinier et les aides marmitons s'y essayaient parfois, quand ils voulaient mortifier leur corps par la pénitence. Mais ils suaient alors avec tant de générosité, la figure enluminée, l'eau leur roulant dans le cou, sur les joues, au bout du nez, qu'ils promettaient de ne plus pécher.

1. En marge des *Mémoires* de Philippe-Aubert de Gaspé.

Le bon Capuchon, lui, tournait pour toute la maisonnée. Non qu'il eût pour cette besogne un goût particulier, mais parce qu'on la lui imposait, et que personne ne sollicitait son avis. À tout moment, le matin, l'après-dîner, sur le coup de trois heures ou de cinq, le frère Jean, chargé de la cuisine, empoignait Capuchon par la peau du cou, l'introduisait bon gré mal gré, en dépit de sa résistance et de ses glapissements indignés, dans une cage destinée à son usage, non loin de la cheminée.

Cette cage était ronde, sur le modèle de celles où l'on enferme les écureuils, pour le plaisir de les voir courir après leur queue. Capuchon tournait, tournait, et la broche, qu'un ingénieux mécanisme reliait à sa prison mobile, tournait aussi de son côté, présentant à la chaleur du feu, tantôt sur une face, tantôt sur l'autre, les gigots dorés, reluisants de beurre fondu, les poulets odorants et gras, fruits de la charité des seigneurs d'alentour.

Après un quart d'heure, le pauvre chien n'en pouvait mais. Il suait, soufflait, autant et plus que les frères novices, car, s'il ne portait point la bure, il était affligé d'épaisse et longue fourrure. La chaleur l'étouffait, les pattes lui faisaient mal, mais rien ne devait l'arrêter. Il allait, plus vite qu'une roue, affolé et affriolé par l'odeur des viandes, se heurtant la tête aux parois de la cage. Il tournait, tournait, courait comme à la chasse, la langue pendante et longue d'un demi-pied, cependant que l'écume moussait aux coins de sa gueule.

Mais il n'était point de pitié pour lui.

— Tourne, mon gars, disait le frère cuisinier, tourne pour tes fredaines. Tu auras ton dîner quand il sera gagné, et toute l'eau qu'un bon chien peut boire...

*

* * *

Donc, un matin de fête, frère Jean préparait un dîner soigné. Il attrapa Capuchon de bonne heure et l'enferma en lieu sûr, afin qu'il fût, au bon moment, à portée de la main. On avait des cuissots de chevreuil, don d'une famille amie, et les fils de saint François, sauf le respect qui leur est dû, sentaient l'eau leur venir à la bouche. Le cuisinier et ses aides apprêtèrent les belles viandes, les assaisonnant, les fleurissant de persil.

Mis quand on réclama les services de Capuchon, on ne trouva que sa chaîne, et pas plus de chien que sur la main. Les moines le cherchèrent en vain, de la cave aux combles, et frère Jean, qui

l'avait enfermé lui-même, ne savait que croire ni à quel saint se recommander.

— Qu'à cela ne tienne, finit-il par conclure, mais il faut que la communauté mange comme à l'ordinaire. En ce dimanche surtout, qui est jour de fête. Peste soit du malheureux chien ! Il faudra le remplacer sans délai, car le dîner doit être cuit à l'heure dite. Frère Alexis, et vous, frère Amable, j'ai peur que vous n'ayez à tourner ma broche. Vous offrirez cette épreuve pour votre sanctification. D'ailleurs, j'essaierai de vous donner un coup de main, ce qui me vaudra bien, à moi aussi, quelques mérites...

Liées par le vœu d'obéissance, les deux victimes se rendirent à la cuisine, assez dépitées tout de même et vouant au diable, en leur for intérieur, le Capuchon qui leur jouait un aussi mauvais tour.

Une couple d'heures durant, les pauvres moines, suant et soufflant, tournèrent la broche, leurs vêtements épais collés à la peau. On était en juillet, par un soleil éclatant, et la chaleur moite du dehors, entrant par les fenêtres, ajoutait encore à l'atmosphère torride de la cuisine. Tout le mécanisme à l'usage de Capuchon était inutile. Assis sur un escabeau, sa robe repliée entre les genoux, un des frères agitait une longue gaule de bois sec, percée au bout, qui servait de manivelle. Il chantonait pour se distraire, harcelé par les mouches, s'essuyait le front du revers de sa manche. Puis il céda la place à son compagnon d'infortune, qui chantait à son tour.

Le dîner cuit à point, tout le monde mangea d'excellent appétit. Le Père de Bérey, supérieur du couvent, félicita frère Jean de son rôti. Mais il n'eut pas un mot à l'adresse des tournebroches, ignorant d'ailleurs ce qu'il leur devait.

*

* * *

Capuchon revint le lendemain, tête ébouriffée et queue frétil-lante, heureux de revoir ses maîtres. Il courait de l'un à l'autre, le regard inquiet, comme désireux de se faire pardonner son équipée. Personne ne parut remarquer ces manifestations, mais, à la première nouvelle, le malheureux avait réintégré sa cage et besognait ferme des quatre pattes. Il n'eut de répit que le vendredi, jour d'abstinence. Nos Récollets mangeaient alors du poisson salé, des œufs à la tripe, à la coque, ou encore cette magistrale farce

d'œufs à l'oseille, chef-d'œuvre culinaire de frère Jean, renommée dans toute la contrée.

Tout alla bien jusqu'au dimanche suivant.

Ce jour-là, comme les autres, le cuisinier se saisit *manu militari* du docile Capuchon, le poussa dans un petit bâtiment, à proximité des communs, où il l'attacha solidement. Il appuya ensuite la porte, par l'extérieur, avec un piquet de cèdre.

Mais quand, au retour de l'office, il s'en fut quérir la bête, grande fut sa surprise de trouver ouverte la porte basse du réduit. Le piquet avait été arraché de terre, l'attache jetée dans un coin, et Capuchon, naturellement, disparu, parti, volatilisé. Il y avait anguille sous roche, et le frère cuisinier, intrigué, se jura qu'il la trouverait.

*

* * *

Le lendemain de bonne heure, après une nuit passée à ruminer son problème, frère Jean exposa un plan à ses aides.

— Selon toute évidence, expliqua-t-il, quelqu'un se paye notre tête. Bien que, par peur du dîner à cuire, Capuchon ait déguerpi auparavant, il est incapable de se détacher seul, de déraciner un gros pieu fiché en terre, d'ouvrir une porte et de s'évanouir comme une fumée. Quelqu'un y a mis la main. Je n'ose porter mes soupçons, naturellement, sur les membres de cet ordre. La règle de notre bon maître saint François condamne une conduite aussi réfractaire au principe de l'autorité. Je ne saisis pas bien qui peut être l'auteur de ces ennuis dont nous sommes victimes, sinon des ennemis inconnus de notre couvent, ou d'infâmes gamins du voisinage. Ce sont peut-être les mêmes, sait-on jamais ? qui sonnent à tour de bras la cloche du parloir, pour l'indignation et l'humiliation du frère portier...

Et comme les autres le regardaient :

— Voici ce que je propose ! Demain, j'enferme le chien, je prends un panier, je sors, comme si j'allais au marché. Mais je reviens après un tour en ville, et vous me laissez entrer, frère Amable, par la petite porte du jardin. Après quoi nous nous cachons l'un et l'autre. Pendant ce temps, frère Alexis s'introduit dans l'armoire de la cuisine, puis nous attendons les mauvais plaisants, et rira bien qui rira le dernier...

Chacun fit donc comme il était arrêté.

En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, frère Jean et son panier rentraient au couvent, Capuchon aboyait dans son cachot, le frère Alexis se pliait en quatre dans l'armoire qui lui était assignée.

Et l'on attendit.

Pas longtemps, cependant, car ce pauvre frère Alexis, mal à l'aise dans son étroite prison, entendit bientôt venir dans le corridor. Un pas lent, hésitant parfois, comme si l'arrivant s'arrêtait pour écouter. Puis une tête mal peignée, suivie de toute la personne d'un long flandrin, malingre et mou, apparut dans le cadre de la porte.

Frère Alexis se garda de bouger. L'homme entra tout à fait.

C'était un fainéant réputé de la ville de Québec, paresseux, ivrogne et menteur, qui répondait à l'harmonieuse appellation de Coq Sarrasin, dit T'as-trop-bu. Nu-pieds, sans chapeau, il alla vers la fenêtre et regarda dehors, huma l'air autour de lui, comme s'il se fiait à son flair pour découvrir les habitants du lieu.

Certain d'être seul, l'homme traversa vivement le hangar attenant à la cuisine, comme quelqu'un qui connaît les êtres, se trouva dans le jardin, où il examina les alentours. Il ne s'étonna point de ne voir personne, bien que le couvent et les dépendances, en temps ordinaire, fussent grouillants de l'activité des moines. Mais parvenu à la cabane où pleurait Capuchon, Coq Sarrasin se tailla une bouchée de tabac et commença, parfaitement à l'aise, de déraciner le piquet de frère Jean. Il en vint à bout, ouvrit la porte, libéra le chien, qui le reconnut et se mit à sauter autour de lui. Il prit ensuite une corde, la passa au cou de la bête, se dirigea vers le fond du jardin.

C'est à ce moment que frère Jean lui tomba dessus.

Caché derrière un bouquet de cerisiers, le cuisinier surveillait le manège. D'un bond, il fut sur l'intrus. Carré d'épaules, trapu comme un paysan normand, frère Jean avait solide poigne, et quand il saisit Coq au collet, celui-ci ne fit qu'un tour sur ses talons nus. Abasourdi, tel un homme qui reçoit un coup de bâton sur la tête, le gremlin balbutia

— J'ai rien fait, je vous jure que j'ai rien fait... Laissez-moi tranquille, pas besoin de m'secouer comme un prunier...

— Tu n'as rien fait ! Et qu'est-ce qui t'amène ici, vaurien, dans le jardin des frères ? Tu tombes de la lune en plein midi, je suppose ? Tu n'as rien fait, et tu emportes le chien de la maison, comme si le frère gardien t'en avait fait don...

— Laissez-moi partir et gardez-le, vot'chien ; j'en veux pas...

— C'est délicieux : gardez-le ! Tu me le donnes, peut-être !

Mais il n'en tira autre chose que des plaintes. Les autres frères avaient quitté leur cachette et rejoint les deux hommes. On questionna longuement Sarrasin, qui ne voulut rien expliquer. Sur Capuchon et ses disparitions successives, pas un mot.

*

* * *

C'est alors que frère Amable eut son idée.

Il courut à la cuisine, revint un gobelet à la main.

— Tiens, dit-il au visiteur, prends ça ! Tu es tout énérvé, une goutte de vin te fera du bien...

L'autre accepta sans discuter, comme on avait lieu de s'y attendre, vida d'un trait le gobelet. Puis il dit, sans pudeur :

— J'ai encore soif ! Vous m'croirez pas, mais y fait si chaud...

À la cuisine, il prit un autre verre, retrouva soudain la mémoire. Sa langue se déliant, il dit tout ce qu'on voulut. Il s'était caché dans l'église, voisine du couvent, avait pénétré ensuite jusqu'aux communs. C'était lui, depuis quelque temps, qui volait Capuchon à l'heure des repas. Il voulait faire une farce aux frères, parce que ceux-ci, un jour qu'il travaillait pour eux, l'avaient humilié. En effet, on se rappela que Sarrasin, alors qu'il aidait à entrer la provision de bois, avait été surpris déroband du vin de messe. Frère Jean lui avait lavé la tête d'importance, devant une demi-douzaine de religieux, et ce grand nigaud de Sarrasin avait promis de se venger. Connaissant, comme tous les Québécois du temps, le rôle de Capuchon à la cuisine des Récollets, il le subtilisait discrètement, afin que les frères eussent le chaud plaisir de tourner leur broche.

— Tu trouves cela drôle ? demanda frère Jean.

— C'est pas ça... Mais c'est pas toujours votre tour à rire du monde... Pas vrai ?

— Tu as peut-être raison, approuva le cuisinier, mais ce n'est pas à nous non plus, les frères novices et moi, de tourner toujours quand Capuchon prend congé. Cela nous soulagerait, de temps à autre, si nos amis de l'extérieur nous prêtaient un coup de main. Qu'en penses-tu ?

Sarrasin regarda les trois hommes devant lui.

— J'sais pas, dit-il, c'que vous voulez dire...

— Eh bien ! mon vieux, je te tire les choses au clair ! Viens ici...

En cinq sec, avant qu'il comprît ce qui lui arrivait, le grand Coq Sarrasin était attrapé, secoué, installé devant la cheminée. Puis on lui mit dans les mains le bâton-manivelle de la broche, avec ordre de surveiller la cuisson lente d'énormes rôtis.

Au bout d'un quart d'heure, il était en nage. Les yeux pleins d'eau, la tignasse collante de sueur, il s'effondra sur un banc.

— J'peux plus, dit-il en larmoyant, j'vas mourir.

— Allons donc ! Et Capuchon ? Est-ce que Capuchon ne se repose pas aujourd'hui ? Tourne, mon bonhomme, tourne bravement... Quand tu auras soif, ne te gêne point ; il y a de l'eau plein le puits...

— J'vous dis que j'vas mourir !

Mais il s'accrocha de nouveau à sa manivelle.

À midi, le dîner était prêt.

Quant à Sarrasin, il était tellement moulu, meurtri et rôti, qu'il n'attendait plus que d'expirer. Il s'écula comme une masse, soufflant et gémissant. On lui apporta de l'eau, et il la but vite, goulûment, la trouvant meilleure que tous les vins. Il demanda ensuite, un peu remis, s'il pouvait s'en aller ?

— Tu es libre, répondit frère Jean. À moins que tu tiennes à cuire le souper ? Oui, tu peux t'en aller... Mais plus tard, un jour ou l'autre, si tu veux t'amuser aux dépens des religieux, ne choisis pas les fils du bon saint François. Et si l'on te parle du chien des Récollets, tu pourras dire son genre de vie, et s'il gagne ou non la pâtée qu'on lui sert.

Coq Sarrasin se leva, marcha en chancelant jusqu'au parloir, et l'on ferma la porte derrière lui.

Edmond Grignon (« Vieux Doc ») (1861-1939)

Né à Saint-Jérôme, il fait des études classiques au Séminaire de Sainte-Thérèse. Après ses études en médecine au Collège Victoria, il exerce sa profession à Sainte-Julienne, à Saint-Jérôme et à Montréal, avant de se fixer à Sainte-Agathe où il passe la plus grande partie de son existence. Sous le pseudonyme de Paschal, il collabore à *l'Avenir du Nord* et au *Nord*.

ŒUVRES

En quettant les ours, mémoires d'un médecin des Laurentides, Montréal, Éd. Garand, 1930, 238 p. ; Montréal, Éd. Beauchemin, 1930, 251 p. ; 1932, 262 p. ; 1940, 262 p.

Quarante ans sur le bout de banc, souvenirs joyeux d'un juge de paix des Laurentides, Montréal, Éd. Beauchemin, 1932, 241 p.

En quettant les ours est extrait du livre du même titre, Montréal, Éd. Beauchemin, 1930. Il s'agit d'une édition révisée, corrigée et augmentée.

Les Ergots de cochon est extrait de *Quarante ans sur le bout du banc*.

EN GUETTANT LES OURS

Lorsqu'il y a quarante-quatre ans, le curé Labelle, le grand colonisateur, me dit en me montrant un point perdu sur la carte du Nord : « Va-t'en là ; un bel avenir t'y attend », je crus en lui ; et, je pris mes cliques et mes claques, mes fioles et mes sacs et je vins avec ma petite famille m'établir sur le bord d'un des plus beaux lacs des Laurentides, car j'étais, autant que médecin, amateur de pêche et amant de la belle et grande Nature.

Je me trouvai au milieu de colons très pauvres pour la plupart, mais l'étant plus qu'eux, je n'y fus pas dépaycé.

Le plus grand nombre ne possédaient aucune instruction ; on ne pouvait les en blâmer : éloignés des églises ou plutôt des missions encore peu nombreuses, ils entendaient rarement parler de Dieu. La pénurie des écoles, à l'époque de leur enfance, les avait laissés illettrés. Mais ils avaient tous bon cœur, et les années que j'ai vécues au milieu d'eux comptent parmi les plus heureuses de ma vie.

Je décidai de me dévouer à leur éducation. Je commençai par fonder un cercle agricole dont je fus le secrétaire pendant vingt-cinq ans avec un salaire de vingt-neuf cents par mois.

Jeunes confrères qui riez de moi et qui ne rêvez que de limousines, de gros honoraires et de riche clientèle, faites-en autant, si vous en avez le courage.

Nous étions loin des progrès d'aujourd'hui où, grâce à la vapeur, à l'électricité, à la *gazoline*, et aussi à la *pituitrine*, les enfants nous arrivent de l'autre monde en criant : « Aïe ! ». C'était le temps des chandelles de suif, des charrettes à poche, des traînes à bâtons, des vieilles rosses et des chemins périlleux. Ces pauvres petits n'étaient pas pressés de quitter les limbes pour venir habiter un pays aussi triste et aussi froid, et ils se faisaient attendre parfois des jours et des nuits. Les colons, habitués à faire le guet dans les ténèbres avec leurs fusils pour protéger le grain et le bétail contre les ours, appelaient également « *watcher* » ou *guetter les ours* le fait d'attendre l'arrivée de ces pauvres innocents.

Je profitais de mon séjour auprès des parturientes pour distraire et instruire le chef de famille et les voisines improvisées gardes-malades. Je leur disais des histoires intéressantes, je leur débitais des vers que j'avais composés et d'autres que je savais par cœur. Je m'appliquais surtout à leur faire connaître l'histoire de notre pays, en leur parlant de tous les Canadiens français qui l'ont illustrée.

Une fois, j'étais, à *guetter les ours* chez un colon du nom de Narcisse Béliveau; nous étions assis, lui et moi, sur l'herbe, par un beau soleil d'été. Je l'avais entretenu longuement de ces braves patriotes. Narcisse, qui m'avait écouté avec beaucoup d'attention, me demanda à brûle-pourpoint :

— Docteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'était-y un canayen lui aussi ?

— Non, lui répondis-je.

— De quelle nation qu'il était ?

Narcisse m'avait raconté deux heures auparavant, comment un juif l'avait filouté tout dernièrement, en lui vendant des habits qui étaient déjà rendus à la corde, et combien il détestait cette race. Je préférais ne pas lui dire que Jésus était d'origine hébraïque. Toutefois, je ne voulais pas passer pour un ignorant, et je finis par lui avouer avec franchise qu'il était juif.

Le colon, étonné, me regarda avec ses grands yeux blancs; voyant que j'étais sincère, il ne put retenir un juron. « Batême ! s'écria-t-il, j'aurais jamais pensé ça de lui. » Et il s'en alla en sifflotant du côté de l'écurie.

Si j'avais cru être compris, je lui aurais rappelé la réplique d'un grand orateur chrétien, membre de la Chambre française, l'abbé Maury, je crois, qui, un jour, achevant une charge terrible contre la race hébraïque, fut interrompu, par un député, un sémite irritable, qui lui cria : « Mais votre Chef lui-même, Jésus, n'était-il pas un juif? »

Et le prêtre de lui répondre : « Hélas ! c'est bien vrai, mais en venant sur la terre pour sauver les hommes, Jésus, mon Maître, a consenti à subir les pires humiliations ! »

LES ERGOTS DE COCHON

Petite scène policière
et un peu... polissonne

PERSONNAGES :

Le juge Grig, ventripotent, air réjoui et bien payé.
Jean Laribote, journalier, œil clair, intelligent, cheveux en broussaille, mise négligée.
Josette Labacquèse, sa femme, grosse toune, à la mine renfrognée.
Jolimain, greffier.
Moineau, huissier.
Nombreuse assistance

La scène se passe dans la salle municipale d'un gros village des Laurentides : tribune élevée pour le juge, table pour le greffier, stalle pour les témoins, des bancs pour les assistants.

Le juge fait son entrée, et l'huissier crie :

— Silence ! tout le monde debout ! Ôtez vos chapeaux et serrez vos pipes !

Oyez ! Oyez ! Oyez ! Une séance spéciale de la Cour des juges de paix est ouverte. Tous ceux qui sont intéressés devront répondre à leurs noms. Vive le roi !

Le juge au greffier. — Appelez la première cause inscrite sur le rôle.

Le greffier. — Il n'y en a qu'une, votre Honneur.

Le juge, avec satisfaction. — Allons, tant mieux ! tant mieux !
(bas au greffier) On me demande pour aller guetter les ours dans le rang de la Corniche, au lac Ouareau.

Le greffier lit :

Josette Labacquèse, plaignante, versus Jean Laribote, accusé.

L'huisnier appelle : Josette Labacquèse, Josette Labacquèse, Josette Labacquèse. Jean Laribote, Jean Laribote, Jean Laribote.

Josette s'avance. — Me v'là !

Laribote répond poliment : Présent, votre Honneur.

Le juge (à Laribote). — Accusé, écoutez bien la lecture de la plainte portée contre vous par Josette Labacquèse, votre épouse :

« L'information et plainte de Josette Labacquèse, ménagère du village de Sainte-Agathe, prise ce quinzième jour d'octobre, en l'année mil neuf cent... La dite Josette Labacquèse, plaignante, ayant prêté le serment requis, dépose et dit :

Que plusieurs fois depuis un an son mari, Jean Laribote, journalier, du dit village, a commis des voies de fait sur sa personne et qu'en particulier, le treizième jour du mois courant, il l'a frappée avec son pied, dans la partie inférieure de la colonne vertébrale, dans l'endroit communément appelé derrière, et qu'il lui a ainsi causé des blessures corporelles, le tout contrairement à la loi (art. 295 du Code criminel). En conséquence, demande justice. Et ce qui précède lui ayant été lu, elle déclare que cela contient la vérité et signe : Josette Labacquèse. Plainte assermentée devant :

E. Grig, J.P. »

« Accusé, vous avez compris, n'est-ce pas ? Votre femme prétend que vous la battez souvent, et qu'en particulier, le treizième jour du mois courant. (Le juge jette un coup d'œil sur le calendrier suspendu au mur...)

Laribote, l'interrompant : Jour doublement néfaste, votre Honneur : c'est un vendredi et un treize. (Rires).

L'huisnier crie : Silence !

Le juge, continuant sans faire attention à la remarque de l'accusé :

— Vous lui auriez donné un coup de pied dans un endroit qu'on ne nomme pas en honnête compagnie, mais que la loi nous oblige cependant de désigner par son nom.

Accusé, qu'avez-vous à répondre ? Plaidez-vous coupable ou non coupable ?

Laribote, d'une voix forte : — Non coupable, votre Honneur.

Josette, en colère. — Comment, infâme menteur, tu ne m'as pas donné un coup de sabot que j'peux pu m'toucher l'oumignon tant qu'il est sensible ?

— Vaurien ! Batteur de femme ! lâche ! va !

Le juge, avec mansuétude. — Voyons ! calmez-vous, Madame, nous allons instruire la cause et ensuite nous déciderons qui a raison. D'abord, Madame, par votre plainte vous l'accusez de vous avoir causé des blessures : croyez-vous en avoir ?

Josette. — Vous comprenez, M. le Juge, que c'est pas une place facile à voir. Vous êtes docteur, si vous vouliez regarder vous-même. (Rires)

L'huissier. — Silence !

Le juge. — Pas ici ! Madame, pas ici ; ce n'est pas l'endroit convenable. De plus, je ne puis agir en même temps comme juge et médecin, comme juge et témoin ! Vous auriez dû en consulter un autre. Mais il est trop tard ; nous allons procéder sur une accusation de voies de fait simples.

(À Laribote)

Allons, accusé, répondez franchement, avez-vous battu votre femme, oui ou non ?

Laribote, conciliant. — Oui ! Oui ! Votre Seigneurie, je l'ai battue.

Le juge. — Dites : Votre Honneur, cela suffit.

Laribote, sur le même ton. — Oui ! Oui ! Votre Honneur, je l'ai battue.

Le juge, souriant. — À la bonne heure ! À bonne heure !

Josette, piquée. — Comment ? À la bonne heure ! À la bonne heure ! Prétendez-vous qu'il a ben fait de me battre ?

Le juge, cajolant. — Mais non ! Mais non ! Madame, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire : je voulais tout simplement exprimer ma satisfaction en face des aveux faits par votre mari. Cela va beaucoup simplifier les choses : la cause est tout entendue et je pourrai aller guetter les ours. Je n'ai plus qu'à rédiger la sentence (il prend une plume et se dispose à écrire).

(À Laribote) Ainsi, accusé, vous plaidez coupable à la plainte portée contre vous, telle que modifiée : c'est-à-dire coupable de voies de faits simples. (Art. 295 de code criminel).

Laribote. — Pardon ! M. le juge. J'ai confessé avoir frappé ma femme, mais je plaide justification. Je prétends qu'il y a eu provocation suffisante pour motiver l'assaut.

Le juge, déconcerté. — Expliquez-vous alors. Avec quoi l'avez-vous frappée ?

Laribote. — Avec mon pied, votre Honneur.

Le juge. — Dans quel endroit ?

Laribote. — Dans la cuisine, votre Honneur.

Le juge. — Non ! Non ! Ce n'est pas cela. À quel endroit de sa personne ?

Laribote. — Ah ! ça revient au même. Je lui ai donné un coup de pied dans le...

Le juge. — Et pourquoi ?

Laribote. — Pour lui farmer la gueule, votre Honneur ! (Rires).

L'huissier. — Silence ! Silence !

Le juge, distrait, regardant sa montre. — Très bien ! très bien ! continuez !

Josette, repiquée. — Comment « très bien » ! et vous lui dites de continuer ?

Le juge, cajolant. — Non ! Non ! ma bonne dame ! Ce n'est pas cela ! J'admire sa franchise seulement, et je lui dis de continuer ses explications : voilà tout. Je ne l'excuse pas, au contraire.

(À l'accusé) Dites-moi quels sont les motifs qui vous ont poussé à commettre ce délit.

Laribote. — Avec plaisir, M. le Juge. Depuis quinze ans, que j'ai enchaîné ma vie à celle de cette femme acariâtre, je n'ai pas eu un instant de repos. Elle chicane et tempête tout le temps : mon foyer est un véritable enfer.

Josette. — C'est faux ! M. le Juge. Dans les commencements de notre ménage, tant qu'il n'a pas bu, on a vécu heureux, et si...

Laribote, l'interrompant. — Pardon ! ma femme. Excusez ! Votre Honneur. En effet, je me trompe. Notre lune de miel ! Je l'oubliais.

Le juge, réjoui. — Oui, oui, parlez-nous de votre lune de miel ; ce sera plus intéressant.

Laribote. — Ô les jours de bonheur ! Je n'ai pas épousé une femme instruite, comme votre Seigneurie a dû le constater. Ce n'est pas de sa faute, elle a été élevée dans les bois de La Renouche. Mais elle était belle et caressante. Elle m'appelait : mon chien par ici, mon chat, par là, mon loup, mon rat ! (Imitant la voix de sa

femme) « Veux-tu un beignet, mon chéri ? Un morceau de sucre à la crème, mon ti-cien-cien à moé toute seule ». Et quand venait le soir et qu'elle m'appelait dans son beau lit blanc, tout garni de dentelles et parfumé à l'eau de javel, (Josette essuie une larme du coin de son tablier) et que je me couchais auprès d'elle, ma bonne Josette gazouillait tout bas à mon oreille : (Il tousse, crache et reprend d'une voix qui semble étranglée par l'émotion) « Rapproche-toé de moé et mets tes belles petites orteils de velours sur les miennes, mon loup-loup » (Labacquèse éclate en sanglots : Laribote fait mine de pleurer et suspend son récit).

Le juge, ému, lui aussi. — Ne pleurez pas, ma chère dame, ne pleurez pas, tout va s'arranger pour le mieux, vous allez voir.

(Avec bonté, à l'accusé) Combien de temps, mon ami, ont duré ces jours de bonheur ?

Laribote, ému. — Hélas ! Monsieur le Juge, ils ont duré ce que durent les roses et les fleurs de pissenlit, le printemps. Un mois s'était à peine écoulé, que voulant un soir, coller mes petites orteils de velours sur ceux de mon épouse, elle s'écria, enragée : « Tu peux les décoller d'sus moé tes vlimeux d'argots de cochon ! » (Rires prolongés.)

L'huissier. — Silence ! Silence !

Josette, reniflant toutes ses larmes d'un coup sec. — Y ment, Monsieur le Juge, j'ai jamais dit ça.

Le juge, de plus en plus enclin à la clémence, et souriant. — Voyons ! Voyons ! du calme ! Je vous connais tous les deux ; vous êtes deux cœurs d'or. Malheureusement, vous formez partie de cette catégorie, si nombreuse aujourd'hui, de ménages qui ne s'entendent pas par incompatibilité de caractères. Pourtant, quand on le veut, on peut toujours se supporter mutuellement.

Mais, accusé, pour quelle raison, enfin, avez-vous frappé votre femme ?

Laribote. — C'est parce qu'elle m'insultait en présence et au grand scandale de mes enfants : elle m'appelait yaurien, ivrogne, courailleux, fainéant et m'abreuvait d'une foule d'autres invectives ; alors, à bout de patience, j'ai effleuré du bout de mon sabot son petit os mignon, son loumignon, comme elle dit dans son langage vulgaire.

Le juge. — Accusé, n'est-il pas vrai que vous étiez ivre quand vous avez frappé votre femme ?

Laribote. — Pour dire la vérité, Votre Seigneurie, je venais, en compagnie d'un ami, d'étrangler un petit John de Kuyper.

Le juge. — Eh bien ! finissons-en. Si votre femme retire sa plainte, promettez-vous de ne plus boire ?

Laribote. — Oui, Votre Honneur, si ma femme consent à retirer l'accusation qu'elle a portée contre moi, demain matin dès l'aurore, j'irai m'agenouiller aux pieds des saints autels et prononcer des vœux solennels de tempérance.

Le juge, à Josette. — Vous entendez. Madame, consentez-vous à retirer votre plainte ?

Labacquèse. — Oui, je consens, monsieur le Juge, mais à condition qu'y fasse pas comme d'habitude, et qu'y les tienne ses promesses. Je veux aussi qu'y rétracte ce qu'y a dit pour les ergots de cochon, c'est lui qui a inventé ça.

Le juge, à l'accusé. — Rétractez-vous ?

Laribote. — Oui, Votre Honneur, puisque ma femme retire sa plainte, moi, je retire mes ergots de cochon.

Le juge, se levant. — C'est bien ! Allez en paix, et ne péchez plus. (Au greffier) Plainte renvoyée sans frais. (Plus bas, souriant aux officiers de la cour) Et sans honoraires pour personne.

L'huissier, souriant, lui aussi. — Oyez ! Oyez ! La séance est levée. Vive le Roi !

Louis Dantin (1865-1945)

Critique, poète, conteur et romancier, il est né à Beauharnois. Après des études au Collège et au Séminaire de Montréal, il entre en 1883 dans la Congrégation des Pères du Très-Saint-Sacrement. En 1887, il prépare un doctorat en philosophie à Rome et prononce ses vœux perpétuels la même année. Ordonné prêtre en 1888, il est nommé supérieur de la maison de son ordre à Bruxelles en 1890, puis supérieur de la maison de Paris en 1893. Une crise religieuse le ramène au Québec. Il vit à l'écart, dans sa communauté, et s'occupe de la rédaction et de l'impression du *Petit messager du Très-Saint-Sacrement*. Il s'intéresse à l'École littéraire de Montréal, se lie avec Nelligan et prépare la première édition de ses poèmes. En 1903, il quitte les ordres et s'exile aux États-Unis, où il travaillera de nombreuses années à l'imprimerie de l'Université Harvard, près de Boston. Il publie dans de nombreuses revues ses articles de critique littéraire. Il meurt en exil.

ŒUVRES PRINCIPALES

Franges d'autel (poésie), Montréal, [s.é.]. En collaboration avec Émile Nelligan, Lucien Rainier, Arthur de Bussièrès, Albert Ferland, J.-B. Lagacé et Amédée Gélinas.

Poètes de l'Amérique française (critique), Montréal, New York et Londres, Éditions du Mercure, 1928, 250 p. ; deuxième série, Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1934, 196 p.

La Vie en rêve (contes), Montréal, Éd. LACF, 1930, 266 p.

Gloses critiques, Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1931, 222 p. ; deuxième série, 1935, 170 p.

Le Coffret de Crusoé (poésie), Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1932, 174 p.

Les Enfances de Fanny (roman), Montréal, Éd. Chanteclerc, 1951, 286 p. ; Montréal, Éd. CLF, 1969.

Le Risque et *la Messe de Florent Létourneau* sont extraits de *la Vie en rêve*.

LE RISQUE

Le vieux père Bastien râlait dans la moiteur de ses draps détrempés de fièvre. Et c'était, autour du lit, dans le demi-jour de la chambre aux volets clos, à la lueur jaune d'un cierge planté au pied du crucifix, un va-et-vient de figures tristes, un chuchotement d'*ave* amortis, tout cet ensemble de stupeur et d'effroi qui enveloppe les mourants.

La mère Jacqueline mouillait avec une plume les lèvres plissées de son pauvre homme, par pur acquit de conscience, car il allait, bien sûr, trépasser d'un moment à l'autre. Dans le bahut adossé à la cloison, la fille aînée, les yeux rougis, fouillait silencieusement les hardes, cherchant quelle chemise et quelle veste conviendraient mieux pour l'ensevelir. Trois marmots qu'on négligeait d'alimenter depuis la veille, geignaient nu-pieds dans un coin. Puis, sans cesse, la procession des voisines entrait et sortait, chacune s'approchant du lit, et, à voir le malade s'agiter, rouler les yeux et ramasser, ramasser de ses doigts exsangues, s'en allait la tête basse, avec un air de dire : « Père Bastien, vous serez tôt un mort du bon Dieu ! »

Dans la cuisine à côté, c'étaient les hommes, les quatre grands gars du moribond, taciturnes, l'air lassé et distrait, et ne songeant

même pas à rallumer leurs pipes éteintes. Ils avaient dû quitter leurs fermes, en pleine fenaison, pour faire leurs adieux au père, et cela leur donnait quelque souci. Pour eux, on le devinait, il y avait dans la maison trop de monde, et cela durait trop longtemps. C'était de braves enfants, sans doute ; mais dame ! puisqu'il fallait que c'eût une fin ! Le vieux avait soixante-quinze passés, c'était pas une jeunesse ; et la fièvre le tenait depuis six mois. Pour être préparé, d'ailleurs, il l'était ! Le curé ne faisait que de partir, l'ayant confessé, extrémisé, muni de l'indulgence, bien et dûment étiqueté pour l'autre monde. Valait pas mieux, à c't'heure, que la sainte Vierge vînt l'emporter ?

Une chose aussi passait, oh ! malgré eux, dans leur esprit. Le père Bastien était le plus gros habitant de Saint-Joseph de Beauce. Il laissait après lui deux terres tout agreyées, douze chevaux, quarante bêtes à cornes, et trois mille cinq cents piastres prêtées sur bons billets : le tout à diviser, par testament, entre Henri, Narcisse, Majoric et Herménégilde. Or, tandis que les commères récitaient à mi-voix des patenôtres, que la grande fille fouillait les hardes et que, dans ses draps moites de sueur, le vieux ahanait désespérément, les quatre fils voyaient, malgré eux, leurs charrues ouvrant les belles terres, les vaches broutant l'herbe drue, les granges étouffant de blé et d'avoine, et leurs femmes, si heureuses, montées en graisse et en couleur, et, le dimanche, regardées avec envie à la sortie de la grand'messe.

Cette vision gaie, quoiqu'indécente parmi ce deuil et répugnante à leur bon cœur, les poursuivait obstinément ; et c'est en vain que, d'un plissement de sourcils, dès qu'ils en prenaient conscience, ils chassaient de leur mieux la consolation importune.

Soudain, le père Bastien cessa de gigoter ; il parut se réveiller d'un cauchemar, regarda en rond autour de lui, et d'une voix encore ferme, il s'écria :

— Jacqueline, j'ai queuqu'chose à t'dire.

Surprise, comme si la vie fût revenue à un trépassé, la mère se pencha sur le lit.

— Quoi qu'c'est, mon pauv'vieux ? demanda-t-elle.

— Jacqueline, j'veux voir le curé.

— Mais tu l'as vu, mon homme ! I'sort de sortir.

— J'veux l'voir, j'te dis : envoie-le qu'ri tout de suite.

— Mais, mon Dieu ! Bastien, tu perds la mémoire : y a pas dix minutes que t'as reçu les sacrements !

Le vieillard eut cette fois un geste d'impatience :

— Tant qu'tu voudras, cré nom ! J'veux l'voir quand même.

— Venez donc ici, vous autres, cria alors la vieille aux garçons : v'là vot'père qui veut l'curé à toute force. Dites-y donc qu'on peut pas, qu'i vient d'faire toutes ses dévotions.

Elle ajouta plus bas :

— J'cré qu'i déparle, le pauvre homme.

Les quatres gars étaient accourus en hâte à l'appel, et leurs faces ahuries émergeaient dans l'encadrement de la porte.

Narcisse s'approcha.

— Poupa, vous savez ben qu'monsieur l'curé vous a confessé t't'à l'heure... Vous vous remettez pas qu'i vous a dit d'êt'tranquille, que vos affaires étaient en ordre ?

— Narcisse, dit le vieillard avec une énergie croissante, t'as rien à dire icite, toé pas plus qu'les autres. Allez m'chercher l'prêtre, allez-y ; j'veux l'voir absolument.

Tous se regardaient consternés. Enfin Majoric s'écria :

— Faut l'contenter avant qu'i meure. J'm'en vas mettre ma bougrine et courir après l'curé... Tâchez d'l'amuser en attendant.

Au bout de vingt minutes, le pasteur et le fils rentraient en coup de vent dans la chambre.

— Eh bien ! mon brave, demanda le prêtre, qu'y a-t-il donc ? Ne veut-on pas de vous là-haut ? Avez-vous oublié quelque précaution nécessaire ? Tenez, ajouta-t-il, parlant aux autres, laissez-nous seuls quelques instants. Je vois que le père Bastien a des secrets à me conter.

Un à un les assistants défilèrent, et la chambre se vida.

L'entrevue se prolongea passablement. Dans la cuisine trop étroite, les femmes intriguées se chuchotaient : « Faut croire que quéq'chose y aura reproché tout d'un coup » ; et les fils murmuraient, haussant les épaules : « Puisqu'i v'nait de l'voir, le curé ! C'est bien rien qu'un caprice. »

La porte s'ouvrit enfin, et le prêtre parut, l'air sérieux, soucieux même.

— Le père est satisfait, dit-il. À présent, mes garçons, à mon tour de vous faire une confidence. Ce doit être entre nous ; les femmes prieront pendant ce temps.

Le flot des commères reflua dans la chambre du malade, et l'on entendit bientôt, à travers les planches mal jointes, le cliquetis des chapelets et le sourd bruissement des litanies.

— Mes enfants, commença le prêtre, votre père qui se meurt m'a chargé d'une mission très grave auprès de vous. Il y va de l'intérêt, peut-être du salut de son âme. Chose qui vous surprendra certainement, qui vous fera même de la peine; mais votre père compte bien qu'en agissant comme vous devez, vous lui donnerez de bon cœur une dernière marque d'affection.

Les gars écarquillaient les yeux, ne comprenant rien à ce début, saisis pourtant d'une vague inquiétude.

— Il m'en coûte, mes amis, de vous dévoiler un tel secret, mais mon devoir m'oblige à parler, et je l'ai promis. Vous savez tous, n'est-ce-pas, que la terre du rang Sainte-Odile fut possédée par votre père à la suite d'un procès qui dura longtemps. Vous savez qu'après maint appel il eut finalement gain de cause, que son adversaire fut ruiné et dut partir pour les États... Eh bien! je le regrette, votre père m'avoue aujourd'hui que ce gain fut injuste, et dû à un faux témoignage. En droit et devant Dieu la terre ne lui appartient pas!...

On devine la stupeur créée par cette révélation. Les gars sentirent un éblouissement envahir leurs méninges et un afflux de sang les marteler aux tempes. Tout s'effondrait en eux devant ce naufrage subit de leurs espérances. Toutefois ils purent se contenir, et aucun mouvement ne trahit la lutte intérieure.

Ce fut le prêtre qui rompit à nouveau le silence de glace.

— Si elle ne lui appartient pas, reprit-il, il faut la rendre. Personne n'entre au royaume des cieux les mains chargées du bien d'autrui. Votre père ne peut plus remplir ce devoir, quoiqu'il en ait la volonté formelle; à vous de soulager son âme d'un lourd fardeau en renonçant de vous-mêmes, par un écrit que vous signerez, à la terre en question, et la restituant à son propriétaire légitime.

Le curé jeta devant lui un regard furtif pour constater l'effet produit. La pression intime allait grandissant, mais pas un muscle n'avait bougé sur les quatre figures impassibles. Il continua.

— En remettant la terre, il faudra rendre aussi les fruits qui en ont été perçus. Les fruits, vous le comprenez, suivent le fonds lui-même, et le propriétaire en a été privé indûment. Cela représente, en seize ans, une valeur d'au moins quatre mille piastres. Votre père me dit en avoir trois mille en prêts chez le notaire: vous les emploierez à cette fin. Et pour le reste, en vendant quelques animaux, quelques machines de la ferme d'ici, vous pourrez sûrement le compléter. C'est un sacrifice qui vous

contrariera, sans doute, mais vous assurez par là le salut de votre vieux père, et vous serez heureux d'avoir obéi à votre conscience.

Les gars étaient toujours sans voix, mais comment dire la tempête émue en eux sous ce coup de foudre ? En un instant, comme par une baguette maudite, la vision choyée se dissipait, balayée en un sombre cauchemar. Tout l'héritage anéanti, en somme ! Leur soc retournant comme jadis la terre misérable ; les belles moissons fondues à l'œil dans les carrés ; les femmes ayant toujours sur leurs épaules le petit châle de cinquante sous ; et au lieu du troupeau splendide, une procession de vaches maigres beuglant autour des étables !...

Herménégilde hasarda enfin.

— M'sieu l'curé, on voudrait pas vous contredire, mais vû que l'père est si bas, j'crairais plutôt qu'l'idée y a tourné. Lui qu'était si honnête, il aurait ben sûr pas trigaudé personne.

— J'en suis fâché, repartit le prêtre, mais votre père, c'est très certain, m'a parlé tout-à-l'heure avec sa pleine lucidité d'esprit.

— Eh ben ! en supposant, demanda Henri, pourquoi qu'on serait obligés, nous autres, de nous mêler de c'trouble-là ? C'est pas moi ni Narcisse qu'ont volé c'te terre. Le père pourrait-il pas régler son compte avec le bon Dieu, pis nous aut's de not'bord ?

— Mais non, comme héritiers, reprit le pasteur implacable, vous êtes solidaires des engagements de votre père, vous succédez à toutes ses obligations. Cette restitution pèsera sur son âme et la vôtre tant que vous ne l'aurez pas acquittée entièrement. Voyons, ajouta-t-il, songez donc un instant à l'éternité qui menace votre cher père : hésitez-vous, pour l'en sauver, à faire ce sacrifice ?

— V'là une affaire, monsieur l'curé, dit Narcisse à son tour, qu'est d'valeur pour poupa, et d'valeur étou pour nous autres. Moi, j'voudrais qu'on vinssit s'consulter ensemble, savoir à quoi se décider.

— Fort bien, dit le curé, mais que ce soit promptement, à l'instant même. Le temps presse : votre père attend anxieusement votre réponse, et la mort, elle, n'attendra pas.

Les quatre garçons, mornes, s'isolèrent dans un coin de la cuisine, et ce fut bientôt, dans le crépuscule qui tombait, un entrecroisement de gestes animés, de paroles confuses, montrant avec quel feu ils discutaient la palpitante question. À leur seule pantomime, on devinait entre eux deux partis. Herménégilde et Majoric avaient de longs déhanchements, des mines affaissées, des bras qui montaient et retombaient mollasses et sans nerf ; ils

opinaient pour le renoncement. Henri et Narcisse agitaient les poings avec énergie et de la tête multipliaient les *oui* et les *non* bien accentués : ils en tenaient pour la résistance.

Au bout d'un quart d'heure, Herménégilde se détacha du groupe, apparemment délégué par ses frères, et se rapprocha du curé.

— M'sieu l'curé, dit-il, on voudrait ben savoir une chose. Supposition qu'on garderait tout l'héritage, c'est il sûr et certain qu'poupa timberait dans l'enfer, ou s'i pourrait encore s'en réchapper ?

Pour le coup, la théologie du pasteur se vit en quelque embarras. Ce qu'on lui demandait, en somme, c'était de prononcer lui-même le jugement de Dieu, de démêler ces trames subtiles de justice et de miséricorde que saint Paul dit inextricables. Il se contenta de répondre :

— Il ne m'appartient pas, mes amis, d'anticiper sur la sentence divine. D'un côté, votre père ne saurait être responsable de la mauvaise volonté d'autrui ; de l'autre, le crime du bien mal acquis le poursuivra certainement tant qu'une réparation restera à faire : *usque ad novissimum quadrantem*. Votre refus le mettrait donc, à tout le moins, dans une situation très critique, dans un extrême danger de son salut. C'est plus qu'il n'en faut pour vous décider. Voudriez-vous exposer votre père à la damnation pour un misérable profit terrestre ?

— J'comprends ben ça, m'sieu l'curé, mais vous êtes toujours pas positif qu'i serait damné ?

— Dieu seul le sait ; mais en tout cas, votre devoir à vous est clair. Quand il s'agit du sort éternel, il n'y a qu'un parti à prendre, le plus sûr. Vous devez, en charité et en justice, renoncer à la terre et aux trois mille piastres. Maintenant, pour l'amour de Dieu, venez-en vite à cette décision : votre père n'a peut-être plus cinq minutes à vivre.

En effet, dans la chambre où les femmes s'entassaient, un mouvement inusité s'était produit. Le père Bastien avait de nouveau perdu connaissance et se convulsait dans les derniers spasmes. Des mots incohérents sortaient de sa bouche : « Faux témoin... promettez ! » Et toujours avec une angoisse inexplicable, ses yeux restaient fixés sur la porte close. Puis soudain ses prunelles chavirèrent ; il eut un frisson menu, comme le frémissement d'un lapin qu'on égorge, et se prit à râler lamentablement.

De l'autre côté de la cloison, la conférence se terminait. Les quatre frères, pleinement d'accord, avaient rejoint le bon curé, et Majoric au nom de tous, d'un air à la fois embarrassé et ferme, lui annonçait leur décision :

— M'sieu l'curé, on a jonglé su'toutes vos explications rapport à poupa, su l'à propos de c't'affaire. En ben, monsieur l'curé, on est convint qu'i coure sa chance : ON VA L'RISQUER COMME ÇA...

LA MESSE DE FLORENT LÉTOURNEAU

Mon grand-père secoua sa pipe et reprit :

— Les gens de Saint-Jovite sont chanceux.

Des belles terres, des bons chemins, la malle tous les jours, les chars, et jusqu'à des autos pour aller se promener en ville. De mon temps, tout ça, c'était le bois. En deçà des terres neuves, y avait trente-cinq milles de bois dru ; et plus loin, dame, on aurait rejoint le pôle nord sans rencontrer une éclaircie. C'était par rare, l'hiver, en ouvrant sa porte, de voir un ours de sept pieds de long qui fourrageait sur la galerie ; ces bêtes-là, avec leur museau, débarraient les granges, et emportaient des quartiers de bœuf tout ronds. Et on bûchait, on bâlait des souches, on charriait, et on suait, je vous en réponds. Y avait de la misère, et je sais pas ce qu'on serait devenu sans le bon Dieu et le curé Labelle.

On était pas des saints pour tout ça ; c'était mélangé comme partout. La majorité c'était du bon monde, mais y en avait sur le tas qui ne valaient pas cher : des gens venus de loin, des fois, pour de vilaines raisons. Moi, mes voisins c'étaient David Latour et Philémon Sécette ; on s'est toujours bien arrangés, hormis une fois que j'ai mené David en cour pour une rigole qu'il avait passée

sur ma ligne. Mais, à l'autre bout du rang, y avait un québécois du nom de Florent Létourneau, qu'avait une fichue renommée. C'était un jeune homme brun, bien pris, proche de trente ans, pas marié. Il vivait tout fin seul dans une sorte de mesure pas plus grande, je vous mens pas, qu'un râtelier à vaches. Personne savait pourquoi qu'il avait gagné le Nord, mais c'était toujours pas pour faire de la terre neuve. Il s'était défriché un quart d'arpent, c'est tout, où ce qu'il semait une poignée de patates. Il chassait du matin au soir, c'était comme ça qu'il arrivait à vivre. Puis, il avait une bonne jument, il faisait des voyages pour les uns et les autres. Jamais il n'allait à la messe. Le curé l'avait entrepris sur la religion, mais autant piocher les galets; notre saint père le pape lui aurait pas ramolli la tête. Le dimanche, qu'il disait pour ses raisons, c'était son meilleur jour pour le lièvre et la perdrix. Quoiqu'il ne voisinait guère, il s'était amouré de la petite Alma Latour, et c'était la seule place qu'il fréquentait. Les meilleurs morceaux de ses chasses étaient pour Alma, et s'il gagnait une piastre, elle était sûre d'attraper quelque fanferluche. La petite folle l'aimait étou, mais elle le disait pas : elle avait peur de l'avoir pour mari. Si par cas il la tourmentait, elle savait lui répondre : « Florent, quand t'agiras en chrétien, il sera temps de penser à ça. » Et malgré que, pour elle, il se serait fendu en quatre, il ne lui cédait pas, vu que c'était un homme ostiné.

Cet individu-là, la deuxième année qu'il était sur le rang, il lui est arrivé une affaire inimaginable, à vous redresser le poil sur le corps, qu'on en a parlé dans le temps jusqu'à Saint-Jérôme et Terrebonne.

C'était la veille de Noël au soir, et le monde, comme d'usage, se préparait pour la messe de minuit. Y avait de la neige pas mal et il ventait fort; mais il faisait beau clair de lune, avec seulement quelques nuées dans l'ouest. On a veillé un peu, puis, quand c'est venu sur les onze heures, on a attelé les carrioles, les femmes se sont greyées, et on a démarré les uns après les autres. Il fallait passer, comme de juste, devant la cabane à Florent. Quand le père Morrissette, qu'était avec sa bru, est arrivé en face, il aperçoit mon homme sur le pas de sa porte avec un fanal, et avec son fusil sur le dos. Il arrête son cheval. « Bonsoir, Florent, qu'il dit en riant, t'en vas-tu à la messe avec ta carabine? Embarque donc avec moi, l'ami, t'as pas de meilleure chance. » — « Merci, que Létourneau lui répond, mais je m'en vas visiter mes pièges. » Deux, trois minutes après, v'là les Latour qui passent; ils recon-

naissent Létourneau dans le milieu du chemin. Alma lui crie : « Florent, qu'est-ce que tu fais ? Viens-t-en avec moi à l'église. » Il s'arrête, il a l'air de jongler un peu, vu qu'il était épris de la fille, mais à la fin il refuse : « Pas c'te fois-ci, ma belle, j'ai de l'ouvrage pour c'te nuit. » Il passe plus de trente carrioles ; les premières voient mon fou enjamber les champs de neige, les autres voient son fanal se balancer de plus en plus loin du côté du bois. Je vous demande un peu l'idée de c't'homme, d'aller lever ses pièges la nuit, et la nuit de Noël encore ! Il s'était dit : « Ça va être une farce que je coure les épinettes pendant qu'ils sont à leurs cantiques. » C'était un type dépareillé, qui faisait tout à rebours des autres.

Ça été comme ça un bout de temps, puis, tout d'un coup, v'là les nuées qui commencent à cacher la lune, v'là le vent qui s'émousse et la neige qui se met à tomber. Ça rempire petit à petit ; au bout de vingt minutes, c'était une brouille de première classe, une poudrerie affreuse qui picotait comme des alènes, un noroit à vous geler les os, et sur toute la campagne il faisait noir comme dans un four.

Ça nous inquiétait pas, nous autres : on était tous rendus et on jasait sur le perron de l'église. Mais Létourneau, pendant ce temps-là, se battait avec la bourrasque et, trop ordilleux pour lâcher, il continuait d'avancer dans le bois. Il se fiait sur des remarques qu'il taillait aux arbres, et sur la Grand' Coulée qu'il calculait qu'était pas loin. Il avait marché un bon bout, de peine et de misère, quand tout d'un coup il butte sur un chicot abrié de neige, il s'étend tout de son long, son fanal va revoluer à quatre pieds de lui. Quand il veut le ramasser, non seulement il était éteint mais toute l'huile avait renversé. V'là mon homme sans aucune clairté au milieu de l'épinettière. Il commence par sacrer, puis il voit qu'il faut qu'il s'en retourne. Il cherche à remonter ses traces : les traces sont effacées, la poudrerie l'aveugle, à toute minute il se cogne sur les troncs. Il se trouve écarté, monsieur, comme si c'était à cinquante lieues ; le nord, le sud, il reconnaît plus rien. Mais Létourneau, faut lui donner ça, c'était un homme brave. « C'est bon, qu'il dit, on se rendra quand même. » Il se figure à peu près la ligne des terres, et se met à marcher aussi vite qu'il peut, sans voir plus loin que le bout de ses bottes et en défonçant à chaque pas. Il marche une demi-heure, il s'arrête, il remarque encore. Pour lors, il se trouve perdu dans une masse de fardoques, sous des milliers de bouleaux qui se touchent

quasiment. C'est une brousse qu'il n'a jamais vue, il n'a pas d'idée où ce qu'il est et ne sait plus de quel bord virer.

Il ne prend pas la peur pour ça. « Y a qu'une chose à faire, qu'il se dit, trouver quelque grosse roche, me mettre à l'abri derrière et attendre le matin. » Il rôdaille à droite et à gauche ; puis, à force de chercher, il distingue un caillou qu'avait l'air haut comme une maison. Il commence à tourner autour ; juste, il remarque une place plus noire que les autres, qu'était un grand trou dans la roche. « C'est icite, il pense en lui-même, que je passe ma nuit : j'ai de la chance. » Il fait un pas dans le trou, un autre ; il étend les bras devant lui sans rencontrer de mur. « C'est au mieux, qu'il se complimente, je sens plus une miette de vent ; seulement que je voudrais voir clair. » Il cherche ses allumettes, pas rien. En trébuchant sur le chicot, la boîte avait sorti de sa poche. Il tâtonne encore deux ou trois pas ; ç'avait l'air d'une manière de cave, vu qu'il ne se cognait nulle part. Tout d'un coup il lui semble qu'il aperçoit devant lui une lumière rougeâtre. Il se demande : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Y a-t-il du monde ici ? Ça, ça serait curieux, par exemple. » Il lui prend une souleure, mais tout de même il se décide ; il avance dret vers la clairté. Il avait pas fait dix-huit pas, y a une grand ouverture à gauche qui donne sur une voûte, et toute la voûte remplie de c'te même lumière, qu'on aurait dit qui venait d'un feu de forge ; mais il ne voyait ni feu ni forge, rien qu'une lueur égale, pas forte et juste assez pour distinguer. Il se trouve dans une caverne carrée, d'une vingtaine de pieds de long et de large, les murs tout couverts de frimas qui reluisait comme de petites étoiles. Il s'adonne à regarder à terre et, monsieur, qu'est-ce qu'il aperçoit ?

Au milieu de c'te grotte, éclairé par c'te lueur rouge, y avait un petit enfant couché sur une fourchetée de paille !

Il reste saisi, comme de raison. « Voyons, qu'il se dit, c'est-y le fret qui me donne la berlue ? » Il se frotte les yeux, il se secoue ; n'y a pas à dire, le petit était là : pas un bébé de plâtre ni de cire, un enfant en vie, qui grouillait.

Ça lui rappelle l'Enfant-Jésus couché comme ça dans la crèche des églises ; mais, à examiner celui-ci, il ne trouve pas qu'il ressemble à aucune image. Il avait sur la tête des petits cheveux crépus ; sa face toute maigrichonne était couleur de brique ; ses yeux avaient un drôle de reluisance, et son corps gigotait sans relâche, emmaillotté de langes tout noirs.

Florent restait là, hébété. « V'là un enfant, pense-t-il, qu'a pas l'air aimable ; ça me surprendrait qu'il aurait été baptisé. » Il a envie de l'approcher ; mais par hasard il relève la vue et v'là autre chose qui le surprend. Au long de la roche de fond, assis sur leurs pattes de derrière, il voit deux ours énormes, la tête ballante d'un bord, de l'autre, avec leurs langues pendantes, et un chat sauvage, à moitié pelé, qui montrait ses dents blanches entre ses babines écartées. Ces trois bêtes avaient l'air de le regarder en dessous. Il porte vite la main à son fusil, puis il se dit : « S'ils ne remuent pas, je m'en vas rester tranquille ; en tout cas, je n'avance pas plus loin. » Pour lors il remarque comme un grouillement dans les coins ; et c'était des bêtes plus petites : des bêtes puantes, monsieur, peut-être bien une douzaine, qu'allaient et venaient sans faire de bruit.

« Qu'est-ce que tout ça veut dire ? » il se demande. « Ç'a pas l'air naturel ce qui se passe ici. » En même temps, tout brave qu'il était, il commence à sentir une inquiétude. À ce moment, le bébé fait un cri ; et comme sur un signal, une masse de voix cassées, grêlées, fausses comme des crécelles, qui semblaient venir de partout sans personne en vue, entonnent une musique à rendre sourd. C'était un air bien connu qu'elles massacraient, et, au travers de leur tintamarre, savez-vous les paroles que Létourneau démêle ?

*Nouvelle agréable,
Un démon charmant nous est né ;
C'est l'enfant du diable
Qui nous a damnés.*

Les ours faisaient la basse à ce beau cantique avec des grognes épouvantables.

Ah ! pour le coup, je vous garantis, Florent sent une nuée de frémilles lui grimper tout le long des os. Il voit qu'il a été se fourrer en plein sabbat des diables occupés à singer la nuit de Noël. La peur le prend ; il veut se sauver ; mais c'est comme si ses pieds étaient vissés à des enclumes. Il reste là, monsieur, pas capable de bouger d'un pouce, et la sueur lui coule sur le corps. Mais c'était pas encore la fin.

À c'te heure v'là un homme et une créature qui sortent de je ne sais où et qui font leur entrée ensemble.

L'homme, le v'limeux diable plutôt, était un géant sans un poil de barbe, maigre comme un hareng salé, les yeux renfoncés, le nez croche, une vraie face de corneille, et la mine mauvaise et bourrue. Il portait un grand fouet, solide et laid à voir avec des mèches garnies de plomb. La femme, à première vue, c'était une belle grosse fille, belles couleurs, belle formance et tout ; — faut ça vous comprenez, pour que les diablesses puissent tenter les hommes ; — mais pas besoin de regarder de près pour s'apercevoir qu'elle louchait, que son chignon était rapporté et qu'elle avait une livre de fard sur les joues. Probablement qu'en dessous elle était noire comme le charbon.

Les ours n'achevaient plus de grogner ; l'homme au fouet se tourne de leur bord : « Taisez vos gueules, sales bêtes, qu'il leur crie, ou je vous hache le cuir en courroies de bottes. » Puis, en parlant à la diablesse : « Allons, guenon, fais ta simagrée. » — « T'as pas à me bourrasser, qu'elle réplique, monstre d'aigrefin, je sais ce que j'ai à faire. » Elle s'approche du petit démon, lui fait une révérence, et elle était parée à se mettre à genoux quand elle aperçoit Létourneau à l'entrée de la cave, qui était blême comme un drap, que les dents lui claquaient dans la bouche. Tout de suite, les yeux de la gueuse flambent comme des tisons, puis elle se met à rire et à faire des manières. « Quel joli homme ! » qu'elle dit : « Viens donc que je t'embrasse, mon mignon chéri : tu ne sais pas comme je te trouve beau ! Tiens, mais c'est Florent Létourneau, du coin de la montée de Saint-Jovite ! Ah bien ! je te connais : tu m'as vue plus d'une fois sans le savoir. Comme t'es gentil de me rendre visite ! Alma Latour t'aime bien, je sais tout ça, mais moi, je t'aime dix mille fois plus, et je te veux pour mon petit mari ! Tu ne viens pas, mon cœur ? Bien, je vas aller t'embrasser moi même. »

Elle ne fait ni une ni deux, elle enjambe pardessus le marmot et elle s'en allait dret sur lui, monsieur, quand son partenaire l'arrête net d'un coup de fouet à travers les jambes. « Pas de ça, fille perdue, qu'il rugit, t'es pas ici pour faire l'amour. Allons, rachève ta mômerie, adore l'enfant de Lucifer. » L'autre lui répond, furieuse : « Je l'adorerai si je veux. Ah ! ah ! c'est pas à lui, d'abord : c'est pas le premier tour que je lui joue. C'est bon, c'est bon, retiens ton fouet et puis regarde-moi faire. »

Pour lors elle tombe sur ses genoux, et, les bras étendus, elle marmotte : « Fils de Satan, ou d'un autre, je t'insère, je te réinsère, je te griffe, je te ramougriffe ; rôti, bouilli sois-tu *in*

soecula soeculorum! » En disant ça, prise de rage subite, elle pince le bébé de toute sa force et lui flanque une claque dans le visage. Le petit Satan ne fait qu'un saut ; il lâche un miaule à frissonner, s'agrippe au bras de sa mère et lui enfonce ses ongles dans la peau. Et alors l'homme, la femme, le poupon, les ours, le chat sauvage, et jusqu'aux bêtes puantes, se mettent à hurler comme des damnés qu'ils étaient tous.

Dire que pendant ce temps-là, monsieur, nous autres on était assemblés dans une belle église chaude, bien éclairée, parfumée d'encens ; — qu'on chantait des cantiques, tous d'une seule âme et d'un seul cœur, en compagnie de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-Jésus !

Quand le silence est revenu, Létourneau pouvait juste se tenir sur ses jambes et il s'attendait à tout minute d'être envalé par un trou de l'enfer. Mais non ; il entend derrière lui la neige qui griche et des pas pesants qui se rapprochent. Il n'a que le temps de se ranger, et v'là trois chameaux qui se présentent, qui passent à côté de lui et foncent dans la caverne en branlant leurs têtes et leurs bosses.

Les trois chameaux portaient trois nègres affublés de bonnets pointus, et un tas de gros sacs. Les trois nègres débarquent, font une manigance au petit diable ; puis un d'eux défait un des sacs, y pige une poignée de vieux sous et les fait rouler sur le sol. « Majesté, qu'il déclame, c'est un présent qu'on vous apporte de toutes les contrées de votre royaume. Ça pas l'air de grand'chose, mais ça vaut plus que ça ne paraît : chacun de ces gros sous a été volé dans un tronc d'église ou arraché aux orphelins et aux veuves. » Là-dessus, le jeune Belzébuth se soulève et fait une risette, bien plutôt une grimace à rendre un chien malade.

Le deuxième moricaud s'approche : « J'ai mieux que ça, » qu'il dit, et il tire de son sac deux ou trois vases d'or. C'étaient des calices, monsieur, et des saints ciboires que ces maudits-là avaient pillés, peut-être aux États ou en France ; — et il en avait une centaine ! L'héritier d'enfer, pour le coup, se tortille sur sa paille et bat ses vilaines pattes en l'air.

La troisième face de suie s'amène : « Sire mon roi, moi, j'apporte l'encens. » Il déficelle son sac et fuit, il en sort une odeur capable de défuntiser un tanneur : un mélange d'œufs pourris, d'huile de castor, de graisse brûlée et de saleté de chat ; ça remplit toute la cave, et par en plus les bêtes puantes, en glapissant et gambadant, se mettent à agir toutes à la fois !

C'était le reste pour Létourneau : la minute que ce parfum-là lui rentre dans le nez et la gorge, il tombe à terre sans connaissance.

*

* *

Quand on est revenus de la messe, le vent était tombé ; il n'y avait plus qu'une petite brume de neige. En passant devant chez Florent, le père Latour dit à sa femme : « Ce païen-là a manqué la messe ; c'est égal, je vas l'inviter à venir prendre un coup et manger une tranche de tourtière. » Il débarque, il cogne à la porte. Après avoir cogné cinq, six fois, il s'aperçoit que mon homme n'est pas encore retourné de bois. « C'est curieux, ça, qu'il dit, il y a deux heures au moins qu'il est là ; j'espère qu'il ne s'est pas écarté rapport à la tempête. Faudra venir voir demain matin si tout est comme il faut. » Le matin de bonne heure il se rend à la cahute : personne. Il ne trouve que la jument qui piaffait dur dans l'écurie. Pour lors il réveille les voisins, et y a une dizaine d'hommes qui partent sur des raquettes et qui se mettent à battre le bois. Ils l'ont découvert à la fin à trois milles au nord de la réserve, dans une forêt de bouleaux qu'est la terre des Robert à c'te heure, à moitié gelé dans un creux de roche grand à peu près comme sa cabane. Ils l'ont porté chez le père Latour, lui ont donné de la boisson chaude et l'on mis dans un lit. Du moment qu'il s'est réveillé, sa face est venue rouge comme une flambe ; il lui a pris une fièvre qu'il fallait deux hommes pour le tenir. Pendant trois semaines, monsieur, il s'est débattu contre la fièvre ; a fallu avoir le docteur, et sans la petite Alma qu'en prenait bon soin nuit et jour, c'est sûr qu'il ne s'en serait jamais réchappé. C'est comme ça qu'on a su, par bouts, tout ce qui lui était arrivé, parce que la nuit, voyez-vous, il parlait tout seul.

Comme de raison, il a marié Alma Latour ; mais je vous répons qu'après ça elle n'a pas eu à le tourmenter pour lui faire remplir ses devoirs. Ç'a jamais été un homme avenant, par exemple, ni trop pressé de payer ses comptes ; mais pour de la religion, il en avait. La nuit de Noël, surtout, on ne l'aurait pas retenu chez lui avec un attelage à quatre. Une fois que le curé d'ici était malade, ils sont partis, lui et sa femme, à cinq heures du soir, et se sont rendus jusqu'à Sainte-Adèle pour entendre la messe de minuit. Mais je n'en dis pas plus long sur ce pauvre Florent : y en a icite qui l'ont connu.

Claude-Henri Grignon (1894-1976)

Journaliste, romancier et conteur. Né à Sainte-Adèle, il fait ses études au Collège Saint-Laurent. Fonctionnaire pendant quelques années, il se lance très jeune dans le journalisme; il collabore d'abord à *l'Avenir du Nord* (1916), puis au *Nationaliste*, à *la Minerve*, au *Canada*, au *Petit journal*, à *l'Ordre*, à *la Renaissance*, etc. Membre de l'École littéraire de Montréal en 1920, Prix David en 1935, il est reçu à la Société royale du Canada en 1962. En 1936, il fonde *les Pamphlets de Valdombre* qui paraissent jusqu'en 1943. À partir de 1939, il adapte *Un homme et son péché* pour la radio, et plus tard pour la télévision.

ŒUVRES PRINCIPALES

Le Secret de Lindbergh (biographie romancée), Montréal, Éd. de la Porte d'Or, 1928, 210 p.

Ombres et clameurs (critique), Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1933, 204 p.

Un homme et son péché (roman), Montréal, Éd. du Totem, 1933, 212 p.; Montréal, Éd. du Vieux-Chêne, 1935, 249 p.; 1941, 198 p.; Montréal, Éd. CEC, 1965, 198 p.; Montréal, Éd. Stanké, 1979.

Le Déserteur et autres récits de la terre, Montréal, Éd. du Vieux-Chêne, 1934, 219 p.

Précisions sur « Un homme et son péché », Montréal, Éd. du Vieux-Chêne, 1936, 109 p.

Le Dernier lot et le Triomphe de Virgile sont extraits du *Déserteur et autres récits de la terre*.

LE DERNIER LOT

Il neigeait depuis midi. Au crépuscule la route de village devint comble. Insoumis, décembre parut s'agiter un moment dans son lit de terre dure, sous le drap de l'étendue. Des rideaux de poudrierie s'élevèrent ça et là, estompant les érables qui geignaient en bordure de la colline. La bourrasque tout d'un coup s'enfla comme une voile. Elle charriaient avec elle une plainte d'animal blessé paraissant sortir des profondeurs de la colonisation.

Et ce fut l'appel désespéré dans les ténèbres.

Jamais comme en cette nuit de Noël 1889 le porte-voix de fer blanc, collé aux lèvres charnues du père Antoine, n'avait laissé entendre une telle lamentation, capable d'accabler les quatorze maisons du village de Sainte-Adèle.

De nouveau le porte-voix étincela dans l'obscurité. Le père Antoine avait atteint le sommet de la côte Lamoureux. Il alluma sa pipe. Depuis dix ans c'était le même geste ; depuis dix ans, au même endroit, c'était l'accomplissement rituel d'une habitude. Puis l'attelage reposé se mit à descendre au bon trot le versant nord de la montagne, où des troncs d'arbres, de chaque côté de la route, gisaient pareils à des cercueils. Et l'aventurier d'entonner

à fendre l'écorce des frênes le *Çà, bergers, assemblons-nous*, qui lui creva le cœur beaucoup mieux que n'aurait pu le faire une symphonie charnelle de Beethoven.

À une allure folle il entra maintenant dans le village par le chemin du roi. On entendit de loin les clochettes d'argent et le clairon éclata une dernière fois. Il se fit alors un déplacement considérable de volontés et d'ambition. C'était le postillon ! C'était le monde ! Un torrent de nouvelles et de sensations venait de s'abattre sur le hameau. La poste ! Sainte délivrance !

Trois personnes arrivèrent en même temps à l'auberge, qui servait de bureau de poste, et ne manquèrent pas de faire beaucoup de train et de souffler très fort. L'hôtelier Godmer, voulant se distinguer, garda son calme, mais s'empessa de sortir le whisky blanc, qui est jaune, et de traiter la compagnie de la malle.

Tous s'approchèrent.

Un seul geste de la main, de bas en haut, parmi la fumée des pipes. Un seul salut. Et de nouveau le whisky éloquent tremblottait dans les verres à pattes. Que la vie est bonne ! Ce fut un sentiment. Que l'amitié est douce le soir de Noël ! C'en fut un autre.

— Savez-vous, les amis, commença d'une voix sentencieuse le père Antoine, dépositaire des plus gros secrets, savez-vous quel étranger je ramène de Saint-Jérôme à soir ?

Personne n'osait répondre. On respirait à peine. On savait que le postillon était le menteur de la région. Mais on redoutait qu'il dît un jour une vérité, une seule, assez forte pour jeter la panique au milieu de ces colons que l'indigence avait rendu craintifs. Chacun attendit en comprimant son malaise.

Le père Antoine, conscient de la gravité des circonstances, redressa ses épaules arrondies d'ancien défricheur, déposa sur le comptoir son verre à moitié vide. Puis il poursuivit d'une voix profonde, qu'accompagnait un geste si large, qu'on eût cru qu'il voulait s'étendre jusqu'au terme de toute colonisation :

— Il y a pas de justice en ce monde. À quoi ça sert de travailler, de bûcher comme un homme de chanquier, pour en arriver là : partir. Oui, partir, s'exiler dans des pays lointains parmi du monde qui vous connaît pas. Ben, mes vieux, croyez-moé, croyez-moé pas, l'étranger d'à soir, c'est un homme de par icitte. Pis, il veut s'exiler. Pour toujours.

Joséphine Ducôteau fut sensible à ces paroles. Soit par un besoin de connaître, soit à cause de désir violent d'épancher son cœur, la vieille fille voulut parler. Mais le père Antoine, discoureur

tenace, lui avait déjà fait signe de se taire. D'une main nerveuse il fourragea sa longue barbe de prophète et reprit vivement :

— On laisse partir nos meilleurs hommes. La vie est trop dure par icitte. Je le blâme pas pantoute, moé. Il a raison de s'en aller. Quand un colon est considéré dans une place, on devrait tout faire pour le garder. C'est à nous autres les conseillers à écrire au gouvernement pour avoir de l'aide.

— Blasphème noir ! s'écria le vieux Johnny Lebas, en frappant de ses deux pieds, veux-tu ben le yâble me dire, Antoine, de qui c'est que tu parles ?

— Vous voulez le savoir ? Ben... je veux parler de... Jean-Jean.. Oui... Jean-Jean Ouellette.

À ce seul nom les regards s'éclairèrent de surprise pour se poser ensuite, rêveurs, sur les murs et sur le petit poêle qui tenait le milieu de la pièce.

— Où est-il à c't'heure ? s'inquiéta Joséphine, dont la douceur n'avait d'égale que l'énormité de sa corpulence.

— Il est allé chez monsieur le curé, reprit le père Antoine. Il va venir nous rejoindre icitte dans pas grand temps.

— Écoute-moé donc, Antoine, dit Pit Godmer, en essuyant le comptoir de nœuds de misère, qu'est-ce qu'il vient faire à Sainte-Adèle ? Ça fait ben cinq ans qu'il est pas venu par icitte ?

— Ben sûr que ça fait cinq ans qu'il est parti. Mais là il vient qu'ri' sa femme, pis ses enfants, répondit le vieux postillon, en même temps qu'il se versait à boire. Il m'a dit comme ça : « Je fais de l'argent dans le Colarado ; je viens chercher ma famille. C'est la dernière messe de minuit que j'entendrai par chez nous. On s'en va ». Il me paraît ben décidé.

Le vieux Johnny, assis en face du poêle, la tête basse et les yeux mi-clos, parla comme en un colloque intérieur :

— Ça, c'est de son affaire à Jean-Jean. On n'a rien à dire, nous autres. Mais le père Antoine a raison : si nos meilleurs hommes s'en vont dans les États, qu'est-ce qu'on va devenir, nous autres, tout seuls avec un petit goret et une poche de fleur de sarrasin ? Ça empêche pas que sa femme aura travaillé pour rien comme une *marcenaire*. Blasphème noir ! Que c'est triste la vie !

— Vous parlez trop ben, père Johnny, dit malicieusement le postillon, payez la traite pour ça.

De nouveau, tous s'approchèrent.

Et les vieux airs de Noël chantaient au fond de ces cœurs simples perdus dans les montagnes du nord.

II

Il est certain que les esprits forts du village considéraient le départ de Jean-Jean comme un événement capital, susceptible de renfermer des raisons mystérieuses ou d'aboutir à une fin misérable. Dans ces déductions les plus hypothétiques, l'exilé se trouvant père de quatre enfants et sa femme étant de l'or en barre, jamais on n'avait pénétré aussi profondément le plaisir d'ingurgiter à longs traits une histoire nouvelle et un verre d'alcool.

L'horloge venait de sonner sept heures et personne encore n'avait songé à faire ouvrir le sac de la malle, pas même la petite Laporte qui chaque semaine recevait une grosse lettre de son cher Alphonse, de Montréal. On avait bien autre chose à penser. Les idées s'accrochaient les unes aux autres puis s'envolaient comme feuilles au vent. On se laissait bercer par le temps. Seul, Pit Godmer travaillait des jambes, des bras, de tout son corps, comparable à une marionnette. Il ne savait où se jeter; il se divisait en deux, en trois, en quatre, comme il pouvait. On le voyait partout. Il allait et venait dans sa maison en fête, gesticulant, tel un sorcier, suant, riant, jurant, ne comptant plus les sous, fort occupé, le pauvre diable, à servir tout son monde. Contre son habitude, il ne trouva pas même un moment pour s'arrêter, songeur, au beau milieu du corridor et caresser d'une main paresseuse sa barbiche de satyre.

— Ah! Carême, Carême! qu'il y a du monde icitte à soir, pouvait-on entendre comme un écho.

Et les gens continuaient à entrer, par la porte du bar, par la porte de la cuisine. De quinze milles à la ronde on était venu pour assister à la messe de minuit. À huit heures les six chambres de l'hôtel étaient remplies d'hommes, de femmes et d'enfants, de fumée et de rires, de paroles joyeuses. Sur les lits on pouvait voir des tuques de laine rouge ou grise, des ceintures fléchées, des capots d'étoffe du pays, des crémones et des nuages aux couleurs voyantes.

— On a ben trente personnes icitte à soir, disait Alzire en alignant quinze tourtières sur une table de quinze pieds de longueur.

Et la petite vieille se trémoussait dans la place en bonne ménagère qu'elle était. On étouffait dans une atmosphère de fumée de tabac et d'haleines alcooliques poussées avec une régularité admirable. Tout de même on s'amusait ferme et jusqu'à rire aux

larmes. Souvent, une voix haute appelait : « Joséphine, viens en bas ; Joséphine, monte icitte ; Joséphine, sers donc ces messieurs-là ; Joséphine, fais du feu ; Joséphine, apporte-moé le torchon. »

Tout à coup, la porte du bar s'ouvrait et un visage connu apparaissait dans l'encadrure.

— Viens t'asseoir, lui criait-on, viens prendre un coup.

De temps à autre des clochettes se faisaient entendre au loin, et, peu après, une voiture passait à l'épouvante suivie d'un tourbillon de neige.

Mais, au moment précis où l'aubergiste affairé entra dans le salon tenant dans sa main droite un cabaret chargé de verres de vins pour dames, une exclamation éclata dans la cuisine.

— Bonsoir. Ben, batêche ! c'est pas toé. Comment ça va ? Je suis donc content de te voir. Viens prendre un coup. Passe par icitte.

Ces apostrophes, ces cris du cœur avaient détoné presque en même temps. Pit Godmer prit une résolution considérable. Il déposa son cabaret vide sur la petite table qui se trouvait au milieu du salon et s'avança pour crier : « Pas tant de train, les enfants des bois », lorsqu'il se rendit compte que les mots ne venaient pas aussi naturellement qu'il l'aurait cru.

La surprise avait été trop grande.

Jean-Jean Ouellette, toujours jeune, beau et fort, vêtu à l'américaine, grandi par l'admiration qu'on lui accordait comme aventurier, se tenait droit et sombre en face de l'hôtelier, qui, lui par exemple, ne savait s'il devait avancer ou demeurer sur le seuil de la porte.

— As-tu peur de moé, mon vieux Pit ? dit le jeune colon, en tendant sa main large et généreuse.

Godmer, qui avait éprouvé bien des émotions au cours de son existence orageuse, ne put toutefois maîtriser celle qui le déchirait à ce moment-là. Il aurait voulu parler, faire un long discours, plein de feu et d'éclairs, mais les paroles gelaient sur ses lèvres. Comme il buvait trente à quarante verres de whisky par jour, et qu'il avait la larme facile, il se mit à pleurer. Au fond, il aimait Jean-Jean comme il aurait aimé son fils. Il lui avait même prêté vingt belles piastres avant son départ. Mais tout de suite il se rappela les services que lui avait rendus cet homme depuis qu'il demeurait à Sainte-Adèle. Il se souvint d'un jour qu'il allait signer un mauvais marché ; Jean-Jean, après mûrs raisonnements et bons conseils, l'en dissuada. Dans une autre circonstance, à une noce

chez les Dufresne, il aurait été battu violemment, si le jeune colon, encore une fois, n'était apparu tout à coup, couchant rien que d'une claque les frères Louchard, les deux boulés de la place. Pouvait-il oublier enfin ce soir de novembre 1883 lorsqu'il tomba malade, frappé de l'angine, chez Mathias Valiquette, dans le cinquième rang, loin de tout médecin et de tout secours, alors que le jeune Ouellette, courageux comme dix lions et sans avertir personne, sella le cheval le plus fougueux et s'engouffra, tel un coup de vent, dans l'obscurité ? Le coursier plein d'écume, malgré le froid, et plein de boue, et plein de rage, avait parcouru une distance de douze milles dans des chemins trempés et impossibles. Il était revenu à temps avec le médecin pour le sauver d'une mort presque certaine, lui, le pauvre Pit, qui se tordait sur une paille, désespéré, et se confessait tout haut.

À présent il avait devant lui ce jeune exilé au cœur héroïque qu'alimentait le premier sang des défricheurs. Se ressaisissant, l'aubergiste put enfin trouver cette phrase si simple et si belle :

— C'est pas vrai, hein, Jean-Jean que tu t'en vas pour toujours ?

L'homme de l'exil devint triste car il était fort. Mais presque aussitôt ses yeux plongèrent au loin, vers le nord que bloquait la montagne, comme s'il eût voulu peser scrupuleusement les mots qu'il allait prononcer.

Trois femmes avec le même geste d'empressement naturel lui offrirent une chaise. Jean-Jean accepta et remercia avec une aisance et une galanterie qui le consacrèrent aussitôt parmi l'assistance.

— Donnez-y donc quelque chose à boire, fit Alzire.

— Non, dérangez-vous pas, madame, reprit l'exilé, sur qui maintenant pesaient les regards. Je veux pas une miette de boisson à soir. Qu'est-ce que dirait ma pauvre Mathilde si j'arrivais en fête ? Seulement, mon vieux Pit tout en or, tu vas me mesurer une pinte de bon porto, tu sais celui que tu gardes toujours pour notre député.

Et, se renversant en arrière, sur sa chaise, en préparation d'un long discours, Jean-Jean commença :

— La vie n'est pas rose, dit-il. On vient dans une place pour gagner son pain, pis on s'aperçoit qu'il y a pas de pain pantoute. Sûr que non que je peux pas faire ma vie par icitte. Quand j'ai pris mon lot dans le trois en octobre 1880, c'était le dernier lot qui restait. Personne en voulait de ce lot-là. C'était de la roche pis des souches qui s'arrachaient pas. C'est vous dire qu'avec mes

quatre enfants et ma pauvre Mathilde je n'avais que ma hache comme tout avoir pour me frayer ma vie dans le bois serré. J'ai commencé à fesser, pis fesse, pis fesse ! Ça, c'est dur. Je suis venu à bout de me bâtir un peu et de défricher dix acres, pis de labourer. Ensuite, j'ai pensé de vendre le surplus du bois qui me restait, tout ça, aux fins de donner une bouchée de pain noir à mes enfants.

— Comme de raison, fit Pit Godmer, en secouant sa pipe sur la bavette du poêle.

— C'est pas toute. J'avais pilé mes billots en face de ma cabane, quand un beau jour une espèce de grand gas vient me dire : « Arrête, mon jeune homme, t'as pas le droit de vendre ces billots-là. Ça appartient à la compagnie. »

— Il y a du maudit là-dedans ! s'écria le père Antoine.

L'assistance resta saisie. La nouvelle d'une catastrophe n'aurait pas produit un choc plus violent. Les femmes surtout entendaient, jusque dans ses profondeurs les plus cachées, le langage de Jean-Jean.

Et l'homme de l'exil continua de parler, avec calme, le regard droit devant lui, comme s'il récitait une leçon apprise depuis longtemps :

— J'oublierai jamais les souffrances qu'on a endurées. Quand il faut compter sur les récoltes qui arrivent rien que dans deux ans ; quand il faut attendre la lettre-patente avant de vendre du bois ; quand on n'a pas de sympathie de personne ; quand il faut manger de la galette, pis de la galette, toujours de la galette, ben ça, j'appelle ça de la vraie misère. Mais le pire de toute, c'est le marchand de bois. C'est le loup qui dévore les moutons. J'oublierai jamais un certain jour de Noël. Je voulais acheter un peu de friandises pour les enfants et Mathilde. J'ai pris une chance. J'ai coupé du bois sur une terre de la Couronne. Je me suis fait poigner tout de suite. Ça m'a coûté en bel argent \$12, à peu près \$2 par arbre. Pit Godmer qui est icitte peut vous le dire, c'est lui qui m'a prêté l'argent aux fins de me déprendre.

— Ah ! parle donc pas de ça, fit l'hôtelier.

— Je sais ce que je dis, mon Pit. Il y a des choses qu'il faut dire. Ben, mes vieux, dans ces conditions-là, moé, je suis pas capable d'arriver. Ça se peut que d'autres plus endurants et plus smattes réussissent. Pas moé.

— Parle pas trop fort, dit Roméo Séguin, quand on a travaillé cinq ans sur une terre, toé qui as du cœur, fais pas ton jars.

— Je suis décidé, Méo. Oui, mon vieux, qu'un autre, s'il est plus capable que moé, prenne ma place. J'ai décidé d'aller chercher ma femme pis mes enfants pour venir à la messe de minuit. Ce sera la dernière fois par icitte. Dans une semaine, jour pour jour, je vais mettre un cadenas à mon chantier de logs, pis on s'en va aux États tous ensemble, ben heureux. Dans les mines du Colorado je peux gagner de 100 à \$125 par mois. Je pourrai vivre sans me faire mourir sur le travail. Mes enfants ben habillés, ben nourris. Ma petite Blanchette surtout, qui a 15 ans à c't'heure, je veux en faire une petite demoiselle comme les autres, pis l'envoyer dans les grands couvents comme les autres. Du pain noir et du pain sûr, j'en ai assez mangé. Pis, pensez-vous que c'est une vie pour une femme de rester loin comme ça dans le bois ? Le monde, c'est faite pour vivre parmi le monde. J'en ai assez ; on s'en va.

Seul l'homme de l'exil se leva. L'assistance fut figée sur place par le dur discours qu'elle venait d'entendre. Finalement on souhaita bon voyage à Jean-Jean ; on l'entoura de chaudes sympathies parce qu'on l'estimait et qu'il n'avait pas un ennemi.

Avant de partir, il parla une dernière fois :

— Mon vieux Pit, pour à soir tu vas me prêter ton bon Bayard et une bonne carriole. Je m'en vas chercher ma femme pis mes enfants. Vous comprenez ça, madame Godmer. Après la messe il se pourrait qu'on coucherait icitte, ben entendu s'il y a de la place.

— Ben certain qu'il y a de la place, répondit, en s'essuyant les yeux, l'incomparable hôtelière.

Peu après, Pit Godmer et Jean-Jean Ouellette sortirent, se dirigeant vers l'écurie. L'hôtelier balançait un fanal de sa main gauche.

Pendant longtemps, au clair des étoiles et dans la froidure, les deux hommes causèrent à voix basse. Puis, tout d'un coup, l'exilé, saisissant les guides, lança un formidable « Bonsoir Pit ! » suivi d'un « Marche donc Bayard ! », et tourna à gauche dans la direction du troisième rang.

L'air était bleu et vif. La lune, haute et couleur d'une pièce d'or, éclairait la misère des hommes.

III

Le sleigh glissait en crissant ou bien passait droit comme une flèche au-dessus des cahots creusés par les lourds charroyages. Ici

et là sur la plaine déserte, et jusque dans les coulées, apparaissaient des plaques de cuivre ou des rivières de perles qui semblaient par moment arrêter leur cours, pour reprendre un peu plus loin le flot de ces lumières qu'on ne distingue parfaitement que dans les nuits pures et froides de l'hiver.

Pour la première fois de sa vie, Jean-Jean sentit toute l'énormité d'un départ. La solitude de la nature le poussait, sans qu'il s'en rendît compte, vers des sentiments ignorés jusque-là. La terre, la vieille terre le prenait par toutes ses fibres. Son aïeul, son père avaient été des laboureurs, puis des paysans propriétaires. Héritier de cette puissance, il sentait courir dans ses veines le sang du sol, en même temps qu'il gardait dans la bouche le goût de l'humus. Tenailles formidables qui tiendront toujours captif le cœur humain né du sillon.

Chez nous ! La terre de chez nous ! Ces mots avaient maintenant un autre sens et disaient assez la tristesse de mourir à tout ce qui nous fut familier, depuis le chant du coq à l'aube jusqu'aux travaux des champs sous un soleil glorieux et les veillées dans la maison du pain.

Comme la lune au-dessus de la vallée traînait sa chevelure verte, l'exilé était arrivé à l'endroit où le chemin monte sur le flanc d'un coteau, tandis qu'à gauche des sapins paraissent sortir de leur fourrure d'hermine d'un seul coup pour hausser la savane. La nuit éclairait comme en plein jour la longue montée à Fred Gagnon. Bayard, maintenant au pas, avançait en balançant la tête, alors que son ombre, sur la neige, le suivait fidèlement à travers la campagne.

Jean-Jean commença à chanter des vieux airs de Noël. Et ainsi que tous les hommes forts, courageux et aventuriers, il se mit à pleurer. Il tomba comme une masse de plomb dans une douleur profonde. Les regrets en même temps que tous les souvenirs de ces lieux qu'il revoyait venaient se jeter pêle-mêle sur son âme.

— Mais non, se disait-il, il faut que j'aie du courage. Je dirai à Mathilde : « Tu seras plus heureuse ailleurs, tes enfants aussi, moi aussi. Allons-nous-en ». Ah ! pauvre Mathilde !

Et les larmes l'empêchaient de voir le paysage devant lui. Il avait oublié qu'il était rendu au pont de la rivière *Grise*, et que de cet endroit on pouvait reconnaître sa misérable demeure, placée comme un vieux chapeau sur la colline solitaire.

— Bayard ! cria-t-il, Bayard, marche donc !

Et Jean-Jean, les yeux fixés sur la cabane, cherchait la lumière qui finirait par poindre et par le fondre définitivement dans l'amour. À mesure qu'il avançait, il reconnaissait les buissons, les déserts, où tant de fois il avait cueilli des framboises et des bluets avec sa femme et ses enfants ; le ruisseau qui coule toujours sous une mince couche de glace ; le chant des pins et le bruissement des bouleaux. Il reconnaissait tout, et cela lui fit mal au cœur. Il aurait voulu ne jamais arriver au terme de cette souffrance. Enfin, il vit une nappe blanche en forme de croissant de lune. C'était le lac. Son lac, où, si souvent, sur les bords caressés par la symphonie des eaux, il avait fait des rêves, chanté l'avenir, élevé, pierre par pierre, des tours d'espérances. C'est ici qu'il avait consacré l'amour, tenant dans ses bras vigoureux sa pure Mathilde, sa femme, cette incomparable compagne qu'il allait retrouver à son poste.

N'arriverait-il jamais ? Soudain une lumière émergea de la blancheur de la neige, se détachant sur un fond sombre. Les rayons jaunes descendaient obliques sur la colline. C'était la maison, la chaleur, le pain, la délivrance. Mais Jean-Jean, en même temps qu'il approchait, fut surpris de constater qu'une allonge confortable, peinte, avait été ajoutée au shack qui, il y avait cinq ans, grelottait seul au vent du nord.

— C'est pourtant ben chez nous. Je me suis pas trompé, toujours ? Marche donc, Bayard !

Il vit une grange en arrière de la maison ; il vit une écurie et l'emplacement d'un jardin et d'un pâturage clôturés à l'endroit même où commençait jadis la forêt redoutable.

Jean-Jean crut rêver. La voiture s'arrêta devant la porte. Aussitôt la lumière de la lampe se déplaça dans la maison, tandis que des enfants regardaient par les fenêtres, la face collée à la vitre et les mains en abat-jour.

L'homme jeta une couverture sur le cheval et se décida à entrer.

— Jean-Jean !

— Mathilde !

IV

— Je comprends pus rien pantoute, dit l'homme, l'air embarrassé, se réchauffant près du poêle et regardant partout comme un étranger.

— Tu es chez vous, fit la femme. Viens manger. C'est ta maison et c'est ton pain.

Et elle déposa sur la table du pain de ménage chaud et un plat de ragoût de pattes de cochon à l'odeur appétissante.

Au souper, Mathilde raconta à son époux comment depuis son départ elle avait travaillé le lot, dernier lot du rang avec Ti-Noir, Bédé, Souris, ses garçons, et Blanchette, sa fille. Depuis cinq ans, l'héroïque épouse et fille du sol avait réussi à défricher 30 acres de bonne terre, où poussaient à merveille le foin et l'avoine. Et les vingt dollars que lui envoyait chaque mois Jean-Jean, ajoutés au revenu de la terre, avaient servi à payer la construction de la maison et des bâtiments ainsi qu'une dette de \$400.

Quelle ne fut pas la surprise de l'exilé en visitant l'étable où se trouvaient trois vaches, trois cochons, six moutons, tandis que dans l'écurie mangeaient deux chevaux. Il y avait aussi une vingtaine de poules et cinq lapins dans une cage qui les regardaient surpris, de leurs yeux rouges. Une fois revenu dans la maison, Jean-Jean dit à sa femme :

— Pourquoi as-tu fait ça sans me le dire ?

— On en reparlera, mon Jean.

Et elle posa sur le maître son regard noir où passaient des éclairs d'orgueil et de satisfaction.

— Je t'aime ben, va, répondit simplement l'homme.

Après un moment, il reprit :

— Ben, ma vieille, tu sais, les lettres que je t'ai envoyées de là-bas, tu peux les brûler à c't'heure, parce que j'ai décidé de rester icitte. On va se grayer pour la messe de minuit. Tu peux être sûre, Mathilde, que c'est pas la dernière qu'on va entendre par chez nous.

LE TRIOMPHE DE VIRGILE

Il arriva une chose étrange dans la vie de Joachim Dursol. Et l'événement parut tout de suite d'une importance extraordinaire. L'ancien laboureur n'avait donc point prévu cet acheminement vers la ruine. Et personne dans la maison, ni Paquet, l'homme engagé, ni sa femme qui décelait le moindre de ses gestes, qui le connaissait de haut en bas pour l'avoir pétri de ses mains de ménagère.

Mais la catastrophe s'était produite si brusquement, que l'infailible intuition de Bernadette fut précipitée aussitôt dans l'orbite des hypothèses les plus folles. Qui aurait pu imaginer cela ? Qui aurait pu dire que ce malheur fondrait, là, tout à coup, à un moment connu de Dieu seul ?

Une après-midi qu'il venait de saigner le cochon du notaire Lepotiron, le père Dursol, après s'être déçrassé, voulut allumer sa pipe. Or, il arriva que sa main droite, cette main dure et durable qui, depuis dix ans, portait le couteau au cœur de la misère aussi bien qu'au cœur des porcs, se mit à trembler doucement d'abord, puis un peu plus vite, pour s'agiter à la fin comme le tremble de la colline, cachant le paysage rongé par le nord.

— Vieille, vieille ! s'écria l'homme, ne v'la-t-y pas que je tremble à c't'heure.

— T'es plus jeune, répondit Bernadette.

Joachim ne goûta point cette parole qui révélait un esprit léger.

Il revint s'asseoir près de la fenêtre ouverte où embaumait un pommier en fleurs, laissant errer son regard sur les pâturages que brûlait le soleil.

— Comment, pensa-t-il, comment ça se fait que je reste seul à comprendre ce qui m'arrive ? Mais c'est terrible, ça, c'est terrible !

Et le vieux s'abîma dans une profonde mélancolie.

Âgé de soixante-dix ans, quatre mois et six jours, il n'avait jamais connu ça : trembler. Pour la première fois de sa vie ses phalanges lui semblèrent des ossements de vieillesse.

— Un homme qui tremble, conclut-il avec désespoir, c'est un homme fini.

Mais il ne le croyait pas. Il sortit sur le seuil. Un fil d'or oblique semblait retenir encore le soleil. Puis, ce fut bientôt le crépuscule. Des nuages rouges et jaunes se déchiraient sur la cime des montagnes et s'étendaient au loin de chaque côté du ciel, formant un croissant énorme dont les pointes restaient teintées de mauve. Prêt à lutter, ainsi que le soir même, contre les misères du monde, Joachim tâcha de nouveau à allumer sa pipe.

La main tremblait toujours.

Il regarda longtemps cette main brune, longue et large, remplie de signes de toutes sortes et dont les jointures paraissaient être des anneaux difformes. Il la fermait avec lenteur, cette main, puis l'ouvrait brusquement. Il l'élevait alors à la hauteur du visage.

Elle tremblait toujours.

— C'est ben ça, cracha-t-il, je suis fini.

Et il alla se coucher sans ajouter un mot.

Sa femme, Bernadette, qui tremblait depuis l'âge de quarante-cinq ans, et qui en portait allègrement soixante sur ses petites épaules en pignon, continua à vaquer aux soins du ménage, lava la vaisselle, la serra dans l'armoire de bois franc, balaya la place, mit le tonneau devant la porte et, comme toujours depuis quarante ans, alla s'agenouiller devant le crucifix de plâtre accroché entre deux portraits d'ancêtres.

Elle n'adressa qu'une seule prière au Christ :

— Faites, mon doux Seigneur, qu'il ne tremble plus.

*
* *

L'aurore avait à peine doré les collines que le père Dursol se leva tranquillement et vint s'asseoir dehors sur les marches du perron. Une brise tiède comme une haleine remuait le feuillage. Dans le silence de la campagne le sifflement du merle, tout en modulations, perfora l'air.

C'est alors que Dursol sentit le poids de la vie. Parce qu'il se faisait vieux, rien de ce qui avait égayé son existence ne l'intéressait maintenant. Il n'aimait plus la terre, et la pureté des matins ne rafraîchissait pas même ses souvenirs.

Cependant, il se rappela que depuis quarante ans il vivait sur cette ferme. Il songea que la terre ne l'avait pas enrichi, mais qu'elle ne l'avait pas appauvri non plus. Les jours vécus ici même restaient baignés d'un soleil et d'une paix qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Pourquoi alors se ronger l'âme ?

Joachim essayait de se convaincre, mais il retomba presque aussitôt dans sa neurasthénie.

— Non. C'est inutile. Je suis ruiné. Je suis vieux, vieux. À c't'heure que je tremble il n'y a plus rien à faire. Ou plutôt il n'y a qu'une chose à faire et je la ferai. Oui, je la ferai.

Et d'une main rude il se mit à fouiller sa barbe blanche que divisait en deux un filet de jus de tabac.

Que dirait sa femme en apprenant sa décision ? Il ne voulut point la réveiller tout de suite. Il avait le temps. Il attendrait qu'elle fût debout.

Il alluma le poêle, fit chauffer le thé et dressa la table. Puis, il se mit à marcher dans la cuisine. Mais tiraillé par son idée fixe il pénétra dans la chambre où brillait déjà le soleil.

— Vieille, dit-il, j'ai décidé une affaire à matin.

— Quoi, vieux ?

— Ben, on va déjeuner d'abord, pis, ensuite, tu vas écrire à Sévère.

— Écrire à Sévère ?

— Ben oui, à Sévère. Mardimaigre ! C'est pas un crime. On peut ben écrire à Sévère autrement que pour y envoyer de l'argent. J'ai affaire à parler à mon gas. Arrive.

Bernadette, à peine vêtue, « habillée de travers », comme elle disait, s'empressa de sortir l'encrier, la plume, une enveloppe et une feuille blanche. Elle attendit patiemment.

Le père Joachim, assis de l'autre côté de la table, la tête appuyée dans sa main gauche, large ouverte, les jambes allongées, commença avec lenteur :

« Mon cher Sévère... »

Mais regardant sa femme, qui tremblait beaucoup en écrivant, il s'exclama :

— Mardimaigre ! Tu trembles ben.

— C'est pas d'aujourd'hui. Ça fait quinze ans que je tremble.

— C'est curieux, j'avais jamais remarqué ça. Ouais, c'est ben curieux, la vie.

Et il recommença à dicter :

Mon cher Sévère,

Dans quelques jours tu auras fini ta ritorique. Je suis content et toi aussi, je le suppose. J'ai hâte de voir si tu vas faire ta filosofie pis un docteur ou un notaire. Dans tous les cas tu seras mon seul héritier et tu auras toute ici, l'argent et la terre.

Mais je dois te dire que je commence à trembler. Ça m'a pris hier après avoir saigné un cochon, pis ça veut pus me lâcher. Tu comprends, mon Sévère que je me fais vieux. Je suis fatillé de saigner des cochons. Ta mère est fatillée aussi. J'ai pensé d'aller vivre à Montréal. Je peu vendre la terre 2000 piastres ; j'ai 800 autre piastres dans les mains de monsieur le notaire Lepotiron, pis j'ai icitte 1500 autres piastres. On pourrait louer en ville. La petite Eva d'Euclide s'en viendrais avec nous autre. Pis toi notaire ou ben docteur tu aurais ta pare. Et moi je dormirais plus tranqui. Je t'envois 3 piastres, un 2 pis un une. Nous t'attendons avec plaisir. Je suis ton père qui te souhaite beaucoup de succès dans tes ixamins. Et ta mère qui t'embrasse.

Joachim Dursol.

— C'est-il toute, demanda sa femme ?

— Ouais, c'est toute.

— Ah ! mon rêve ! reprit Mme Dursol. Mon grand rêve : vivre à Montréal. Pus de vaches à tirer, pus de beurre à faire, pus de train, pis toé pus de cochons à saigner. Si, au moins, Sévère peut faire un docteur...

— J'aimerais autant à c't'heure qu'il fasse un notaire. À ben y penser, là.

Et le vieux sortit, en sifflant son air favori, *Isabeau s'y promène*. Il passa la journée au village où il fit part aux notables de sa grave décision. Pendant une semaine, on ne parla que de cette

affaire, et la maîtresse de poste, mademoiselle Corinne Restand, célèbre par sa langue de vipère et les fameux registres où elle colligeait tous les scandales, affirma, la main sur le cœur, que le père Joachim était ruiné et qu'il irait mourir à l'hospice.

*

* * *

Un soir de juin qu'il faisait tendre et que les fauvelles, minuscules boules de duvet jaune, restaient figées dans les arbrisseaux, au moment indéfini où le jour fait place à la nuit, le père Dursol, sa femme et Paquet s'étaient assis sur le perron.

Bien que le soleil fût couché depuis plusieurs minutes déjà, l'ombre de l'érable en face de la maison apparaissait encore sur la route et des rubans de clarté bornaient l'enclos jusqu'au delà du vieux pommier en arrière de la laiterie.

Il faisait si beau qu'on n'éprouvait pas le besoin de parler, et les trois personnages, dont le regard allait se perdre au fond de la prairie, demeuraient aussi muets que les arbres même, en bordure du terrain. Seules les images imprimées sur le sol gardaient le mouvement de la végétation.

De temps à autre, on entendait le hennissement d'un poulain ou les jappements d'un chien sur la route déserte.

Tout à coup, une voiture s'arrêta net, dans un nuage de poussière, en face du logis.

— Quoi c'est ça, dit le père Joachim, en se levant avec précipitation.

— C'est moi ! lui répondit une voix claire et joyeuse.

— Mais c'est Sévère, firent ensemble Mme Dursol et Paquet.

On se précipita vers la petite barrière verte qui fermait l'entrée du jardin. Le seigneur cligna des yeux pour mieux voir et deux fois il répéta :

— C'est ben ça. C'est ben mon petit Sévère.

Et il descendit lentement les trois marches du perron.

— Mais aidez-lui donc à se débarrasser de ses valises, criait la petite vieille, de sa voix perçante.

Puis, elle s'approcha de la voiture. Elle eut juste le temps d'ouvrir les bras devant son fils qui s'y précipita comme au fou.

— Maman ! Maman ! dit-il.

— Mon cher Sévère ! Mon pauvre petit Sévère !

— C'est correct, c'est correct. Ça va faire, ces tendresses-là, maugréa Joachim, en déposant sur le pas de la porte les deux valises et un sac de toile.

Il paya le charretier, ferma la barrière et pénétra dans la maison.

— Veux-tu ben me dire, commença-t-il, pourquoi c'est que t'arrive si tard ? On t'attendait hier. D'abord, as-tu reçu la lettre ?

— Oui, je l'ai reçue. Mais les examens du bac ont fini un jour plus tard, et au lieu de sortir le 22, on était libre seulement aujourd'hui.

— Ouais.

— Mais, dit la mère, en embrassant son fils, qu'elle ne se lassait pas, du reste, de regarder, as-tu ben des prix ?

— Je vais vous montrer ça.

Et le nouveau bachelier, unique héritier du seigneur et le seul dans la paroisse de la Rivière-aux-roseaux qui se soit rendu jusqu'à la rhétorique, ouvrit la sac de toile grise et commença d'en sortir de beaux grands livres dorés sur tranches. À mesure qu'il en retirait un, sa mère le déposait précieusement sur la table. Quand cette besogne fut terminée, on en compta vingt-deux.

— Vingt-deux ! s'écria Mme Dursol, en embrassant encore une fois son fils, c'est pas crévable.

— Ce n'est pas tout, fit le jeune homme, excité, les yeux en feu, ruisselant de gloire.

Et il sortit de sa poche trois petites boîtes, trois médailles, une d'or, une autre d'argent et la dernière de bronze, avec le nom de Sévère Dursol gravé sur chacune, portant, du reste, des indications au mérite : premier en discours français, premier en version latine et premier pour la bonne conduite.

— Comme c'est beau, l'anstroction ! s'exclama le père Joachim, en plongeant violemment sa tasse dans la tonne d'eau verte.

Paquet, qui n'avait pas assez d'yeux pour voir, regretta alors avec amertume d'avoir quitté l'école dès l'âge de sept ans. Ah ! si son père avait voulu ! Lui aussi...

— Êtes-vous contents ? reprit le jeune Sévère, en allumant une cigarette.

Dursol, qui regardait son fils du coin de l'œil, qu'on eût dit même qu'il avait des yeux dans le dos, s'écria tout de suite :

— Comment ! Sévère, tu fumes des *cigarettes*, à c't'heure ?

— Je vais vous dire, papa, c'est ma première depuis ma sortie.

— Papa ! Papa !

Et le vieux ouvrait démesurément la bouche, s'efforçant de prononcer les A très clairs, pour se moquer de son fils.

— Ben, ton *Pa-pa*, continua Dursol, blanc de colère, t'ordonne de jeter cette *cigarette-là*, m'entends-tu ?

— Oui, mon père, répondit le jeune homme, en lançant dans le jardin la cigarette encore fumante.

— Donne-moé le paquet à c't'heure, exigea encore Dursol.

Et il le jeta dans le poêle, en répétant :

— Mon garçon, tu fumeras quand tu seras en âge et tu fumeras le pipe, pas d'autre chose, me comprends-tu ?

— Oui, mon père.

Un silence insupportable pesait sur la maison du vieux saigneur.

De pareilles scènes faisaient mourir Mme Dursol. Elle aurait bien voulu intervenir, mais elle redoutait énormément son mari lorsqu'il déchaînait sa colère. Elle prit le parti de ne pas ouvrir la bouche. Le silence pesait toujours.

Sévère, debout près de la fenêtre, et les deux poings fermés, regardait dehors. Il sentait la fureur monter en lui comme une poussée de fièvre.

*
* * *

On trouva quand même le courage de s'asseoir autour de la table pour souper, Sévère, Paquet, Mme Dursol et le père Joachim, bien en face de son fils, et le dévisageant. À la fin, l'atmosphère s'étant clarifiée et les moqueries ayant cessé, on conversa avec entrain. Le nouveau bachelier raconta des histoires fort amusantes et il mangea trois fois du porc frais, presque un bol de graisse de rôti, six tranches de pain d'un pouce d'épaisseur, deux fois des confitures aux groseilles, et il but deux grandes tasses de thé, affaire de laver parfaitement le canal.

— On est ben chez nous, hein, mon garçon ? soupira le saigneur.

— Oui, certainement, répondit Sévère, comme il se levait de table et se donnait des petites tapes sur le ventre en signe d'approbation.

— À c't'heure, reprit Dursol, en se tournant vers son fils, tu vas nous dire quoi c'est que tu as décidé de faire dans la vie.

Le jeune homme, se rendant compte que ses lèvres tremblaient et que son cœur battait une charge douloureuse, se mit à arpenter la cuisine, les deux mains dans ses poches, imitant de la sorte jusqu'au parfait, le fougueux député du comté, Jean Perdreau, quand il harangue les foules.

— Je vais vous dire, commença-t-il avec peu d'assurance. J'ai demandé des conseils à mon directeur. Je ne ferai pas ma philosophie. J'ai décidé...

La mère, qu'une grande intuition faisait d'ailleurs toujours souffrir, s'arrêta au milieu de la place.

Elle pressentait un malheur.

— J'ai décidé, continua-t-il, j'ai décidé de ne pas faire un docteur.

— Tu feras pas un docteur, fit Mme Dursol, avec un tel air de désolation que Sévère en éprouva sur le coup un chagrin immense.

— Non, maman.

Joachim, qui dévorait du boudin frais avec du pain de ménage (c'était son deuxième souper), et la tête dans son assiette, reprit tranquillement : — Ah ! mon Sévère, j't'aussi content. Tu es pas appelé à faire un docteur, tu connais ton affaire. C'est correct. D'ailleurs, un notaire c'est pas piqué des vers.

Jamais le bachelier ne s'était trouvé en face d'une pareille difficulté. Il avait traduit César, il avait traduit Cicéron et il savait par cœur le pastoral Virgile. Il connaissait le grec et le latin. Il avait écrit le plus beau discours sur la « Victoire du français sous la domination anglaise » ; il avait résolu tous les problèmes, et l'histoire universelle ne l'effrayait pas. Mais jamais de sa vie, jamais il n'avait été précipité dans un tel dilemme, plus redoutable que la pire catastrophe. Il eût souhaité mourir plutôt que de répondre à son père. Mais il n'existait pas de salut possible. Il fallait parler. Ramassant alors ce qui lui restait d'énergie, il prononça d'une voix faible :

— Je ferai ni un docteur ni un notaire.

— Hein ! cracha le père Joachim, en se tournant de son côté. Quoi c'est que tu dis là ? Tu feras ni un docteur ni un notaire ?

— Ben quoi c'est que tu veux faire ? reprit le saigneur, en se levant. Quoi c'est que tu peux faire ? Y a-t-il d'autre chose dans le monde ? Dis-le donc, si t'es capable.

— Mon père, je veux faire un cultivateur, répondit le jeune homme, en s'essuyant le front.

— Faire un habitant ? T'es pas sérieux, Sévère ?

— Je suis sérieux, mon père.

Et le bachelier rejeta la tête en arrière, tandis que ces premiers vers des *Géorgiques* de Virgile chantaient dans sa mémoire :

« Quel art produit les riches moissons, sous quel signe il faut retourner la terre et marier la vigne à l'ormeau, quels soins exigent les bœufs, comment multiplier le bétail, quelle industrie est nécessaire pour l'éducation de l'abeille laborieuse : voilà, Mécène,

ce que je veux chanter. Et vous, astres éclatants de lumière, qui ordonnez dans le ciel la marche des saisons, je chanterai aussi vos bienfaits ».

Mais il abandonna presque aussitôt Virgile pour se défendre contre son père, courroucé, et qui s'avavançait vers lui.

— Ce serait trop long à vous expliquer, mon père, dit-il. Mais je veux cultiver la terre.

— T'es fou ! Sévère. Es-tu sérieux ? Quoi c'est que je m'en vas te faire, là, à c't'heure ?

Et Joachim Dursol, ancien laboureur, fils de paysans depuis trois générations, aujourd'hui saigneur, avançait toujours, les deux mains larges ouvertes, comme s'il eût voulu saisir à la gorge ce malheureux enfant.

Trois fois il répéta :

— Tu viens fou... Sévère. Es-tu sérieux ?

La mère, tout en larmes, s'était précipitée entre les deux ennemis. Elle suppliait :

— Prends tes sens, Joachim. Prends ton calme, on va s'expliquer.

Le bachelier était devenue pâle, presque tragique dans son silence. Il écrivait là sans le savoir le plus beau poème de sa vie. Il défiait son père qui, maintenant, se faisait câlin, doucereux, parlant comme un petit enfant plongé dans les ombres du premier sommeil. Mettant la main sur l'épaule de son fils, il lui souffla avec tendresse :

— Écoute, mon Sévère. Tu l'aimes ben, ton vieux père, hein ? J'ai été si bon pour toé. Pendant quarante ans j'ai cultivé la terre et vois comme je suis pauvre. La terre paternelle trop maigre a forcé mon frère Romuald à s'exiler dans les États. Et là, il a acheté une terre sur laquelle il crève de faim, j'en suis sûr. La terre n'est bonne que pour les pauvres et les gens pas instruits. C'est pas faite pour toi, ça, mon Sévère. J'ai tout sacrifié pour te faire instruire. Tout ça pour rien ? Pourquoi nous faire de la peine ? Tu sais ben, mon petit Sévère, qu'il y a rien que deux choses dans le monde (à moins que tu voudrais faire un prêtre, ça c'est la première chose de toutes), mais si tu fais pas un curé, il y a rien que deux choses qui restent : faire un docteur ou ben un notaire. Hein ? dis-le, là, à ton vieux père que c'était pour rire tout à l'heure et que tu vas faire un notaire, hein ?

Et le regard du vieux s'enfonçait comme une lame dans les yeux de son fils.

— Mon père, je ne veux pas vous faire de peine, mais je suis décidé : je ferai un cultivateur.

— Où c'est que tu vas t'établir ? Où c'est que tu vas prendre l'argent ?

— Je ferai un cultivateur.

— Ouais ! Ben, mon garçon, ne compte pas sur moé, tu n'auras jamais ma terre. Je la brûlerai jusqu'au cœur avant.

— Mon père, je serai cultivateur ou je ne ferai rien.

À ces mots, Joachim Dursol, qui avait fait trembler bien des fois la maison ancestrale par ses colères terribles, tomba dans la plus grande violence. Il vit rouge. Il vit du sang et son couteau planté. Il leva au ciel ses deux poings énormes et les rabattit sur les épaules de Sévère qui s'écroula.

— J't'casserai les riens avant, mauvais fils, cria-t-il.

La mère désespérée se jeta sur le corps de son enfant. Paquet, qui ne regrettait plus maintenant d'avoir quitté très jeune l'école, alla se cacher dans le grenier, tandis que le saigneur se traîna péniblement jusqu'à son lit, comme s'il eût porté dans son cœur, et dans sa tête, et dans tout son corps, une charge de plomb. On pouvait l'entendre, répétant sans cesse :

— Un habitant ! Un habitant !

*
* *
*

Tard dans la nuit, la mère et le fils causèrent tendrement. Il fut convenu que Sévère quitterait la maison pendant quelques semaines, afin d'apaiser la colère de son père. Il pourrait d'ailleurs trouver de l'emploi comme garçon de ferme chez les Mortier dans le troisième rang. Il partirait tout de suite le lendemain matin, et comme il avait une distance de six milles à franchir, il n'apporterait dans le sac de toile grise que le strict nécessaire.

Mme Dursol essaya bien de modifier les idées de son fils. Ce fut en vain. Au contraire, Sévère prouva à sa mère que la vie d'habitant est encore la meilleure et la plus douce que les hommes libres puissent choisir ici-bas.

— Et avant que l'été soit fini, dit-il mon père m'aura compris et pardonné. Je pourrais bien vivre sur sa terre ici, et je prendrais grand soin de vous deux, parce que je vous aime beaucoup, vous savez. Et en quoi, maman, mon instruction me nuirait-elle si je fais un cultivateur ?

— Que tu es bon, fit Mme Dursol, en l'embrassant avec amour. Tu partiras donc demain matin, ajouta-t-elle. J'avertirai ton père; sa colère s'effacera et avant longtemps nous irons te chercher. Je te verrai dimanche. Embrasse-moi encore une fois.

Et la maison du vieux seigneur devint cette chose immobile et morne comme une tache dans le silence de la nuit.



Au point du jour, Sévère quittait la demeure paternelle. Comme il fermait doucement la barrière du jardin, une grive s'échappa du pommier en fleurs. La rosée couvrait le tapis d'herbes.

Le bachelier s'engagea dans le chemin du roi qui le mènerait jusqu'au pont rouge, d'où ensuite il couperait au plus court par les champs.

Bientôt, le soleil éclaira en plein la campagne. Il faisait délicieusement beau. Sévère se sentait heureux. Il ne gardait aucune animosité contre son père. Il travaillerait beaucoup sur la terre des Mortier, et cela seul finirait par convaincre le vieux.

Tandis qu'il marchait, faisant des rêves, Virgile chantait toujours à côté de lui et il se surprit à réciter d'une voix pleine d'émotion cette poésie immortelle :

« Le laboureur, avec sa charrue, ouvre le sein palpitant de la terre. Et ce travail amène tous ceux de l'année. C'est par là qu'il nourrit sa patrie, et ses petits enfants, et ses troupeaux de bœufs, et ses jeunes taureaux, qui tous l'ont bien mérité. Sans cesse il voit l'année regorger de fruits, ses agneaux peupler la bergerie, ses sillons se couvrir d'épis et ses greniers craquer sous le poids des récoltes. Puis, vient l'hiver, le pressoir va broyer l'olive de Sicyone; les porcs reviennent rassaisés de glands; les forêts donnent leurs baies sauvages; l'automne fournit toutes sortes de productions, et bientôt le raisin mûrit sur les côteaux que baise l'ardeur du soleil. Cependant, suspendus au cou du laboureur, ses enfants se disputent ses caresses, tandis que sa maison garde les lois de la pudeur. *Casta pudicitiam servat domus.* »

Sévère était toujours plongé dans les *Géorgiques* lorsqu'il aperçut la maison des Mortier au pied d'une colline. Il pressa le pas. Comme il l'avait deviné, il fut reçu à bras ouverts. Tout de suite le lendemain il s'attela à la besogne. Il travaillerait sur la pièce de blé-d'Inde avec Minouche et le grand Josaphat, les garçons du père Mortier.

Les premiers temps le dur labeur lui arrachait les reins, mais comme il n'avait que vingt ans, qu'il était robuste et fort, il s'habitua aux travaux les plus difficiles et n'éprouva bientôt plus de fatigue. Il mangeait avec appétit et dormait comme une bûche. Il oublia un peu Virgile pour penser à sa mère et à son père. Il eût aimé revoir le toit de son enfance, le vieux pommier et le jardin pleins d'iris et de pivoines.

Il se remettait alors au travail avec acharnement.

*

* * *

Dix jours à peine s'étaient écoulés que le vieux Dursol, en voiture, venait chercher son fils. Quelle ne fut pas la surprise de Sévère en voyant son père, tout rayonnant d'une humeur sans pareille. Que s'était-il passé ?

— Tu comprends, Sévère, lui dit-il, comme on traversait le pont rouge, j'ai pu avoir des torts. J'ai pensé à ça : je crois que tu réussirais sur une terre. Tu peux commencer sur la mienne et plus tard tu verras.

— Merci, mon père.

Et ils n'échangèrent pas une parole jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans la maison, où les attendait, en pleurant, Mme Dursol.

— Tiens, mon garçon, lui dit le vieux saigneur, lis cette lettre-là, que j'ai reçue il y a trois jours. J'pus capable de garder ce secret-là, moé.

Mon cher beau-frère,

J'ai le regret de vous apprendre que votre frère Romuald est mort la semaine dernière. Il ne vous a pas écrit depuis vingt ans mais il n'en pensait pas moins à vous tous. La preuve c'est que par testament il lègue et donne à votre fils, Sévère Dursol, la somme de \$10,000 en argent pourvu qu'il fasse un cultivateur, qu'il travaille lui-même aux champs et qu'il investisse la moitié de ce capital sur une ferme de bon rapport. Il touchera cet argent lorsqu'il aura vingt-et-un ans.

Vous comprenez, mon cher beau-frère, que mon mari a fait sa fortune sur deux fermes ici dans les États et que c'est par amour de la terre qu'il donne ce capital à votre garçon. L'argent se trouve chez le notaire qui le fera parvenir à votre fils lorsqu'il sera en âge. Des respects à votre famille.

Votre belle-sœur aimante,

Vve Vera Morton-Dursol

Jean-Charles Harvey (1891-1967)

Né à la Malbaie, il commence ses études classiques au Séminaire de Chicoutimi en 1905. En 1908, il entre au noviciat des Jésuites, mais quitte la communauté en 1915. La même année, il débute sa carrière de journaliste à *la Patrie*, puis de 1916 à 1918, il collabore à *la Presse*. Entré au *Soleil* à Québec en 1922, il devient rédacteur en chef de ce journal en 1927. La condamnation des *Demi-civilisés* par le cardinal Villeneuve en 1934 l'oblige à laisser son poste. En 1937, il fonde *le Jour*, qu'il publie jusqu'en 1946, puis devient directeur du *Petit Journal* et du *Photo-Journal* de 1953 à 1966. Il a reçu la Médaille d'officier de l'Académie française en 1928, et le prix David en 1929 pour son recueil de nouvelles *l'Homme qui va*.

ŒUVRES PRINCIPALES

Marcel Faure (roman), Montmagny, Éd. Marquis, 1922, 214 p.

Pages de critiques, Québec, Le Soleil, 1926, 187 p.

L'Homme qui va (nouvelles), Québec, Le Soleil, 1929, 213 p. ; Montréal, Éd. de l'Homme, 1967, 158 p.

Les Demi-civilisés (roman), Montréal, Éd. du Totem, 1934, 223 p. ; Montréal, Éd. de l'Homme, 1962, 158 p. ; Montréal, Éd. Actuelle, 1970, 196 p.

Sébastien Pierre (nouvelles), Lévis, Éd. du Quotidien, 1935, 225 p.

Art et combat (essai), Montréal, Éd. LACF, 1937, 229 p.

Le Paradis de sable (roman), Québec, Éd. ILQ, 1953, 242 p.

Des bois... des champs... des bêtes... (nouvelles), Montréal, Éd. de l'Homme, 1965, 130 p.

Fernande et Noémi et *la Mort de l'élan* sont extraits de *Sébastien Pierre*.

FERNANDE et NOÉMI

À mes trois filles
Carmen, Claire et Jeanne.

Fernande

Qui a dit que la vie n'était pas un roman? Il en pleut partout, des romans. Chaque feuille de journal en contient deux ou trois. Chaque heure nous en compose des pages. Recueillez bien vos souvenirs, depuis votre premier chagrin d'enfant jusqu'à votre dernière désillusion, scrutez vos sentiments, vos pensées, vos réactions devant les événements, et vous vous apercevrez que le premier des romanciers, c'est la vie.

Ainsi parlait Paul Lalande. Il s'adressait à Louis Maltais, médecin et fin lettré, chez qui il était venu causer une heure en dégustant du porto. Cheveux en brosse, pommettes saillantes, verbe haut, il était sympathique et bon enfant, malgré sa manie de prendre ses paradoxes au sérieux.

D'habitude, Maltais l'écoutait avec un visible plaisir. Il avait maintenant l'air préoccupé, abstrait. C'était un homme dans la cinquantaine, au visage glabre, au crâne chauve, aux traits délicats, avec un de ces nez longs et pincés qui donnent tant d'expression à une physionomie et qu'on prendrait volontiers pour le soc

matériel d'un esprit éminemment apte à pénétrer les pensées des autres.

— Le romancier, continuait Paul, n'aurait, pour faire ses livres, qu'à ramasser dans la rue les innombrables petits drames qui y tombent. On oublie trop souvent que le réel dépasse l'imaginaire. Les figures les plus communes recèlent de tragiques secrets. Exemple : tous les matins, un facteur quelconque m'apporte mon courrier. Allant toujours du même pas, répétant le même geste, parlant d'un ton neutre, il a l'air d'un automate. Un soir, grande commotion dans la ville. On me dit qu'un forcené a tué deux de ses sœurs, sa nièce, ses deux neveux et un de ses patrons, tout en blessant grièvement trois personnes. Le lendemain matin, à ma grande surprise, j'apprends par le journal que l'auteur de l'attentat est mon facteur. Les dramaturges les plus puissants, Shakespeare excepté, n'auraient pas imaginé mieux ou pire.

Louis Maltais, qui, jusque-là, avait semblé à cent lieues du verbiage de son ami, se tourna tout à coup vers celui-ci :

— Il ne faut pas exagérer, dit-il, l'importance du réel ou, si vous préférez, de la chose arrivée. Le livre de fiction qui ne serait que le calquage des faits ne serait pas écrit avec âme, avec enthousiasme. Il ne serait pas beau. Il y a le roman qu'on vit, celui de tout le monde, et qu'on ne devrait pas écrire ; il y a le roman qu'on rêve, celui des âmes supérieures, et c'est le seul qui vaut la peine d'être écrit. Balzac n'a pas vécu une seule de ses œuvres d'imagination, et s'il arrive à quelques autobiographies d'avoir du succès, ce n'est pas tant par la réalité qu'elles contiennent que par l'illusion, le mirage, le désir. Ceux-là le sentent bien qui ont lancé la mode des biographies romancées des hommes célèbres.

Permettez-moi de vous raconter un souvenir personnel qui éclaire singulièrement cet aspect de la création littéraire. Il y a de cela dix ans. J'avais connu, dans ma jeunesse, une charmante enfant du nom de Fernande Allais. Ses parents, paysans aisés de l'île d'Orléans, s'étaient saignés à blanc pour lui procurer une éducation supérieure. À dix-huit ans, elle sortait du couvent des Ursulines de Québec, non seulement couverte de brevets et de mentions, mais avec une beauté épanouie et une distinction exquise.

Ses cheveux bronzés, à reflets roux, châtoyaient comme de la braise. Ses yeux avaient pris la couleur bleue du fleuve qu'ils contemplaient souvent. Un petit nez sensible et délicat, une bouche aux lèvres charnues et rouges, un ovale ferme et régulier...

Elle allait souvent s'asseoir sur la grève, pour y chercher la solitude, et, afin d'assouvir ses goûts d'artiste, elle griffonnait ses impressions, ses rêves, faisait des croquis ou même des vers.

C'est alors que je la connus. Pendant mes vacances, au bout de l'île, j'allais souvent me promener au bord du fleuve, et là, tous les jours, à la même heure, je la voyais. On ne m'avait jamais présenté à elle, mais je pris le risque de lui parler.

Elle accepta ma compagnie avec simplicité. Je me plaisais à sa conversation, car elle possédait cette chose rare : l'intelligence unie à la beauté. Nous prîmes l'habitude de ces rencontres. Elle me confiait sa passion de savoir, son désir de changer de milieu, ses aspirations vers un bonheur au-dessus du commun. Elle parlait surtout de Paris avec un feu, un élan, qui illuminait toute sa svelte personne.

Un été que je revenais dans l'île, on m'apprit que Fernande était mariée et demeurait en ville. Je n'entendis plus parler d'elle.

*

* *

Quelques années plus tard, par un matin pluvieux d'automne, j'expédiais mes affaires de routine, avant ma visite des hôpitaux, quand sonna le téléphone :

— Fernande Allais à l'appareil.

— Pas possible ! Fernande, la petite Fernande de l'île, avec qui j'aimais tant à causer ?

— Exactement, monsieur... Mais elle a bien changé, Fernande. Ne vous étonnez pas si je suis assez hardie pour vous appeler. J'ai souvent pensé à vous. La timidité m'empêchait de vous déranger... Maintenant, c'est différent. Je ne vais pas bien du tout ; c'est à grand'peine que je me suis traînée chez le voisin pour vous appeler... J'aurais des choses à vous confier, bien des choses... Ne pourriez-vous pas venir ?

J'y courus. Sur le pas de la porte, une senteur de pharmacie. J'entrai : une pièce basse et sombre, dont les murs exhibaient du papier-tenture sale et balafré ; autour de moi, des chaises boiteuses, des fauteuils crevés, une table nue. L'homme qui m'avait ouvert était hâve et abruti. Il fumait un tabac puant et crachait par terre.

— Il y a une malade ici ? dis-je.

— Oui, ma femme, là, dans la chambre du fond. Elle file un mauvais coton depuis des mois.

Je n'avais guère besoin d'une autre présentation pour faire mon diagnostic.

Fernande, m'apercevant, cria de joie et me tendit la main. Quand je la saisis, cette main décharnée, dont les longs doigts prenaient déjà la forme hideuse du squelette, je frissonnai. Comme la maladie a vite raison de la beauté ! Le visage creusé de cette femme, les cheveux déjà gris et les yeux profonds dans leur orbite me firent mal au cœur, malgré mon habitude médicale, qui me met chaque jour en présence de ces misères. C'est que j'avais gardé, de Fernande, l'image la plus délicieuse.

— Je suis changée, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Un peu, pas beaucoup... Je vous aurais reconnue sans peine. Deux mois après votre guérison, il n'y paraîtra plus rien.

— Ma guérison ?... Je ne me fais pas d'illusion, allez.

À ce moment, l'homme qui m'avait reçu parut dans la porte et avertit Fernande qu'il sortait.

— C'est bien, Eudore, mais ne tarde pas trop à rentrer.

— Sois sans inquiétude, la petite.

Et il s'éloigna en chantonnant.

— C'est mon mari, dit la malade. Depuis notre mariage, il me dit toujours, en sortant : « Sois sans inquiétude ! » Ce qui ne l'empêche pas de me revenir ivre ou de coucher parfois à l'hôtel de ville.

Elle haletait, avec cette voix couverte qu'ont tous les tuberculeux, à certaine période du mal.

— Quand j'ai épousé cet homme, poursuivit-elle, je savais bien que ce n'était pas mon rêve, mais il était gentil, intelligent même. Il m'aimait tant qu'il eût fait les pires folies pour me plaire. Et je commençais à m'ennuyer chez moi... Le bonheur n'a pas duré longtemps. Ivrogne, querelleur, paresseux, Eudore a perdu toutes ses places. La misère est rentrée chez nous. J'ai cherché à travailler. On me refusait partout. J'ai été vendeuse dans un grand magasin. C'est là que la maladie est venue. Je passais mes journées dans les courants d'air... Quand il n'y eut plus rien dans la maison, mon mari s'est mis à boire de plus belle. Il m'a battue tant et tant... Je n'avais plus même la ressource de retourner chez mes parents : ils sont morts. L'effort qu'elle faisait pour raconter son histoire semblait la fatiguer. Je l'invitai à se taire pour l'ausculter. Question de jours, de semaines tout au plus... Elle était finie.

Je revins plusieurs fois. Elle causait sans cesse, avec des moments de gaiété qui lui rendaient fugitivement sa beauté perdue. Des fois, je la surprénais dans son sommeil, rêvant tout haut : « Jean! mon Jean! » Elle s'éveillait à ce cri. Je ne savais pas encore pourquoi elle prononçait ce nom.

Sa vie diminuait d'heure en heure. Le sentait-elle? Peut-être, car elle demanda franchement, dans les derniers temps :

— Je vais mourir? Dites-le-moi courageusement. Il m'a semblé, autrefois, que vous ne saviez pas mentir. Je vous ai fait venir pour savoir la vérité. Vous seul m'avez inspiré confiance, vous seul saviez me parler quand j'étais jeune fille.

Je cherchai, par faux-fuyants, à éviter la cruelle réponse. Mais elle insistait avec tant de conviction que je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Je souhaiterais vous guérir.

Elle comprit et n'en parut pas bouleversée.

— Combien me reste-t-il à vivre? dit-elle simplement.

Je gardai le silence. Elle en conclut que sa vie ne tenait plus à grand'chose.

— Veuillez ouvrir ce coffret, dit-elle en me désignant une jolie boîte. Il contient un manuscrit pas très long. C'est ma vie, ma vraie vie, dégagée de ses misérables apparences. Vous verrez qu'elle est belle, ma vie... Je la quitte sans regret : j'y ai eu ma part de joie...

Sa voix rauque se perdit dans un accès de toux. Sur le mouchoir qu'elle portait à sa bouche, une filete de sang.

*

* *

Louis tira d'un classeur une liasse de papiers jaunis, maculés d'une fine écriture.

— Voici le document, dit-il à Paul Lalande. Je le conserve parmi mes plus chers souvenirs. La femme qui a écrit ces lignes ne pouvait faire un chef-d'œuvre, mais cette prose un peu naïve, trop romantique, m'émeut. Quand je tirai l'écrit de son petit coffret, seul bijou de la maison, Fernande me dit :

— Lisez-le tout haut, près de moi, voulez-vous? Je vous écouterai. C'est un rêve que j'ai fait. Il bercera ma douleur en attendant la mort.

Je lus donc ces pages étranges, à côté d'une mourante. Veux-tu les entendre toi-même?

— Assurément !

— Écoute :

Noémi

Fille d'un paysan de l'île d'Orléans, Noémi Dubreuil avait été formée dans les meilleures institutions. L'obscurité de sa naissance ne l'avait pas empêchée d'avoir de la beauté, du talent, de l'esprit et des goûts d'artiste. Tous l'aimaient. Elle était bonne et sensible, et ses yeux bleus flottaient toujours entre le sourire et le rêve.

Elle sortit du couvent à dix-huit ans. Elle était déjà une œuvre d'art. Un magicien avait choisi, un jour, pour la faire, le plus beau marbre qu'eût jamais sculpté le génie, et il y avait insufflé la vie. Il fallait la voir passer avec ses boucles de cheveux qui flamboyaient sur sa nuque, son long corps mince et souple, sa démarche gracieuse. Les jeunes gens se retournaient sur son passage et la suivaient longuement de leur désir.

On ne tarda pas à la remarquer et à l'inviter dans plus d'une maison de campagne, où des touristes de la bonne société venaient passer la belle saison. Elle y avait un maintien si aisé, si distingué, sans l'ombre de snobisme, qu'on l'eût prise pour une aristocrate de vieille date. Et elle vivait ainsi ses dix-huit ans, marchant dans des remous d'hommages. La discrète louange des gens parfumait ses heures sans attiser sa vanité.

Elle visitait souvent, au bout de l'île, un vieux peintre sympathique, qui, la trouvant belle et spirituelle, prenait plaisir à l'initier à son art et aux mystères de la couleur et de la lumière. Tous deux s'attardaient souvent devant des toiles préférées, entre autres un coin de forêt intitulé : « Octobre ». Sur ce paysage splendide, où châtoyaient les invraisemblables couleurs de l'automne, tombait du ciel une clarté sereine. L'atmosphère paraissait d'une tranquillité absolue. C'était si calme qu'on croyait entendre penser les arbres. Devant ce tableau, le peintre et la jeune fille se tassaient toujours, parce qu'il donnait l'impression, presque la sensation, du silence et de la mélancolie.

Parfois l'artiste, qui avait passé sa vie à peindre la fruste nature avec ses paysans, se plaignait d'être envahi par la foule et les machines. Le bruit d'un moteur d'automobile l'indignait. « Quand je suis venu ici, disait-il, l'île était le dernier refuge des esprits

et des fées. Tous les soirs, des lutins venaient danser sur cette grève, à deux pas d'ici. Au-dessus de nos têtes, de grands canots d'écorce, pleins de démons, glissaient dans l'air en semant sur nous des refrains bachiques. Des fées délicieuses se cachaient dans le cœur des arbres... L'âcre senteur de l'essence a chassé cette poésie comme certains poisons tuent les papillons. »

Une après-midi que tous deux prenaient le thé en plein air, face au promontoire de Québec, passa un « Empress » énorme, qui, de ses trois cheminées, crachait un nuage de suie dans le bleu du ciel. On distinguait, de terre, les passagers accoudés aux bastingages.

— Moi aussi, disait Noémi, je voudrais traverser les mers. J'ai cette ambition d'aller à Paris, de m'asseoir à la terrasse d'un café et de voir défiler devant moi tous les peuples du monde réunis dans la cité merveilleuse.

— Est-ce là tout votre rêve ?

— Non. Je voudrais épouser l'homme que j'aimerai plus que moi-même. Il serait beau, bon, fort, brûlant d'amour. Nous irions là-bas ensemble, transfigurés de joie, et, au retour, nous aurions une si grande provision d'heureux souvenirs que la vie ne suffirait pas à les épuiser.

Le peintre souriait et disait :

— Je souhaite que les fées de l'île reviennent, un soir, vous toucher de leur baguette, pour vous permettre de vivre votre vie.

Quelques heures plus tard, Noémi, avant de s'endormir pour la nuit, voyait se pencher sur elle une femme si belle, si belle, que les peintres de la grâce, comme ceux du dix-huitième siècle, n'en firent jamais de pareilles. Une lumière sortait de toute sa chair et suffisait à éclairer la chambre.

— Petite Noémi, dit l'apparition, tu épouseras un homme beau, fort, bon et brûlant d'amour. Tu traverseras les mers avec lui. Tu seras son idole. Jamais homme ne combla tant une femme. Il vivra par toi, tu vivras par lui, et votre félicité durera toujours.

— Est-ce qu'un pareil bonheur peut durer toute la vie ?

— Oui... pourvu que cette vie soit courte.

— Alors, il ne nous sera pas permis de vivre longtemps ?

— C'est à prendre ou à laisser : ou bien vous vivrez longtemps et le bonheur se lassera de vous, ou bien vous vivrez peu et vous n'aurez connu que la joie.

— Soit !... Mais qui êtes-vous ?

— Je suis la fée de l'île.

Noémi s'endormit sur cette vision.

*
* * *

Une après-midi qu'elle allait visiter son ami le peintre, elle vit, en entrant chez lui, un jeune homme d'environ trente ans, de taille moyenne, très élégant. Son corps souple exprimait la force, la virilité et le raffinement. Quand Noémi put voir ses traits, elle en fut singulièrement frappée. Il lui sembla qu'elle l'avait déjà vu quelque part et qu'elle le situait dans un vague souvenir. Elle avait tiré son image des mystérieuses profondeurs de son subconscient.

L'inconnu était brun. Il avait des traits bien accusés, des lèvres fortes, des cheveux ras et abondants. Une belle tête, avec du caractère. Il avait des yeux pénétrants et magnétiques, de ces yeux à double vision, pour ainsi dire, qui semblent regarder à la fois à l'intérieur et à l'extérieur et qui se nourrissent plus des lumières du dedans que des apparences de dehors. C'est avec ces yeux-là qu'il regarda Noémi, et ce regard appuya si pesamment sur elle qu'elle en resta interdite et n'eut pas même la force de baisser la vue. Et lui aussi, sans rien dire, la considérait fixement, comme cherchant au fond de lui-même une image ancienne et très chère. Tous deux, mis en présence, faisaient appel à leur mémoire, pour se reconnaître mutuellement, ne sachant pas que la connaissance qu'ils avaient l'un de l'autre n'avait pas été prise dans la réalité courante : elle était née en eux à l'état de rêve, y avait grandi et avait fini par noyer tout l'être.

Le peintre, en les présentant l'un à l'autre, eut-il l'intuition de leur destinée ? Les voyant ensemble, si beaux, si aptes au bonheur, il leur dit :

— Noémi Dubreuil et Jean Legoth, vous êtes faits pour aller ensemble dans un tableau... et dans la vie.

Les jeunes gens se sourirent pour la première fois.

(J'en étais là dans ma lecture quand Fernande, qui écoutait en une sorte d'extase, m'interrompit d'une voix à peine perceptible : « Si vous saviez, dit-elle, combien cette minute a compté dans ma vie ! » — « Dans votre vie ? » — « Oui, dans la mienne. Vous imaginez bien que Noémi c'est Fernande. Depuis des années, je vis de cet indicible souvenir. Jean était un être si merveilleux ». Elle fit un effort pour tousser, puis me fit signe : « Continuez ».)

Ils se revirent et s'aimèrent. Par les soirs calmes, ils naviguaient dans un beau yacht blanc, qui glissait comme un goéland. Ils

s'assoiaient à la poupe, épaule contre épaule. Par moments, Jean stoppait le moteur pour goûter le silence ou pour mieux savourer une chanson sentimentale :

*Laisse-moi te parler des amours éternelles,
Toi qui m'as mis au cœur l'indestructible amour !*

On se laissait bercer par ces mots, « éternel », « indestructible », pour se donner la foi, la divine illusion de la durée, dans le tourbillon de l'universel changement, au bord de cette eau même, si mouvante, si fuyante, si pareille au sentiment humain. Car seule la vérité incréée demeure. Ils croyaient, ils avaient raison de croire, que leur union se prolongerait au delà des limites ordinaires, car leurs âmes s'attiraient autant que leur chair, et l'âme ne meurt pas.

Jean voyait son amie depuis un mois qu'il ne l'avait pas encore embrassée. Il avait pour elle une sorte de culte, et il lui avoua plus tard qu'il éprouvait une haute jouissance à comprimer l'élan de son désir.

Une fois qu'on jouait au tennis, Noémi se fit une entorse, et son aimé dut la transporter, dans ses bras, chez le vieux peintre. Elle était suspendue à son cou, et sa face si près de sa bouche qu'il n'y put tenir et chercha ses lèvres. Elle se renversa la tête, comme pour fuir cette caresse, mais elle lui rendit son baiser. C'était le premier, celui que la femme n'oublie jamais.

Le mariage eut lieu en septembre. La mariée était toute en blanc. Quand, après la cérémonie, elle parut au seuil de l'église, mince, longue, diaphane, les yeux graves et profonds la face noyée dans une gerbe de roses, on eût dit une de ces figures irréelles et lumineuses, peintes par Gustave Doré pour illustrer le paradis de Dante.

(« N'est-ce pas qu'il est beau, notre mariage ? » interrompit Fernande. — Sachant désormais qu'elle confondait rêve et réalité, je fis « oui » de la tête. En même temps je pensais au contraste navrant qui existait entre le mariage de Fernande Noémi et celui de Fernande Dubreuil.)

Les deux jeunes gens avaient d'abord résolu de s'embarquer, le soir des noces, pour la France. Après réflexion, ils avaient décidé d'ajourner ce départ à quinze jours, afin de se repaître l'un de l'autre dans la solitude. Et ils avaient choisi, pour commencer leur lune de miel, un magnifique chalet, en pleine forêt. À la

tombée du jour, ils arrivèrent au bord d'un lac, dans les Laurentides. Il faisait doux, calme et clair, comme il arrive souvent en septembre, dans ce pays. Les montagnes flamboyaient de cent couleurs.

On entra dans le chalet, où un guide, seul témoin de ce premier soir, de ce grand soir, était à préparer le dîner. Toute la nuit, de grosses bûches pétillèrent joyeusement dans le foyer de pierre, et la flamme, déchirant l'obscurité douce, éclairait à intervalles deux extases. Ce furent, dans la suite, des heures et des jours dont l'intensité de vie et de bonheur ne saurait être décrite. Pour se distraire, on allait souvent pagayer sur le lac, dans une légère embarcation d'écorce ; on y chantait des airs avec des mots de Verlaine, oui, le divin Verlaine, le seul poète, qui, par son imprécision même, correspond exactement à certains états d'âme. Ou bien on marchait des heures dans des sentiers, en habit de chasse. Noémi était gentille à voir, avec ses pantalons bouffants. Jean le lui disait, et cet hommage à sa sveltesse la grisait davantage.

(Fernande parla de nouveau : « Parfois, une perdrix s'envolait près d'eux, à grand bruit d'ailes. À deux milles du chalet, dans un petit lac, ils virent, un jour, un original qui portait des bois énormes au-dessus de l'eau et qui, de ses yeux doux, regardait dans le vague ». Je jetai les yeux sur le manuscrit et m'aperçus que Fernande avait continué son texte. Était-ce le délire ? Elle avait évidemment des alternatives de divagation et de lucidité.)

Devant le camp, des écureuils allaient et venaient. L'un d'eux, d'un beau roux soyeux, venait chercher des noisettes dans les mains de Noémi, puis, allant plus loin, s'assoyait sur son petit derrière et maniait l'amande avec autant d'adresse et plus de grâce que ne l'eût fait un enfant. Jean riait aux éclats, et ce rire était comme l'explosion de toute la jeunesse qui bouillonnait en lui.

Les jeunes mariés, enivrés l'un de l'autre, ne sortirent du bois que pour s'embarquer sur un paquebot en partance pour l'Europe. Durant la traversée, ils se quittèrent si peu qu'un professeur français, qui les abordait parfois, les taquinait en les appelant : Philémon et Baucis. Il leur citait ces mots bien connus :

Baucis devint tilleul, Philémon devint chêne.

Le soir du bal, avant l'arrivée sur le vieux continent, Noémi remarqua que plus d'une jeune femme recherchait son mari. Elle en fut à la fois jalouse et heureuse. N'était-ce pas naturel qu'on le désirât, lui, le dieu ?

Le reste du voyage fut un enchantement. Paris, Montmartre, les musées, les églises, les Champs-Élysées... Puis le Midi plein de soleil, Marseille, Nice, Cannes... L'Italie, Venise, Rome, Naples, les promenades dans la campagne romaine... Au souvenir de ces pays parcourus, la tête de Noémi tournait comme dans un carrousel fantastique, une féerie.

(Fernande, d'une voix plus faible que tout à l'heure : « Et lui, Jean, le bien-aimé, ne se lassait pas d'elle. Quand ils furent de retour au pays, il se mit au travail. Il écrivait un roman d'amour où seul le guidait le souci de la beauté. Noémi était son inspiratrice, car tout artiste en a besoin d'une. Quand il se renfermait dans son cabinet de travail pour se livrer à la méditation, à cette sorte d'auto-suggestion qui accompagne tout travail créateur, elle entrait silencieusement, sans se faire entendre, et, avant qu'il eût pressenti sa présence, elle l'enlaçait et lui fermait les yeux de ses lèvres. Il la grondait amoureuxment d'être venue rompre la chaîne de sa songerie, puis il la baisait au front en lui disant : « Tiens ! petit monstre, pour te punir ! » — Fernande savait évidemment tout le manuscrit par cœur. Elle le récitait faiblement, lentement, en haletant, reprenant son souffle à chaque mot. Comme elle terminait, Eudore entra et vint dans la porte de la chambre : « Comment ça va ? » demanda-t-il. Elle répondit : « C'est toi, Jean ? » Et je regardai avec stupéfaction cette brute d'homme qui s'éloignait en titubant. Il était ivre. Il grommela : « Quand elle divague, elle m'appelle toujours Jean. »)

Ils vécurent ainsi trois ans. Pas une ombre à leur bonheur. Quelques jours seulement, la jalousie, ennemie traditionnelle des couples unis, vint troubler la sérénité de Noémi. Une jeune femme de ses amies venait parfois la visiter. Elle était aussi fort belle...

« Plus vite, lisez plus vite ! Voulez-vous ? dit Fernande. Allez tout de suite au dénouement. Je veux entendre la fin. » Et je lus les dernières pages).

Jean avait œuvré, sculpté son âme, si on peut dire, pour faire d'elle un être sans pareil. L'amour rend si réceptives les âmes d'élite ! Elle avait absorbé toute la richesse spirituelle de son Jean : ses goûts, ses manières, sa pensée, son art, sa conception de la beauté. L'esprit de cet homme lui faisait l'effet d'un radium qui l'aurait pénétrée toute.

Par contre, Noémi faisait communier Jean à sa bonté et à sa charité. Sa nature exquise se répandait en lui comme certains parfums insinuants et délicats, qui imprègnent tout ce qui les entoure. C'est ainsi que Jean avait pris d'elle un peu de sa foi, de son mysticisme. Au début du mariage, elle ne s'était pas

étonnée de son scepticisme, mais, peu à peu, elle l'avait entraîné à aimer un idéal plus haut que le monde. Elle le fit entrer une fois, deux fois, dans une petite église qui sentait l'encens et le cierge brûlé. Il finit par aimer la douceur des sanctuaires.

Souvent, elle l'emmenait visiter des taudis, où souffraient des familles sordides. Dans l'ignoble saleté des lieux, la senteur nauséabonde, la dégradation physique et morale des gens, elle l'habitua au sentiment de la pitié, la pitié rédemptrice. Ils se faisaient pardonner l'insolence de leur bonheur par le soulagement de la détresse humaine.

Un jour qu'ils se trouvaient seuls dans l'église, à genoux, abîmés dans une songerie, Noémi vit une belle dame qui lui souriait. Elle reconnut la fée de l'île, et lui demanda ce qu'elle voulait.

— Ma promesse s'accomplira, dit la fée. Vous vous aimerez jusqu'à la mort.

— La mort ? Je voudrais qu'elle ne vienne jamais !

— Souviens-toi que la vie qui dure finit par creuser des abîmes entre ceux qui s'adorent.

La belle dame disparut. Noémi dit à son mari :

— Jean, la fée m'est apparue. J'ai peur..

— Peur de quoi, petite Noémi ? Tu crois aux fantômes ? Est-ce un héritage de l'île aux sorciers ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle ne voulait pas dire ce qu'elle craignait, de peur de contrister l'aimé. Tout le reste de la journée, elle garda le silence.

Le lendemain, elle proposa :

— Veux-tu que nous allions à ce chalet où nous avons commencé notre lune de miel ?

Il accueillit le projet avec enthousiasme. Il faisait très chaud, et l'idée d'aller se rafraîchir au bord d'un lac, parmi les grands arbres, souriait à son corps comme à son esprit.

Deux heures plus tard, ils entraient dans le chalet. Ils vêtirent des costumes de sport et s'engagèrent dans un sentier qui conduisait à un lac voisin. Ce fut comme un pèlerinage au souvenir.

L'horizon s'assombrissait. Au loin, un loup hurla en réponse à l'ululement d'un hibou. Bientôt le tonnerre éclata, suivi d'un autre coup, puis d'un troisième. De larges gouttes d'eau se mirent à tomber. Les deux époux s'abritèrent sous un arbre, regardant zigzaguer les éclairs sur les eaux du lac, devenues noires.

— N'est-ce pas que c'est beau ? disait Jean. On dirait que le ciel porte une immense armée d'artilleurs dont les canons crachent du feu derrière un mur de fumée. Les peintres n'ont jamais pu rendre ce spectacle plus puissant que la guerre des hommes... Les musiciens nous l'ont mieux fait sentir...

— J'ai peur, Jean!... Regarde ! Le visage de la fée dans un nuage, à la lueur d'un éclair.

Comme elle parlait, une colonne de feu descendit sur l'arbre qu'abritait les deux amants.

Le soir, ils ne rentrèrent pas. Le gardien du chalet, après plusieurs cris restés sans réponse, alla à leur recherche.

Tout près du deuxième lac, au nord, il les trouva adossés à un arbre, pétrifiés, la tête de Noémi reposant sur la poitrine de Jean.

C'est dans cette pose ultime que les a peints, pour des siècles à venir, le vieux peintre de l'île d'Orléans.

*

* * *

Le manuscrit s'arrêtait là. Je m'étais tu et Fernande ne donnait pas signe de vie. Je la regardai. Elle était dans le coma. Je l'appelai :

— Fernande ! Fernande !

Elle tendit les bras comme pour saisir quelqu'un, fut secouée d'un long frisson, et s'écria, d'une voix qu'on a dans l'amour ou dans la mort :

— Jean ! Jean ! Jean !

Sa tête retomba sur l'oreiller. Fernande était morte. Morte sous le coup d'un bonheur... d'un désir qui ne l'avait jamais quittée.

— La vie en rêve ! reprit Lalande, après un long silence, oui, la vie en rêve n'est pas moins réelle que l'autre.

LA MORT DE L'ÉLAN

*À Archie Grey Owl
et à sa femme, Anahareo.*

Ce vieil original était le patriarche de sa tribu. Intelligent, brave et rusé, il évitait depuis douze ans le feu meurtrier des hommes et, chaque automne, il sortait victorieux des combats que lui livraient d'autres mâles pour les conquêtes de l'amour. Il fallait le voir, dans les sentiers de la forêt, alors que son pas pesant faisait trembler la colline voisine. La seule vue de son large sabot inspirait à ses rivaux une crainte respectueuse. Il longeait les bords des lacs, et quand les moustiques le harcelaient il s'enfonçait dans l'eau jusqu'au poitrail. Son panache à treize branches faisait, sur la surface ridée, une ombre large comme celle des arbres.

Il n'avait peur de rien. Il passait à côté des ours noirs, la tête haute, avec un air de défi, et les fauves n'osaient s'approcher de lui, par peur de son pied, meurtrier comme une massue de pierre. Toutes les bêtes l'admiraient pour sa noble attitude, son grand âge, sa sagesse et sa vénérable barbe. Son calme, sa sérénité le faisaient préférer au cerf, que le lièvre trouvait trop nerveux, trop sautillant, trop léger.

Voici qu'une nuit, on entendit, venant du nord, un bruit étrange : « Hou ! hou ! hou ! » De minute en minute, le bruit se

répétait et se rapprochait. Les cerfs se regardèrent avec stupeur : « C'est une invasion des barbares », dirent-ils en tremblant. Et le vieil orignal, qui avait gagné tant de duels avec ses semblables, pressentit, pour la première fois, le malheur. Les « barbares », c'étaient les loups.

Ces bêtes cruelles et faméliques, chassées de l'Arctique par la famine, descendaient dans nos montagnes fertiles en gibier, comme les Huns avaient envahi les belles campagnes romaines dans l'espoir d'un riche butin. Le patriarche des élans avait été témoin, dans sa jeunesse, d'une invasion de ce genre. Il y avait perdu son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, tous dévorés par ces buveurs de sang et mangeurs de chair. Pendant des jours, il s'en souvenait, son père avait échappé à leurs dents, mais, à la fin, affamé et morfondu, il avait succombé. Le spectacle l'avait horrifié : la curée ! Les grandes veines brisées, le sang jaillissant, la peau déchirée, les entrailles répandues...

Tout la nuit, les loups hurlèrent. Un peu avant l'aube, ils étaient si près qu'on entendait craquer les feuilles sèches sous leurs pas. Le vieil élan n'en avait pas dormi : il ne voulait pas être surpris dans le sommeil. Enfin, le soleil se leva et les bruits sinistres se turent. La lumière chassa le cauchemar. Qu'elle était douce et bienvenue la clarté du jour ! Elle vint sans bruit, sans heurt, caressa le flanc de l'original alluma des reflets roses sur ses bois, posa sur chaque buisson ses plaques d'argent, tira des bas-fonds une buée parfumée d'une odeur de terre humide, fit étinceler chaque goutte de rosée à la pointe des herbes sucrées. La bête sentit comme une délivrance ; elle descendit vers le lac et se plongea dans l'eau, pour chasser la fièvre de la nuit, puis elle entra sous bois et marcha longtemps.

Pas de trace de loups de toute la journée. L'original crut, un moment, que les ennemis de l'herbivore étaient disparus. Peut-être aussi avait-il été victime d'une illusion. Mais, le soir venu, les hurlements recommencèrent. L'ennemi était à deux pas. Il était toujours invisible et, pourtant, on l'entendait haleter. Le colosse sentait sa présence à gauche, à droite, en avant, en arrière. Il se rendit compte qu'on l'avait suivi mystérieusement depuis le matin. Les loups, le jugeant encore trop fort pour l'attaquer en pleine lumière, avaient attendu l'obscurité pour le poursuivre. Il en est des loups comme de bien des hommes : ils n'attaquent qu'à coup sûr et dans l'ombre. Alors, le patriarche résolut d'aller plus loin, là-haut, vers une montagne où se tenait, pensait-il, un troupeau

de sa race. À peine avait-il fait quelques pas dans le sentier, qu'il vit quatre paires d'yeux luire dans le noir. Il rebroussa chemin, il en vit autant de l'autre côté. Que faire ? Peut-être ses longues jambes lui permettraient-elles de distancer les assaillants. Il prit une course folle à travers bois. C'était comme un ouragan, un cyclone, dans les branches déchiquetées qui se tordaient et claquaient sur son passage. Les lièvres dévalaient devant lui, et les perdrix, qu'il dérangeait dans leur sommeil, s'envolaient avec bruit ; les renards en maraude le regardaient avec des yeux ironiques.

Enfin, essoufflé, rendu, il s'arrêta et prêta l'oreille. Tout était silence. Je les ai dépistés, pensait-il ; et il s'allongea pour dormir. À peine était-il couché, qu'il entendit, à quelque pas, un froissement de feuilles, puis un hurlement auquel répondirent, loin en arrière, d'autres hurlements, « hou ! hou ! » et, comme un écho affaibli, dans le lointain tragique, « hou ! hou ! » Il se releva pour avancer de nouveau. Cinq loups au moins l'attendaient. Il lui fallut retourner et refaire le trajet qu'il venait de parcourir au galop. Tout son corps était moite, et ses jambes aux jarrets si puissants, qui ne lui avaient jamais manqué, flageollaient sous lui. Déjà, l'affolement lui enlevait la moitié de sa vigueur.

Il marcha ainsi toute la nuit, serré de plus en plus près par cette troupe maudite qui semblait mesurer d'instinct l'affaiblissement graduel de la bête traquée. Il avait sommeil, faim et soif. Comme il souhaitait la venue du jour ! L'aube ! l'aube ! Le pâle rayon viendrait-il enfin chasser ces démons ! Alors, il pourrait s'étendre de tout son long pour dormir, après avoir brouté en paix des racines sauvages.

Les loups se consultèrent. Eux aussi prévoyaient le jour. Ils convinrent de se relayer à intervalles dans leur course, afin de permettre aux poursuivants de se reposer et de garder assez de force pour l'assaut suprême. Ils feraient en sorte d'obliger le colosse à tourner dans le même cercle. De distance en distance un loup se tiendrait au guet et, au passage de l'élan prendrait la place de l'autre loup, qui dormirait en attendant l'appel des camarades.

Le soleil parut. L'original se trouvait dans un bas-fonds riche en herbages. Tout près, brillait un lac sur lequel des « huards » au col blanc lançaient un cri lugubre, cri tremblotant et liquide qu'on dirait composé de flots de larmes. Il baissa vers la terre son long panache, pour prendre quelques bonnes gueulées de nourriture. À peine avait-il ouvert les mâchoires, qu'un loup surgissait devant

lui et faisait mine de lui sauter à la gorge. Il était écrit qu'on ne le laisserait pas manger, afin d'affaiblir sa résistance. Il s'éloigna, pénétra dans un épais fourré et, là, se croyant caché à tous les yeux, il se coucha. Ses flancs avaient à peine touché le sol, qu'il sentait aux jarrets une morsure cruelle et entendait à côté de lui un bondissement.

Une idée lui vint. Le lac près duquel il se trouvait était très long ; il le traverserait à la nage. Les loups ne pourraient le suivre, cette fois. Et l'élan entra dans l'eau. On ne vit guère plus que sa tête énorme qui glissait avec ses deux bois magnifiques au-dessus du flot. On eût dit un oiseau monstrueux rasant l'eau, ailes déployées. Malgré son affaiblissement, il se hâtait, tant son désir était grand de se délivrer de l'angoisse.

Il arriva exténué à l'autre bord. Il lui sembla que ses jambes suffisaient à peine à le porter. Il marcha néanmoins à grands pas vers une touffe de hautes herbes, au milieu desquelles il se laissa choir. Il fermait les yeux, quand surgit encore d'un buisson voisin la formidable bête, crocs découverts. Stupéfié, il ne bougea pas tout de suite, essayant simplement de tenir les yeux ouverts. Mais le loup hurla : « hou ! hou ! hou ! » D'autres cris semblables retentirent au loin. Des loups viendraient en plus grand nombre ; ils avaient contourné le lac en vitesse.

Dans l'immensité de la forêt, l'original était comme entre les quatre murs d'une prison. Il comprit confusément qu'il n'en sortirait jamais. Son cerveau ténébreux ne lui fournissait plus que des images inconsistantes. Il se laissa désormais aller à l'automatisme de l'instinct. La faim l'emportait sur le sentiment du danger. Il se mit résolument à manger. Ses énormes dents coupaient l'herbe avec un bruit sourd, et les loups, qui l'entendirent, se montrèrent à ses yeux vagues et se mirent à gronder. Il n'y fit pas attention et brouta avidement. Qu'elles étaient bonnes les tiges pleines de suc qui répandaient leur jus dans sa gueule ! Elles ne lui avaient jamais paru si réconfortantes.

Ce ne fut pas long. Un loup, plus grand que tous les autres, bondit derrière lui et le mordit à la cuisse. Le sang gicla. Réveillé tout à coup de sa demi-léthargie, l'original se retourna vivement et voulut asséner à l'assaillant un coup de sabot. Le carnassier avait disparu avec la vitesse de l'éclair. Comment atteindre de tels ennemis, qui ont la rapidité du vent, la souplesse du chat et la ruse du renard ?

Et la fuite recommença comme la veille, fuite lente, harassante, presque inconsciente. Le vieil élan n'avait plus aucune pensée. Ses sens mêmes ne percevaient les choses que dans un brouillard fantastique. Il allait dans une féérie, et on aurait pu répéter pour lui ce vers des *Châtiments*:

C'était un rêve errant dans la brume, un mystère...

Mille images, tantôt joyeuses, tantôt horribles, tournoyaient dans sa tête... Un flanc de montagne couvert de grands arbres, sur lesquels d'autres élans aiguisent leurs bois en vue des batailles de la saison du rut... Un matin, au bord d'un lac, un compagnon qui s'abat, après un coup de feu, dans une mare de sang... Un souvenir très lointain d'une incursion à travers une plaine nue, la rencontre de chevaux, de troupeaux de vaches, la vue des maisons, des granges, le jappement des chiens, l'apparition soudaine d'un chasseur et la fuite éperdue... Un « ravage » d'hiver dans l'épaisseur des sapins, de la neige par-dessus les épaules, la famine, la faim... La fonte des neiges, le ruissellement universel, les torrents bondissant du haut des rochers, les premières herbes, les festins parmi les fleurs de marécages...

Tous ces souvenirs élémentaires remontaient en lui à la fois. Et il poursuivait le songe comme dans un délire. Les loups, il n'y pensait plus. Il était las d'y penser, il ne pouvait plus... Ils le suivaient toujours. Sachant bien que leur poursuite tirait à sa fin, ils ne se hâtaient pas. Ils se contentaient de flairer l'odeur de sa chair, de sa sueur, et ils se pouléchaient d'avance les babines. La langue sortie, la tête basse, ils trottinaient en zig-zag. La faim les tenaillait, eux aussi, et leur désir les obsédait.

Le soir vient. Dans un brûlé, une ombre gigantesque s'avance en titubant. Puis elle s'arrête aux dernières lueurs du jour. Sur le ciel mauve se découpent les deux bois, la croupe ronde et forte, les longues pattes de l'élan. Doucement, par degrés le grand panache s'abaisse. On le dirait trop lourd. Plus rien ne le retient, et il suit la loi de la pesanteur. Puis, c'est la masse entière de l'animal qui s'abat sur le sol. Le patriarche a perdu conscience de tout. Une seule image, suscitée par la faim : un champ de nénuphars sur l'eau, des racines douces et tendres, parmi les fleurs, un parfum de végétation, une boustifaille énorme.

Et pendant que sa vision s'alimente de son dernier désir, de sa dernière souffrance, les cris sinistres retentissent. « Hou ! Hou !

Hou ! » On dirait qu'il y a des milliers de carnassiers conviés au festin : « Hou ! Hou ! Hou ! » Dans toute la forêt, c'est une rumeur sensuelle et meurtrière. Le goût du sang qui se répand d'arbre en arbre, de branche en branche.

Ils sont vingt autour de la proie. Le chef de file s'avance, d'abord prudemment, flaire de loin, observe, et, enfin, d'un bond, se jette à la gorge de l'élan. Une grande veine est crevée. Le sang gicle en un jet gros comme le bras. Un dernier frisson secoue la victime, dont les pattes fauchent la terre.

Et c'est la curée. Des lambeaux de peau déchirée traînent sur le sol, des morceaux de chair palpitante pendent au bord de la gueule des fauves. Un loup s'éloigne en déroulant le long boyau du ventre ouvert.

Marie Le Franc (1879-1964)

Née à Sarzeau en Bretagne, elle fait ses études à l'École normale de Vannes, puis enseigne dans le Morbihan avant de partir pour le Canada en 1906. Établie à Montréal, elle donne des cours dans un collège de Westmount et, l'été, à l'Université McGill. Elle publie des romans, des poèmes et des contes, et elle est la première Canadienne à recevoir le Prix Fémina en 1927 pour son roman *Grand Louis l'innocent*. Journaliste, elle collabore après 1930 au *Mercure de France*, à *Liaison*, aux *Carnets viatoriens*, etc.

ŒUVRES PRINCIPALES

Les Voix du cœur et de l'âme (poèmes), Montréal, Imprimerie Perrault, 1920, 144 p.

Les Voix de misère et d'allégresse (poèmes), Paris, Éd. Crès, 1923, 208 p.

Grand Louis l'innocent (roman), Montréal, Éd. La Patrie, 1925, 176 p. ; Paris, Éd. Rieder, 1927, 240 p.

Le Poste sur la dune (roman), Montréal, Éd. Rieder, 1928, 270 p.

Grand Louis le revenant (roman), Paris, Éd. du Tambourin, 1930, 279 p.

Héliér, fils des bois, Paris, Éd., Rieder, 1930, 383 p.

La Randonnée passionnée (roman), Paris, Éd. Perenczi, 1930, 248 p. ; Montréal, Éd. Fides, 1962, 159 p.

Pêcheurs de Gaspésie (roman), Paris, Éd. Ferenczi, 1930, 159 p. ; Montréal et Paris, Éd. Fides, 1963, 193 p.

Au pays canadien-français (récits), Paris, Éd. Fasquelle, 1931, 237 p.

La Rivière solitaire (roman), Paris, Éd. Ferenczi, 1934, 255 p. ; Montréal, Éd. Fides, 1957, 194 p.

Visages de Montréal (nouvelles), Montréal, Éd. du Zodiaque, 1934, 236 p.

Ô Canada! Terre de nos aïeux! (récits), Issy-les-Moulineaux (France), Éd. La Fenêtre ouverte, 1947, 277 p.

Florence est extrait du *Mercure de France*, mars 1934. La nouvelle a été reproduite ensuite dans *Visage de Montréal*, dans *Dans la tourmente*, Issy-les-Moulineaux (France), Éditions La Fenêtre ouverte, 1944, et dans *Ô Canada! Terre de nos aïeux!* *Katherine* est extraite des *Nouvelles littéraires*, août 1939. Elle a été reproduite ensuite dans *Dans la tourmente*.

FLORENCE

Comme l'eau dégringolait de la rue et que l'herbe des pelouses sortait par endroits de la neige fondante j'ai soudain pensé qu'elle s'appelait Florence.

Le trottoir en pente était encore recouvert du sable qu'on y répand les jours de verglas ; mais l'eau y traçait un allègre réseau, tout un système nerveux subitement mis au jour.

Je n'étais pas venue dans ce quartier depuis des années et le reconnaissais à peine, comme après un long séjour à l'étranger, en me débattant contre une sensation de rêve.

Autrefois, la maison de Florence était bâtie à flanc de montagne et entourée d'une aristocratique solitude, comme toutes celles qui composaient Pleasant View, demeures de gens de la finance et des affaires qui, après la bataille féroce de la journée, dans la ville basse aux artères étroites battant de la fièvre de la spéculation, grimpaient le soir avec des âmes d'agneaux les lacets de la colline, au ronronnement de leur Packard.

Dix ans avaient passé. La race des hommes d'affaires bedonnant de dollars s'anémiait, puis disparaissait sans bruit, comme celle des Indiens. La Packard leur rendait un dernier service : ils

s'enfermaient avec elle dans le garage, simulaient quelque réparation à faire, ouvraient la caisse à outils, mettaient le moteur en marche, et se glissaient sous la machine comme pour voir ce qu'elle avait dans le ventre. Le gaz monoxyde allait vite en besogne. C'était le genre de disparition à la mode, la seule qui gardât les apparences de « decency », une sorte de rite de caste auquel les financiers de Pleasant View restaient fidèles. Les compagnies d'assurances étaient dans l'impossibilité de prouver le suicide.

C'était là leur dernier coup de Bourse.

À mesure que je descendais la rue, les années fondaient entre Florence et moi. J'étais replacée dans l'époque même où je la connaissais. L'eau ruisselante menait dans la direction de sa maison que j'avais peine à retrouver. Ce qui était jadis une route bordée par les bois de la montagne, par des terrains à vendre, par les vergers des Sulpiciens, avec des pommiers qui avaient l'air d'avoir été plantés à l'époque du seigneur de Maisonneuve, devenait une rue comme les autres, contre laquelle je me révoltais. Elle faisait injure à Florence par ses maison banales de briques déjà noircies, que tenaient ensemble de maigres cordons de plantes grimpanes. Elle privait Florence de son aristocratique isolement. Je soupçonnais ces maisons d'appartenir à des Juifs enrichis des dépouilles des boursiers malchanceux de Pleasant View. Il semblait vraiment qu'une éruption eût passé sur la colline, ne laissant debout que ces prétentieuses bicoques.

La rue me parut beaucoup plus longue qu'autrefois, angoissante à regarder. Elle portait bien le même nom, mais avait changé de visage ; une autre artère la coupait en son milieu, transversalement, et cela lui faisait une affreuse balafre. Elle avait raboté la colline même. En la descendant, ma mémoire devenait un gouffre au fond duquel je ne retrouvais rien.

J'appelais le nom de Florence comme au fond d'un bois, sans pouvoir me souvenir du nom de famille sous lequel je l'avais connue. Si je ne réussissais pas à retrouver sa maison, Florence était perdue pour moi. Mon regard faisait le tour des façades d'une façon égarée, comme lorsqu'on cherche quelqu'un dans la foule.

Pendant ce temps, celle à qui il ne restait que ce nom de Florence devenait une image de plus en plus complète. J'avais été dix ans sans songer à elle, et cinq minutes plus tôt elle n'existait pas. Mais à présent, il n'y avait plus qu'elle dans mon cerveau.

Je la revoyais telle qu'elle m'était apparue pour la première fois quand, jeune fille, elle habitait la maison de son père, une vieille demeure grise comme un bastion qui surveillait la colline. Vêtue d'une robe claire, les épaules enveloppées d'une longue écharpe de tulle, nu-tête, elle avait traversé le petit jardin du côté de la sortie des domestiques, et s'appuyait à la barrière décolorée, surmontée d'un arceau où plus tard fleuriraient des roses. Pour le moment, la seule rose, c'était elle, avec sa tête aux éclatants cheveux roux et son long corps flexible. Ses yeux étaient rieurs et chauds, bruns sous les cils plus pâles. On les discernait tout d'un coup ainsi qu'on remarque, en marchant sur les feuilles mortes, des châtaignes luisantes au fond de leur bogue à demi ouverte.

Elle me parlait en se penchant un peu. On sentait qu'elle n'était là que par accident, avançant le printemps dans la rue. Elle était sortie vivement de la maison en souliers fragiles qui s'enfonçaient dans le gravier de l'allée que le soleil n'avait pas encore séché.

Sa voix était d'un registre bas et caressant où tout d'un coup la nervosité mêlait des notes presque aiguës. Elle convenait au bleu transparent de l'air, au ruissellement des filets d'eau venus des pelouses fondantes, aux troncs d'arbres qui se débarrassaient de l'humidité de l'hiver et laissaient suinter de leurs pores une sorte de laque noire et juteuse. Elle tintait contre les bourgeons des érables prêts à éclater et à envelopper la colline d'une chapelle de feuilles vertes.

Quand j'entrai pour la première fois dans le salon, je vis sur le mur un grand portrait en pied de Florence, dans la même robe claire, avec l'écharpe qu'elle portait le jour où elle m'apparut à la barrière du jardin, et quoiqu'elle ne s'appuyât à rien, il y avait dans sa pose la souplesse et la faiblesse d'une branche qui ne saurait tenir debout toute seule. À cause de sa robe et de son écharpe, j'eus l'illusion de la connaître depuis longtemps.

Je l'étudiais avec cette hâte dérobée, cette crainte d'être pris en flagrant délit de curiosité qu'on éprouve en faisant l'examen d'un portrait quand on s'attend à voir paraître d'un moment à l'autre le modèle vivant. Je ne me doutais pas que Florence dût demeurer pour moi un portrait devant lequel on ne peut se livrer qu'à des conjectures.

Deux fois par semaine si je m'en souviens bien je montais les hauteurs glissantes de Pleasant View pour arriver jusqu'à Florence. Ce n'était plus une toute jeune fille. Il y avait déjà quelques

années qu'elle était revenue de la « finishing school » d'Angleterre, et plusieurs saisons qu'elle avait fait ses débuts dans la société de Montréal. Florence parlait moins de bals et davantage de « luncheons ». Comme sa mère était morte, elle tenait la maison de son père et assumait une allure de jeune femme indépendante. Elle se découvrit des goûts d'artiste, étudia le chant, la décoration intérieure, remporta un prix du Country Home Journal, posa pour un peintre qui lui avait déclaré que ses cheveux présentaient le véritable roux Titien. Elle voulut aussi parfaire sa connaissance du « parisian french » acquis à Londres. C'est pourquoi elle m'avait happée au passage, un matin de mai, et invitée avec une grâce qui creusait sa joue d'une fossette, à aller m'entretenir avec elle.

J'arrivais, un manuel de conversation gros comme une Bible sous le bras. Mais nous ne nous en servîmes jamais. Je garde de cette époque de la vie de Florence le sentiment qu'elle se tenait penchante au bord de ses entreprises, toujours prête à verser dans un nouveau projet. Je la trouvais en train de transporter un pot de fleur de la serre dans le salon, ou d'arranger dans de minces vases de verre les daffodils et les narcisses, les jour où elle attendait des amies pour le lunch. Ses longs doigts se confondaient avec les tiges fragiles, craquantes de sève printanière, et devenaient une autre espèce de fleurs.

Je m'asseyais sous le portrait de Florence. Elle me criait : « Wait ! », et pour être sûre de se faire entendre répétait, comme s'il se fût agi d'un seul mot : « Wait-Attendez ! », en mettant un peu d'hésitation caressante dans la façon d'en prononcer les syllabes françaises.

Je ne me rappelle guère que nos exercices de prononciation, car c'est à cela que Florence tenait par-dessus tout. Elle pouvait rester en place un quart d'heure à prononcer le mot lit-té-ra-tu-re. Elle s'asseyait sur un pouf carré, en face de moi, et appuyée d'un côté sur une main qui reposait sur le tapis, le corps penché, avec une légère angoisse sur ses traits, répétait lentement les syllabes. L'r nous désespérait toutes deux, et la lettre *u* qu'elle prononçait *ou* avec persistance en surveillant mon visage. Elle avait pourtant conscience de ce merveilleux et cristallin domaine du son *u* où elle n'arrivait pas à pénétrer. Nous n'étions pas convaincues qu'elle fût en progrès.

Je ne sais laquelle des deux dénicha le mot *brouillard*. Je vois encore Florence, sa longue main brune aux doigts pliants posée sur sa gorge avant de l'attaquer. Le volume sonore qu'elle donnait

me faisait reculer un peu sur la chaise au bord de laquelle j'étais assise. Ce brouillard dégageait des visions, et nous nous trouvions toutes deux trébuchant dans un Londres fuligineux pavé de grosses maisons sombres.

Une fois le mot projeté hors de sa gorge, Florence perdait son expression d'angoisse et étourdie elle-même par l'espèce d'explosion qu'il avait provoquée, elle riait, et je riais, et cela allait jusqu'au fou rire, vite réprimé chez moi à la pensée que je gagnais bien mal mon argent.

C'est sans doute par association d'idées que le mot de brouillard la conduisit à celui de « brougham », qu'elle voulut me faire dire, et que je prononçai d'une façon étouffée et pâle qui donnait à ce « brougham »¹ l'air d'un équipage fantôme. J'avais perdu toute mon assurance et nous nous trouvâmes, Florence et moi, sur un pied d'égalité.

Parfois, elle n'était pas rentrée quand j'arrivais. Elle criait en me voyant : « Wait-Attendez ! » puis me demandait, avec cette tremblante courtoisie qui lui était propre, si je voulais monter avec elle dans sa chambre, pendant qu'elle se dépouillait de ses vêtements de sortie. C'était l'époque où elle prenait au dehors des leçons de chant. Une fois, elle prononça le nom de son professeur, un nom français, en me demandant si je le connaissais. Elle fut soulagée de ma réponse négative, et se tut, prétendant être occupée à enlever son manteau. Il y avait une expression hésitante dans ses yeux couleur d'automne, comme si elle eût craint d'avoir commis une indiscretion.

Ce devait être aux approches de Noël. Des boîtes décorées de motifs de houx et de gui étaient entr'ouvertes sur les meubles ; de grandes feuilles de luxueux papier blanc, dont les riches enveloppent leurs cadeaux, couvraient le lit.

Florence ôtait, avec des gestes las, ses fourrures luisantes, qui faisaient le tour de ses épaules et de son cou. Puis, pliée en deux au bord d'un fauteuil, elle tirait à pleines mains sur ses chaussures de voiture d'un air accablé, comme si cette obligation eût contenu toute la misère humaine, et laissait ses vêtements abandonnés à l'endroit où ils tombaient sur le plancher. Une lumière voilée, venant d'un plafonnier d'albâtre, ajoutait à l'impression de détresse. De nous deux, cette fille de millionnaire était à plaindre.

1 Sorte de fiacre à Londres.

*

* *

Quelques années plus tard, je montais lentement la colline de Pleasant View et jetais un regard en passant sur la maison de Florence.

Qu'était-elle devenue ? La colline commençait à changer d'aspect. En face du bastion gris qui autrefois se dressait seul au sommet, une maison neuve apparaissait, d'apparence assez banale, au milieu d'un terrain pris sur la montagne et déjà transformé en pelouse d'une belle tenue.

Une large galerie abritée par un auvent de toile flanquait le premier étage. Une voix descendit de là, versée par l'ombre qui y régnait, la voix cuivrée et caressante que je connaissais bien, celle de Florence qui m'appelait.

Elle était étendue sur une chaise-longue et, à mon approche, rejeta la couverture de voyage qui enveloppait, ses genoux. Sous le gros manteau bourru qu'elle avait mis pour sa sieste en plein air, apparaissait sa robe d'un vert de printemps, qui me rappela les daffodils et les narcisses au milieu desquels je la trouvais autrefois. C'était toujours Florence avec ses beaux cheveux, son corps de lévrier russe, ses yeux doux, chauds d'accueil, où gîtait la même détresse, son sourire qui se cassait vite.

Elle était mariée maintenant, et elle jouit du plaisir de m'apprendre la nouvelle. Le nom du professeur de chant me traversa la mémoire. Comme si elle m'eût devinée, Florence se hâta de me renseigner : elle avait épousé un employé de la banque de son père. Tout un roman : un Anglais d'Angleterre, à qui elle n'avait fait aucune attention pendant des années et qui, à force de persévérance, avait fini par la décider. Très gentil, d'ailleurs. « Il demeurait en bas, disait Florence en désignant une rangée de maison obscures au pied de la colline, et il me voyait quelquefois sortir de chez moi pour descendre en ville. »

Malgré ce nom de roman dont elle désignait son aventure, je n'étais pas convaincue de son enthousiasme. Je rencontrai un peu plus tard le mari. Il était bien ce qu'elle avait dit : beau, d'une beauté efféminée et irritante, les traits réguliers, la bouche parfaite sur des dents brillantes, le nez un peu courbe, les moustaches aux pointes cirées, les vêtements aux plis si impeccables qu'on en avait une impression de gêne physique. Bref, une façade, et assez banale malgré sa perfection. Florence, ce roseau penchant, avait épousé plus faible qu'elle.

Je lui demandai ce qu'elle faisait là, sur sa chaise-longue, au lieu d'être dehors, sécateur en main, parmi ses plantations de rosiers. Elle murmura d'un ton évasif qu'elle ne se sentait pas bien, qu'elle souffrait d'une dépression nerveuse. Elle ne voulut rien dire de plus, et en insistant on eût amené des larmes dans ses yeux.

Nous reprîmes nos conversations d'autrefois. Elle tentait de se raccrocher à quelque chose, d'apporter quelque persistance à ses projets. À la fin de l'été, la chaise-longue fut abandonnée. Je trouvais souvent Florence au lit, avec un air de nervosité sur son visage, sans que je pusse dire si c'était physiquement qu'elle souffrait.

Elle faisait des progrès en français, moins par l'application qu'elle y apportait que par le cheminement souterrain qu'il effectuait en elle. Elle refusait de discuter son propre cas, mais elle prenait goût à des problèmes moraux, à des situations psychologiques auxquelles, intérieurement, elle trouvait des analogies avec la sienne. Le français lui servait d'échappatoire. Ce qu'elle eût jugé indécent, « impropres », de discuter, même par allusions, elle l'abordait dans une langue étrangère. Et si impur que le français demeurât sur ses lèvres quand il s'agissait de banals propos il revêtait une espèce d'élégance pour décrire un état d'âme, un conflit de sentiments. Il ressemblait alors à Florence, souple, ployant, aristocratique, avec des incidentes qui n'en finissaient plus, portées jusqu'au bout par une voix pathétique. Si je voulais l'aider à s'en tirer, elle m'interrompait : « Attendez ! », et repartait de plus belle. On voyait qu'elle avait l'habitude de ces dédales. Nous lûmes ensemble *la Duchesse bleue*, puis *le Démon de midi* que son libraire anglais avait choisis pour elle ; et entre mes visites elle déplaçait le coupe-papier de bronze et traduisait quelques pages. Les explications qu'elle me demandait ensuite ne portaient pas sur une difficulté de texte, mais sur une obscurité de sentiments.

Elle avait conservé de la somptueuse maison de son enfance le goût des fleurs et, n'ayant plus les serres paternelles à sa disposition, elle surveillait dans sa cave des rangées d'oignons de hyacinthes dans des vases de verre qu'elle remontait plus tard à la lumière, sur le bord de la fenêtre, à l'abri des doubles-vitres.

Elle aimait aussi les feux de bois dans les cheminées et, quoique la chaleur du calorifère fût presque excessive pour sa petite maison, elle se hâtait d'allumer le feu dans le « sunparlor », là-haut, où nous attendait « *le Démon de midi* ». La pièce était tout en vert

et jaune, les couleurs favorites de Florence, celles qui mettaient le mieux en valeur sa chevelure et sa carnation.

Elle n'allait jamais jusqu'aux confidences. Je ne pouvais deviner ce qui la faisait souffrir, mais j'étais sûre qu'elle méritait d'être plainte.

Cette pitié était entre nous. Florence en avait conscience. Je crois même qu'elle lui faisait du bien et qu'elle l'acceptait, tant qu'elle demeurait inexprimée et ne reposait que sur des motifs vagues. Parfois elle soupirait : « Mon pauvre mari !... Il est nerveux aussi... Il ne peut pas dormir... Les affaires sont difficiles... »

Elle était la proie de toutes sortes de nostalgies, parlait longuement de ses années de pension en Angleterre. Ses souvenirs sentaient les vertes pelouses et les haies d'aubépine, les chevaux et les chiens.

Elle fut la première à m'entretenir des bois canadiens, où son père et ses oncles possédaient un club de chasse où l'été elle les accompagnait parfois. C'est à travers ses récits que m'apparut d'abord la masse liquide et verdâtre, à l'aspect de gouffre, enclos de bois sombres, qu'était un lac du pays. Je l'aimais déjà passionnément par ses descriptions, et plus tard, dans la réalité, il ne présenta jamais ni cette profondeur ni cette gamme de verts qui faisait éprouver une sorte de vertige. Je voyais Florence penchée à une fenêtre entourée de lianes, retenue à elle par ses longs cheveux et sondant du regard les eaux énigmatiques.

Aux environs de Noël, elle déploya beaucoup d'activité pour préparer un panier destiné à la gardienne du camp, qui vivait dans cette solitude toute l'année, une femme supérieure, une lady, disait-elle, qui s'était réfugiée là pour des raisons connues d'elle seule. Chaque Noël, on lui envoyait une dinde, des mince-pies et un plum-pudding préparés à l'avance, qu'on tenait au frais dans la cave, du raisin de Californie, des pommes MacIntosh. Florence travaillait depuis des semaines à un ouvrage de lingerie en soie rose qu'elle appelait un « bed-jacket », à l'intention de la dame du fond des bois. Je rêvais à cette créature mystérieuse que l'hiver tenait séparée du monde. « Elle vit là absolument seule ? » demandais-je, dans mon incapacité de Française à concevoir la solitude totale. — « Toute seule. Mais il y a un métis qui vient apporter le bois tous les matins et qui est très gentil aussi », répondait Florence.

Elle décrivait le camp où elle avait passé plusieurs Noëls, le sofa du sitting-room couvert d'une peau de buffle, sur lequel on s'allongeait devant l'énorme feu de la cheminée.

Le matin, on voyait des empreintes d'ours à la porte de la cuisine, et une fois on avait trouvé dans la forêt le corps gelé d'un indien. La neige battue par ses raquettes montrait qu'il avait fait de grands efforts pour retrouver son chemin. La maison était à cinq minutes de là.

Une après-midi, je vis un traîneau de louage à la porte. Florence m'attendait, debout dans le vestibule, l'air d'un bel animal de race dans ses fourrures. Il faisait beau. Elle avait envie d'une promenade. Nous irions en dehors de la ville, et nous arrêterions en passant aux établissements d'un fleuriste au bord du fleuve. Elle voulait y acheter quelques pots d'azalées pour sa décoration de Noël, et ces étranges swastikas tout en étoiles rouge feu dont elle n'avait vu en ville que de trop maigres spécimens. Nous partîmes, pleines d'espoir. Florence riait. Il y avait moins d'angoisse dans ses yeux, moins de nervosité dans ses gestes. Adossée à la paroi du traîneau, elle remontait la couverture aux poils rudes jusqu'à son menton, et on ne voyait d'elle que son visage tanné et rose, et l'éclat de ses cheveux au bord du petit tricorne de feutre. Elle aspirait l'air comme on respire un parfum.

Il y avait eu peu de neige jusque-là, quoique ce fût la fin de décembre, et les routes étaient presque dénudées. Le traîneau glissait avec un bruit râpeux désagréable. À chaque cahot, Florence, au lieu de rire, faisait une grimace, fermait à demi les yeux comme s'il lui causait un déchirement intérieur.

Quand on eut quitté l'abri des maisons, le vent se fit sentir et le soleil sembla se délayer dans l'air plus froid. Le ciel seul régnait, magnifique à voir, s'exhaussait à mesure que la campagne, devenue plus plate, prenait l'aspect d'un marécage noyé de neige où les bois n'étaient plus que des taches d'ombre. Ciel vertical, avec des montagnes perpendiculaires de nuages blancs qui laissaient entre eux des fissures d'azur bleu et des vallées d'argent où le regard voyageait avec délices.

Le visage de ma compagne s'assombrissait. Tourné maintenant du côté de l'ombre, il avait l'air en proie à une décomposition subite, creusé, avec deux rides encadrant la bouche contractée. Les yeux meurtris par le froid se cerclaient de rouge, et des taches de rousseur apparaissaient sur les joues. Quand nous arrivâmes en vue des serres, elle refusa de descendre et d'un ton de panique cria au cocher de faire volte-face.

Elle ne m'interrogeait jamais. Elle ne cherchait pas à savoir dans quelle médiocre pension je pouvais loger, comment je réus-

sissais à arriver jusqu'au haut de Pleasant View à l'heure où elle m'attendait, les matins où les trams, arrêtés par la tempête, ne circulaient plus, même dans la ville basse. Je prenais quelques instants, sous le porche, avant de sonner, pour secouer la neige du col de mon manteau et laisser à mon visage le temps de redevenir d'une couleur normale.

Quand je me moquais de mes doigts gourds qui ouvraient maladroitement le livre à couverture jaune aux coins retroussés, elle me considérait un instant, se rappelait que le mercure du thermomètre placé à l'extérieur du sun-parlor était descendu à 20° au-dessous de zéro, riait nerveusement et s'écriait d'un ton émerveillé : « Ma foi ! », et personne ne disait ce mot avec autant de gentillesse, de conviction et de naïveté.

Ma personnalité n'intervenait jamais entre nous deux. Il y avait assez de la sienne, qui ne présentait rien de pesant, ni d'encombrant, ni de défini. Son inexistence même en faisait l'attrait. Nous ne pouvions être gênées par des confidences auxquelles Florence ne s'était point livrée, et que je n'avais jamais sollicitées. De son côté, tout était à dire, et du mien tout à apprendre. Elle représentait un sujet. Je me demandais à chaque visite dans quel état j'allais la trouver. Je ne voyais d'elle que des apparences sous lesquelles la vraie Florence se débattait. Peut-être ne connaîtrait-elle que ces apparences. Elle n'aurait pas la force d'en rejeter le mortel enveloppement. Les autres allaient jusqu'au bout de leur drame intérieur, se laissaient tuer par lui ou le tuaient. Celle-ci n'était que soupirs dans le vide. Elle ne saurait jamais le nom de son mal.

Elle en avait déjà montré des symptômes quand elle habitait la grande maison grise de l'autre côté de la rue, que ses yeux chaviraient sous une expression de détresse subite et qu'elle se dressait dans le jardin ensoleillé en regardant la ville dans les bas-fonds lointains, comme si soudain tout eût glissé d'elle. Ce sommet de colline condamnait au dépouillement.

J'avais dû me tromper en imaginant qu'à ces moments c'était un chant masculin qui s'élevait à son oreille, un visage d'homme qui passait devant ses yeux : Florence était condamnée à errer entre les visages, et il n'y en avait pas un seul qui fût marqué pour la faire souffrir. Il n'y en avait pas un seul non plus destiné à se rapprocher du sien jusqu'à le toucher. Il y aurait toujours entre les deux le masque grimaçant de son angoisse.

Mariée à présent, elle disait : « Mon pauvre mari ! ». Est-ce elle, est-ce lui qu'elle plaignait ? Personne ne pouvait le dire, pas même Florence.

Je la perdis de vue. Je ne la rencontrai qu'une fois dans la ville et fus presque surprise de la voir marcher dans la rue, sur le plan des autres passants. Je ne pouvais l'imaginer qu'au sommet de la colline, débarquant de son traîneau aux somptueuses pelleteries, ou laissant son regard couleur d'automne errer sur la ville d'où elle était exclue.

Elle portait un tailleur brun de tweed anglais et des fourrures du même ton, et malgré la sobriété de sa mise elle ne réussissait pas à avoir un aspect quelconque. Il fallait qu'on se retournât sur son passage, et le passant lancé dans la foule comme s'il y cherchait une rencontre unique poursuivait son chemin avec le sentiment qu'il l'avait entrevue un instant sous les espèces de cette inconnue au regard pathétique, dont les vêtements portaient le pli de la vague.

Elle était ce jour-là accompagnée de son mari. De voir celui-ci l'allure désœuvrée, les mains dans les poches, aux côtés de sa femme dans la rue, comme s'il se fût trouvé à Londres ou à Paris, me causa un malaise. Que n'était-il à ses affaires ! Les businessmen de la cité ne se promenaient pas avec leurs femmes à trois heures de l'après-midi. Il avait, après son mariage, quitté la banque de son beau-père et ouvert à son compte un bureau de change. J'eus l'impression que Florence promenait un malade.

Elle m'annonça qu'ils allaient partir pour un voyage en Europe. Son mari confirma la nouvelle d'un sourire indifférent, qui découvrit ses dents trop brillantes. Il me fit le grand salut exagéré qui lui était habituel, et le geste mécanique de son corps plié en deux révéla qu'il avait considérablement maigri.

*

* * *

Nous nous étions donc quittées là, au bord du trottoir, ou plutôt au bord d'un océan, il y a dix ans, et je n'avais plus entendu parler de Florence. Il avait fallu me retrouver par hasard sur la colline de Pleasant View pour que son souvenir revînt, et le besoin impérieux de la revoir. Dans les quelques minutes que je mis à descendre la rue, tous les aspects de Florence avaient défilé devant mes yeux.

Ils me conduisirent à sa maison. Je sonnai. Une jolie fille, moulée dans son uniforme empesé de nansouk bleu de lin, tout pareil à celui que les servantes portaient autrefois chez Florence, vint ouvrir. Le nom que je cherchais désespérément se présenta à cet instant même pour me tirer d'embarras, et je pus demander si Mrs. H... était chez elle. De la surprise passa sur son visage rose. « Mrs. H... n'habite plus ici. La maison a été vendue à la mort de son mari. » Et voyant mon expression elle ajouta : « Oui, on l'a trouvé mort dans son garage. Mrs. H... est allée habiter chez son père, en face. »

Je respirai. Du moment que rien n'était arrivé à Florence !

Je traversai la rue, passai sous l'arceau de la barrière, montai le perron de pierre de la maison grise. J'étais convaincue que Florence en personne allait venir m'ouvrir, gantée de vieux gants et sécateur en main, ou bien que je verrais son visage éclairé de surprise derrière la vitre, au-dessus des fleurs de printemps. Elle aurait une exclamation : « Ma foi ! » et un rire trébuchant, avant de savoir de quoi il s'agissait.

Le vieux butler m'informa que Mrs. H... était sortie, qu'elle rentrerait pour le déjeuner. Si je voulais l'attendre...

La fièvre qui me brûlait tout à l'heure à la pensée de Florence se refroidissait. Le lien entre elle et moi se rompait. Je sentis qu'elle ne serait jamais aussi vivante que durant le temps où j'accourais à elle en descendant la rue, portée par l'allégresse des filets d'eau ruisselants.

Il m'eût fallu la revoir tout de suite, me rattacher à elle par le fil cuivré de sa voix, ne pas lui laisser le temps de se reprendre, et que surgît dans son regard une flamme d'intérêt vite consumée, vite refroidie, noyée sous les anciennes défaillances.

J'étais sûre qu'à la faveur de la surprise j'eusse retrouvé la Florence d'autrefois, exactement au point où je l'avais quittée. Mais attendre, la voir entrer préoccupée de ses courses de la matinée, diminuée, tirée en arrière par le poids de la ville, me fit peur.

Ce n'était pas la mort de son mari qui nous séparait, qui la ternissait brusquement, mais l'idée de ce temps à attendre pendant lequel elle allait se décolorer, de cet intervalle qui s'écoulerait entre le moment où ma présence lui serait annoncée — elle monterait d'abord se déshabiller dans sa chambre de jeune fille au second étage, se pencher vers le miroir ovale de la coiffeuse, —

et celui où elle paraîtrait dans le salon avec un pauvre sourire arrangé.

Je savais que Florence vieillirait de dix années dans ces quelques minutes.

Je m'en allai sans laisser mon nom.

KATHERINE

Donat regarda le soleil, déjà haut au-dessus de la montagne, le lac qu'il séchait de ses sueurs nocturnes. Il ne pensait pas par heures, n'ayant jamais possédé de montre, mais il jugea qu'il était temps de partir.

Il avait fini d'arrimer la tente, les provisions et les couvertures dans le canoë qu'il maintenait d'une main, plié en deux sur ses jarrets, au bord du ponton de bois. Il leva la tête vers la maison et siffla doucement.

Un être délicieux en sortit, une jeune femme menue, vêtue d'un tricot aux manches courtes et de longs pantalons de toile. Sa tête aux cheveux bouclés serré avait l'air d'une mûre aux grains unis, brillants et noirs. Elle descendit en courant la pente herbeuse semée de rocs gris, mit un pied léger au milieu du canoë et s'assit à l'avant. Donat prit place à l'arrière. Tout le long du voyage, il aurait sous les yeux la houppe de cheveux noirs, la nuque blanche, les épaules fermes et délicates, le bras nu qui maniait la pagaie. Mais bien qu'elle ne pût le voir, il éviterait de laisser son regard peser trop longtemps sur elle. Odile, qui portait seize ans, en avait en réalité vingt-deux. Ils étaient déjà presque un vieux ménage et avaient trois petits. Il n'eût pas été convenable de se

conduire comme des amoureux. Mais il sentait sa présence. L'air était plein d'Odiles qui toutes avaient ses formes gracieuses, peu de gestes et encore moins de paroles. Celles qu'il arrivait à Odile de prononcer sortaient à peine dessinées de ses lèvres entr'ouvertes, relevées sur les canines petites et brillantes d'où coulait une sorte de sourire. Donat n'avait qu'à regarder ses lèvres pour comprendre les sentiments d'Odile, joies, étonnements, interrogations, effrois.

Elle ne tournait pas la tête pour voir Donat. Mais la chaleur de son corps rayonnait jusqu'à elle, et le mouvement qu'il lui fallait faire pour pagayer se propageait à travers la mince membrane du canoë. Le rythme de la pagaie réglait celui de leur sang. Elle voyait comme dans un miroir les taches de rousseur du visage de Donat, les poils roux de sa poitrine.

Tant qu'ils étaient sur le lac des Trembles, leur lac, ils se trouvaient encore chez eux, même après que la petite maison de bois brun eût disparu. Ils mirent toute la matinée à le traverser. Donat aborda la rive, près d'une trouée qui indiquait le portage qu'ils prendraient tout à l'heure.

— On sera bien icitte pour manger, dit-il, en poussant le canoë sur une étroite bande de sable.

Déjà il abattait avec sa hache un arbre sec pour le feu. Odile ôtait du sac le petit seau à confitures pour faire bouillir le thé.

Pour ce premier repas, ils se contentèrent de sandwiches préparés avant le départ.

Ils mangeaient en silence, les yeux sur l'eau qui clapotait doucement autour d'eux, et ce spectacle donnait à leur pain une saveur qu'il n'avait jamais eue. Manger était secondaire, un prétexte à s'arrêter là, à regarder sans bouger. Ils absorbaient le paysage, lentement, avec son goût de feuilles, d'écorce chaude, de jeune pelage ; le soleil pénétrait les pores de leur peau, et le silence était une espèce de soleil aussi, qui venait de partout et leur pénétrait l'âme.

Le lac était fermé de collines densément boisées qui s'étendaient bien plus loin qu'ils ne pourraient jamais marcher, jusqu'au bout de la terre, leur semblait-il. Ils savaient qu'après le lac des Trembles il y en avait d'autres plus nombreux que les jours de leur vie, et qui présentaient autant de ressemblances et de dissemblances que des visages humains.

On était à la mi-septembre. Jusque-là Donat avait été pris, comme chaque été, par son métier de guide. Des étrangers, munis

de cannes à pêche et de carabines, visitaient la région, où régnait encore la forêt primitive, en quête de sauvages randonnées.

Il y avait même accompagné une femme cette saison, une mystérieuse créature que ni la pêche ni la chasse n'intéressaient et qui pouvait voir surgir un orignal dans la brousse sans braquer dessus son kodac. De fait, elle n'avait pas de kodac.

Elle était arrivée aux Trembles avec son sac d'excursion, sa carte où un itinéraire était tracé au crayon bleu. Elle avait l'air décidé.

— Je veux aller le plus loin possible !

Il reconnut à son accent qu'elle était Américaine.

Il était habitué à ne s'étonner de rien. Pourtant, il fit remarquer, de sa voix lente, qu'elle avait choisi une région difficile, que la rivière Tourmente par laquelle se ferait le retour avait des rapides dangereux, parfois impossibles à sauter ; qu'il y aurait des portages durs, en particulier celui qui allait du barrage de la Loutre à la Grande Cachée. Et il était long !

— Combien de milles ?

— Six au moins, beaucoup de roches, de l'eau par places...

Elle rit :

— Ça ne me fait pas peur !

— Des mouches noires.

Ah ! c'est vrai, c'était la saison des mouches noires, qui se posent sans bruit sur votre peau et vous sucent le sang.

Elle fit la grimace.

Il se sentait passablement intimidé, quoiqu'il n'en laissât rien voir. Il n'avait jamais voyagé qu'avec des hommes. Comme elle portait une alliance, il en conclut qu'elle était mariée.

Elle avait plutôt l'air d'un garçon. Elle était grande, d'allure sportive. Les cheveux, d'un noir bleu, avaient une teinte acier aux tempes, ce qui lui fit penser qu'elle n'était peut-être plus très jeune et le rassura. Ses yeux se posaient directement sur ceux de Donat, qu'ils abandonnèrent aussitôt qu'ils eurent pris sa mesure. C'était au guide, non à l'homme, qu'ils s'intéressaient.

Le voyage dura huit jours. Au retour, Odile lui parut amenuisée dans sa petite robe à fleurs, baissant la tête sous sa lourde toison, la nuque frêle. Elle l'accueillit avec son sourire mouillé comme des larmes. Elle avait les jambes nues, des socquettes bleues. Elle copiait chaque saison un modèle de robe sur celles des jeunes femmes qui accompagnaient leurs maris jusqu'au seuil de la forêt ; mais ce que celles-ci ne pouvaient lui emprunter, c'était sa grâce

hésitante, son mystère de fleur inachevée. Et ce qu'elle avait d'exceptionnel sautait aux yeux de Donat après chaque absence.

Pourquoi ne fut-il pas question de la voyageuse ? Ils étaient conscients l'un et l'autre de leur silence. Odile savait cependant que Donat n'avait rien à se reprocher, et Donat qu'Odile ne lui reprochait rien. C'était ce silence qui mettait une ombre entre eux et faisait lever des germes de pensées troublantes. Était-ce pour le dissiper que Donat avait dit à la fin de la saison :

— Si tu veux, on va prendre le bois, nous deux. La chasse n'ouvre pas avant le mois prochain. Nous aurons le temps. Ta mère gardera les enfants.

Et voici comment ils se trouvaient face à face, mari et femme, dans les solitudes forestières, comme s'ils eussent été un couple venu des villes, sportif et riche en loisirs.

*

* *

Quand la nuit arriva, ils avaient traversé deux grands lacs et parcouru des milles de pistes. Ni l'un ni l'autre n'éprouvait de fatigue, mais une satisfaction heureuse de tous leurs muscles d'avoir fourni cet effort. Ils étaient dégagés de leurs soucis. Ils ne faisaient pas allusion aux petits, qui devaient être couchés à cette heure, dans le lit de la grand'mère, comme trois brins d'herbe côte à côte. C'étaient des êtres simples, qui vivaient dans le moment présent.

— On arrive au lac du Tonnerre, dit Donat.

Ils tournèrent longtemps autour, à la recherche d'un endroit propice où dresser la tente. Mais les rives, qui plongeaient à pic en énormes pans rocheux, n'avaient rien d'hospitalier. L'eau prenait dans leur ombre l'apparence d'un bloc de glace verdâtre qui contenait d'autant plus de menace qu'elle était d'une immobilité absolue. L'œil ne pouvait sonder sa profondeur. Cependant, par endroits, il distinguait des racines noires et rampantes, d'aspect millénaire, qui parlaient de forêts englouties.

Odile leva le doigt dans la direction d'un îlot moins densément boisé que les autres et qui avait l'air d'un voilier gonflé de vent à la surface des eaux.

Donat le reconnut. C'était là qu'il avait campé, la première nuit, avec l'étrangère. Il se garda de révéler à Odile que l'îlot lui était familier, tout en se reprochant sa réticence. Comment eût-il pu prévoir qu'elle allait choisir celui-là, parmi le grand nombre

d'îles dont le lac était peuplé ? S'il avait décidé de suivre l'itinéraire parcouru avec l'autre, c'est qu'il le connaissait assez maintenant pour éviter les pistes les plus pénibles, celles de la rivière Tourmente en particulier, et préserver Odile de fatigues inutiles. Il ne s'était pas rendu compte qu'il y avait aussi, tout au fond de lui-même, le désir de refaire le chemin...

L'îlot se dressait sur un socle rocheux qu'il escalada en tirant par la main la jeune femme. Le sommet était plat, recouvert de terre végétale, de lichens d'argent et de mousses. Il avait dû brûler autrefois, et maintenant il était semé, comme un jardin, de jeunes arbres.

Au centre il y avait un emplacement de tente, sous un bouquet de merisiers. Des piquets étaient demeurés plantés dans la terre, et l'odeur d'une épaisse couche de branchages de sapin chauffés du soleil leur monta aux narines. Ces branchages, c'est *elle* qui les avait coupés pendant qu'il préparait le souper. Elle, Katherine... Il se surprit à l'appeler par le nom qu'il avait lu sur ses bagages. Si elle le fascinait ainsi, c'est qu'elle était la première femme d'une espèce inconnue à la région qu'il voyait de près et étudiait sans le savoir. Elle se dressait sur ses jambes musclées, étirait ses hanches nerveuses pour atteindre les branches, et d'une tape claquante écrasait un moustique sur son bras nu.

Elle était calme, indépendante, forte. Il devinait un passé de richesse derrière elle, l'habitude de commander. Elle s'occupait peu de lui. Elle avait montré dès le début qu'elle le traiterait en guide, comme il convenait, non en homme à gages, et que cela l'amusait de partager les besognes du campement. En guide, pas en camarade, comme font les hommes. Il y avait une nuance.

Quand elle chantonnait en plaçant les deux assiettes de métal et les deux gobelets sur un arbre renversé, pendant qu'il faisait rôtir les tranches de pain devant le feu, au bout d'une petite fourche de bois d'aune, il savait qu'elle était retournée en pensée au monde inconnu d'où elle venait. Cela ne durait pas longtemps.

— Donat, où avez-vous mis le thé ?

Elle avait une voix précise, cuivrée, qui le ramenait à la réalité.

Au temps de leur randonnée, il ne pensait ni à son nom ni à sa voix. Il n'était occupé qu'à remplir en conscience ses devoirs de guide. Le milieu qu'elle représentait imposait, au pauvre homme qu'il était, du respect. C'était en revenant dans ces lieux avec Odile, en la mêlant à Odile, qu'elle revêtait un visage obsédant. Son nom se répétait en lui-même. Par moments, il ne s'appliquait

plus à celle qui le portait. Ce n'était plus qu'un nom. Il savait le prononcer comme il fallait, car les étrangers qu'il accompagnait, s'ils n'emmenaient pas leurs femmes, prononçaient quelquefois leurs noms, le soir, à la porte de la tente, au moment du rite du dernier whisky. Il avait déjà entendu celui de Katherine. Il le prononçait avec la douceur insistante et tendre de sa première syllabe, la musicalité légère de la dernière. Il portait à l'extrémité de sa langue ce *th* enfantin qui le grisait un peu, blotti dans la tiédeur du nom de Katherine.

Elle était devenue une sorte de personnification de la forêt, semblable à ces idoles de bois taillé que les Indiens laissent après eux sur les territoires de chasse qu'ils ont occupés une saison. Les grandes solitudes conservaient le souvenir de ceux qui les traversaient, et d'une façon plus jalouse et plus persistante encore quand il s'agissait d'une femme. Il avait voulu se débarrasser du malaise que Katherine créait entre Odile et lui, et voilà qu'elle devenait si vivante qu'elle l'importunait. Un être simple n'avait rien pour se défendre contre pareil envoûtement. Il lui en voulait d'effacer Odile. Odile avait l'air d'une biche effarouchée qui fuyait entre les arbres.

Il passa la main sur son front, que la trace de la courroie de portage ceignait d'un large bandeau rouge, repoussa les mèches de ses cheveux brûlés du soleil.

— Tu as chaud ? demanda Odile.

Il haussa les épaules pour montrer que ce n'était rien.

Ils feraient mieux de se hâter pour que la nuit ne les surprît pas en pleine installation. La forêt n'aimait pas qu'on troublât son repos en rangeant la vaisselle, ni qu'on allumât dans l'ombre l'œil d'une lampe électrique. On sentait son épaisse présence autour de soi, son souffle, ses desseins cachés, le guet qu'elle exerçait sur toutes les créatures.

Odile attendait qu'il lui donnât des ordres. Elle n'était plus dans sa maison. Ici, c'était le domaine de Donat. Elle n'osait pas toucher au sac de provisions, où chaque chose était rangée méthodiquement par lui : le sel, le sucre, le thé, la farine, l'huile contre les piqûres de maringuoins et l'iode pour un coup de maladresse avec la hache. Les hameçons dans un coin, les allumettes à portée de la main. Quand il lui demanda ce qu'elle voulait avoir pour souper, elle le regarda avec des yeux surpris. Est-ce qu'ils avaient autre chose que leurs épis de maïs et leur jambon salé ?... L'Américaine, elle, plongeait le bras jusqu'au fond du sac, en

extrayait une grosse boîte ronde qu'elle élevait à la lumière, sur le plat de sa main, et riait comme si elle n'avait jamais vu de sa vie une boîte de « Boston pork and beans ». Un pot de confitures de fraises des bois que Donat avait apportées, de la part de sa femme, lui avait arraché une exclamation :

— Mais c'est magnifique, magnifique !

Il se rappela que ces mots lui venaient souvent aux lèvres, prononcés comme pour elle-même, de sa voix de basse, quand, assise toute droite à l'avant du canoë, elle dévorait des yeux le paysage.

*
* *
*

Cette fois, il n'eut à préparer qu'un seul lit de branchages, plus profond que large : Odile ne prenait guère de place.

Ils terminèrent leurs préparatifs en échangeant à demi-voix les mots nécessaires. Tous les deux étaient des êtres de chuchotements plutôt que de paroles claironnées, de soupirs plutôt que de cris, de mouvements adroits et doux. Le sourire de Donat était dans son regard. La bouche sensible d'Odile n'avait pas besoin de paroles pour s'exprimer. Ils agissaient avant d'interroger. Odile devinait, à la façon dont l'œil de Donat épiait la rive, appuyait sur un fourré, le portage qu'il cherchait, ou l'animal qu'il avait entendu. Il soulevait légèrement l'humus du sol, grattait du doigt les feuilles qui recouvraient les pentes d'un ruisseau, avant de l'appeler pour lui montrer l'empreinte du sabot de l'orignal ou de la patte du loup. Il regardait longuement le nuage, l'arc-en-ciel au-dessus de leurs têtes au moment de pousser le canoë à l'eau, et l'ombre des rocs noirs sous les écumes avant de se risquer dans un rapide.

Ils ne se faisaient point de déclarations d'amour ; l'amour entre eux s'entourait de mystère, de délicatesse. Mais une fois la tente refermée, Odile fut dans ses bras. Elle n'avait jamais dormi en plein air, dans un cercle d'eau, de nuit et de forêt, redoutables puissances qui n'en faisaient qu'une. L'ombre ruisselait d'elles comme un sang de même couleur. Elles avaient la même façon insidieuse de se resserrer autour de vous, de vous pénétrer jusqu'à l'âme. La seule protection contre elles, c'était Donat. Odile fût morte de peur sans lui, sur l'îlot. Elle comprenait maintenant l'épouvante du voyageur qui s'est aventuré seul sur les pistes, s'y est perdu, et a passé la nuit dans la forêt, et la fixité de son regard quand on le ramène au jour.

Il serra Odile dans ses bras. À la maison, il y avait toujours un enfant entre eux. Odile était deux bras, un sein, deux genoux, toujours prêts à porter, à bercer l'un ou l'autre.

Le souvenir de Katherine lui vint, de leur premier soir sous la tente. Il avait attendu qu'elle fût couchée et endormie. Et puis, ôtant ses bottes au dehors, il était entré en évitant de regarder de son côté. Une odeur de fumée de cigarette le surprit. Il s'allongea vite sur sa couche. Et tout d'un coup, il entendit sa voix calme :

— Je voudrais pêcher demain matin avant le déjeuner. Réveillez-moi de bonne heure.

Quand il se fut endormi, Odile se tourna de l'autre côté, toucha de la main la paroi de toile. Il y avait juste place à leurs deux corps... Alors, l'étrangère avait dormi aussi sous cette tente étroite?... Est-ce que Donat pensait à elle quelquefois?... Elle n'avait pas l'habitude de l'interroger sur les voyages où ils étaient entre hommes. Mais pourquoi ne disait-il jamais rien de celui-ci ?

Elle se reprochait sa pensée. Elle irait s'en confesser à son premier voyage au village.

Par une déchirure de la tente, son regard tomba sur un bouleau qui poussait dans le roc. Ses branches pendantes se balançaient au-dessus de l'eau, dans un mouvement chercheur et doux, comme si elles eussent désiré l'atteindre. Ainsi était son amour pour Donat, sans cesse tendu vers lui, mais léger comme une ombre, et silencieux.

*

* *

Donat ouvrit les yeux aux premières lueurs du jour. Un érable dessinait ses feuilles sur la toile. Odile était pelotonnée contre son flanc. Elle avait froid sans doute. Son visage paraissait pâle dans l'aube verdâtre. Il remonta la mauvaise couverture autour de ses épaules.

Comment allait-elle supporter les fatigues du voyage ?

Appuyé sur son coude il resta un instant à rêver. Il se rappelait son réveil, deux mois auparavant, sous cette même petite tente. Il avait entendu un bond sourd dans l'eau, de ceux qu'on entend, matin et soir, dans la forêt, à l'heure où le chevreuil, le porc-épic, le rat musqué y plongent. Il avait tourné la tête avec précaution pour voir si le bruit avait réveillé l'étrangère. Sa place était vide ! C'était elle qui faisait un plongeon dans l'eau et allait

rejoindre au milieu du lac les huards qui saluaient le soleil de leurs roucoulements aigus, ivres de joie. Il n'y avait pas à s'étonner, tous ces Américains étaient les mêmes : il leur fallait leur bain avant de déjeuner. Il s'était levé pour allumer le feu et, tout en faisant frire le bacon et bouillir le café, il se disait avec un peu de honte qu'un bon guide devait être levé le premier.

Avec le jour, la hantise s'effaça. Donat et Odile redevinrent le couple harmonieux qu'ils avaient toujours été, unis silencieusement comme la feuille et la branche. Il laissa Odile explorer seule la petite île et faire une récolte de myrtilles juteuses dont le sol était tapissé. Il s'en alla au large, dans le brûlant soleil, jeter sa ligne et rapporta des brochets pour leur repas de midi. Ensuite ils firent la sieste à l'ombre. Ils se trouvaient chez eux sur leur île dont les rocs avaient du dehors un aspect inaccessible, et la végétation légère de l'intérieur une grâce accueillante.

— Si on restait ici pour cette nuit encore ? dit Odile.

Ils se sentaient tout alanguis de chaleur et de bien-être, riches d'une oisiveté à laquelle ils n'étaient pas accoutumés. Le jeune corps d'Odile n'était plus uniquement le berceau où se blottissaient les petits. L'amour ne passait plus au second rang. Elle avait repris son aspect de jeune fille. Elle redevenait la fiancée timide d'autrefois, mais ils pouvaient s'aimer sans péché.

Deux ou trois fois pendant leur sieste, un vison aux yeux bruns pleins de sagesse et d'étonnement sortit du creux d'un arbre renversé à terre pour les regarder.

— On va se baigner, veux-tu ? dit doucement Donat quand la grande chaleur fut tombée.

Ils mirent le canoë à l'eau et longèrent les rives. Partout, le roc plongeait verticalement dans l'eau, et la sensation de profondeur insondable que prenait le lac sur ses bords faisait frissonner Odile. À la fin, ils trouvèrent une étroite baie sablonneuse que Donat explora le premier avec précaution. À l'endroit où le sol prenait une brusque déclivité d'abîme, il s'arrêta. Odile achevait de se déshabiller, derrière un buisson de la rive, et courant dans le lac elle prit dans sa main de grandes franges d'eau qu'elle jetait par-dessus ses épaules pour cacher sa nudité.

— Tu peux venir jusqu'ici, dit-il. Il n'y a pas de danger.

Il se tenait debout, les épaules hors de l'eau, tourné vers elle pour l'encourager.

Elle avançait lentement. Son sourire flottait sur sa bouche. Son corps aussi ressemblait à un sourire, ruisselant sous les jeux de la

lumière et de l'eau. Il constata avec un peu de remords qu'elle ne savait pas nager. Il n'avait pas eu le temps de lui apprendre. Tout l'été, elle barbotait avec les deux aînés des enfants près de la maison, à un endroit où le lac des Trembles n'offrait pas de danger, et ils se laissaient flotter sur les arbres morts éparpillés dans la baie.

Quand elle arriva à lui, elle perdit pied et s'accrocha à ses jambes, solides comme les pilotis d'un ponton. Il la coucha avec précaution à la surface de l'eau, mit sa large main sous son ventre et la fit flotter, toute blanche, crêtée de ses cheveux aux anneaux défaits. Il éprouvait la sollicitude tendre, émerveillée qu'on ressent envers un enfant qui fait ses premiers pas. Il soutenait son menton au-dessus de l'eau, et il avait l'impression qu'il tenait dans sa main toute sa vie.

Après quelques jeux, elle regagna la rive, et pendant qu'elle se rhabillait Donat se mit à la nage vers le large. Il nageait sans lassitude, rempli de cette ivresse particulière de l'eau, où la tête reste froide, mesurant sa respiration à la sienne, froissant ses muscles contre ses muscles. Il ne pensait plus à Odile. L'eau était sa seule compagne. Elle avait comme lui des épaules, des reins. Ils étaient portés ensemble. Ils s'entendaient par en-dessous comme des danseurs s'entendent par les jambes, d'une façon invisible pour les spectateurs. Ils n'avaient besoin ni l'un ni l'autre de donner tout leur effort.

C'est alors que l'image de Katherine bondit sur lui, au moment où il était sans défense.

Odile apprendrait à nager. Mais elle tournerait en rond dans une baie de sable argenté. Elle n'était pas faite pour le large. Elle n'était pas Katherine. Il avait regardé Katherine nager dans ce lac. Avant qu'il se fût aperçu de rien, elle était déjà loin, et aujourd'hui, c'était peut-être son allure qu'il imitait, sans s'en rendre compte. Il ne voyait plus que sa tête volontaire, aux cheveux lisses. À ses côtés, l'eau prenait l'apparence d'une créature bronzée, mince et longue, aux muscles infatigables. Katherine l'entraînait.

Elle ne l'avait pas invité, autrefois, à nager avec lui. Il allait lui montrer qu'il pouvait lutter avec elle.

— Donat ! appela la voix flottante d'Odile.

Il poussa un soupir rauque et fit demi-tour brusquement, comme s'il abandonnait Katherine à ses jeux de sirène et qu'il fût content de noyer son souvenir.

Il poussa le canoë à l'eau. Le soir fraîchissait.

— Faut se dépêcher, dit-il. Il y a bien une heure de ramage.

Le lac changeait brusquement d'aspect. Une brume blanchâtre partie des bords l'envahissait. Odile se tenait immobile à l'avant. Elle avait l'impression d'être prise dans un filet aux mailles humides. Le ciel au-dessus d'eux était aussi d'une blancheur d'écume. C'est en vain qu'on y eût cherché des étoiles. Odile souffrait de leur absence. Elle savait qu'il y avait entre les étoiles et les créatures perdues un lien. Cependant, elle n'éprouvait pas d'inquiétude, sa confiance en Donat était absolue. Elle se laissait porter comme une petite chose sans poids.

Il lui jeta sa veste pour qu'elle couvrît ses épaules. Et il se mit à pagayer de toute sa force tranquille, de toute sa science de la brume et des eaux. Il n'y avait plus de montagnes à l'horizon sur lesquelles se guider. Le lac avait disparu sous eux. Seul régnait ce cotonneux et humide enveloppement. Tout d'un coup, il se trouva à une longueur de pagaie d'une masse noire qui lui soufflait dans la figure son haleine végétale : c'était une île. Pas celle qu'il cherchait. Mais il conservait son calme. Dans ses nombreuses aventures d'homme des bois, il ne s'était jamais encore perdu. Un sûr instinct le guidait. Il était sûr de la retrouver.

Une lune nébuleuse se dégagea de la brume et forma un étroit chemin pâle sur les eaux. Odile regardait droit devant elle, prise dans le fantastique éclairage. Il y avait de la douceur dans son silence. Donat, l'homme de la vie simple, des sentiments simples, sentait bouillonner en lui une exaltation jamais éprouvée encore, qu'il n'eût pu expliquer. Le lac frémissait avec lui. Ce monde nocturne où il était seul à se mouvoir lui appartenait. Le danger était autour d'eux, dans la masse neigeuse du ciel, dans l'haleine surnoise de la forêt disparue dans son antre, dans le manque de repères et d'appui. Il était là, directement sous eux, dans l'abîme frigidé des eaux. Mais il avait autant de confiance dans son canoë d'écorce que dans sa propre peau. Une voix sourdait de lui-même, que l'écho bramait au-dessus des rives couchées : « C'est magnifique, magnifique ! »

Odile ne faisait pas un mouvement. Il connaissait quelqu'un qui eût lutté d'endurance avec lui... Il allait d'une allure qui ne faiblissait pas, mais demeurait mesurée. La gravité du paysage ne prêtait pas à l'emballement. Chaque coup de pagaie provoquait, contre les flancs du canoë, un bref gémissement.

L'îlot surgit du chaos des choses obscures, dressant tout à coup devant eux ses contreforts rocheux. Ils l'escaladèrent côte à côte.

Donat avait mis la main sur l'épaule d'Odile. Ils demeurèrent près de leur feu après le repas. Leur cœur était gonflé de sentiments inexprimés. La fumée montait dans l'air comme un langage étouffé. Le canoë qu'ils avaient hissé près d'eux, sur le roc, reposait couché sur le ventre, gonflé de torpeur. Odile avait mis ses socquettes bleues, ses sandales de toile. Elle gardait sur ses épaules la veste de son mari. Elle était assise sur un tronc d'arbre. Il s'allongea à ses pieds, posa la tête sur ses genoux, qu'il remontait un peu plus contre elle à mesure que l'ombre s'épaississait. Le sol était doux avec son feutre d'aiguilles de pin. La nuit n'était pas faite pour dormir. Ils étaient un homme et une femme seuls sur la terre.

Donat ne comprenait pas ce qui venait de lui arriver, l'obsession à laquelle il avait été en proie. Il aimait Odile et il n'aimait qu'elle. Il aimait le flocon de chair et d'âme qu'elle représentait. Il ne la voulait pas autre. L'étrange fascination de Katherine n'avait rien à voir avec son amour.

L'incompréhension où il se débatait lui fit pousser un soupir, comme il en poussait, parfois, dans son sommeil. Odile se pencha vers lui, attira la rude tête rousse plus près de son cœur. Elle devint pour l'homme le berceau qu'elle avait été pour ses petits. Elle l'enveloppa étroitement de ses bras. L'amour qu'ils allaient goûter, dans un instant, sous la tente, avait déjà son nid en elle. S'il y avait quelque chose à pardonner, elle le pardonnait. S'il y avait quelque chose à le meurtrir, elle faisait entrer en elle la meurtrissure.

Elle chuchota son nom avec une voix qui semblait sortir du paysage émiétté, dissous dans l'ombre, et qui cherchait, lui aussi, quelque chose à quoi se raccrocher.

Clément Marchand (1912-)

Poète et conteur originaire de Sainte-Genève de Batiscan. Après son baccalauréat ès-arts au Séminaire de Trois-Rivières en 1932, il entre comme journaliste au *Bien public*, qu'il dirige et dont il devient propriétaire (avec Raymond Douville) en 1933. Il gère également une imprimerie et fonde les Éditions du Bien public. Il remporte un premier prix David en 1939 pour un recueil manuscrit, *les Soirs rouges*, et un deuxième en 1942 pour *Courriers des villages*. Il devient membre de la Société royale du Canada en 1947. Il reçoit le prix littéraire de Trois-Rivières en 1985.

ŒUVRES

Courriers des villages, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1940, 214 p.

Les Soirs rouges (poèmes), Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1947, 180 p.

Le Ferment dans l'auge et *la Montre* sont extraits du *Bien public*, 2 et 9 avril 1936. Ces deux textes sont légèrement corrigés par l'auteur. Reproduits ensuite dans *les Œuvres d'aujourd'hui, Recueil littéraire trimestriel*, n° 1, Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1937, avant de paraître dans les différentes éditions de *Courriers des villages*, dont la première remonte à 1940.

LE FERMENT DANS L'AUGE

C'était un fin renard que ce Mathurin, petit fermier mais avant tout distillateur et contrebandier de bagosse. Il semblait avoir été confit dans la ruse.

Comme il était un peu la cause que tout le village de la Rivière-à-la-Lime se peuplait d'ivrognes, il avait vu se dresser contre lui le bon curé, la Sûreté provinciale et la vigilante ligue de la Tempérance. Mais le curé avait beau lui consacrer du haut de la chaire des prônes menaçants, Mathurin demeurait bien tranquille. Quant aux agents provinciaux, il les savait trop routiniers pour s'aventurer comme ça, en belle voiture, dans des chemins casse-cou, en vue d'une prise tout aléatoire. Restaient les natures vénales et les membres de la ligue qui comptait dans ses rangs, à part la presque totalité des épouses délaissées, quelques pieuses notabilités et les vieillards. Mais la ligue n'avait pas d'imagination et il considérait les innocentes chausse-trapes qu'elle semait sur son chemin comme l'hygiène du métier.

Aussi quand un ami zélé lui disait :

— Maturin, tu n'es pas assez secret, tu finiras par te faire coffrer.

— Crains donc pas, qu'il répondait avec assurance, le gouvernement sait même pas que notre village existe. D'autant plus que je me fous des pic-bois ; le stock est toujours bien tassé dans le foin.

Du fond de sa grange, accrété comme un prêteur, il dominait le village et les hameaux environnants. Son industrie, dispensatrice de joie, était devenue indispensable aux paysans qui aiment sabler cette énergique bagosse pour le goût de feu qu'elle laisse dans la gorge.

C'était un vieux garçon, long sur ses jambes torsées, tout sec, osseux et noirâtre, le visage couleur de sillon blême. Sous la tignasse de ses cheveux poivrés luisaient de petits yeux porcins.

Il habitait la petite ferme paternelle assise au milieu de champs sableux, un peu en retrait du chemin du roi. Sophie, sa vieille mère, malgré les hivers qui pesaient sur son dos, tenait la maison en branlant du menton. C'était une octogénaire aux yeux d'insomnie. D'une nature sauvage et bourrue, brave vieille au demeurant, elle savait mener à bonne fin un brassin. Elle ne dédaignait pas, au long d'interminables nuits, de seconder son fils autour du serpent de zinc. Si un godelureau du village venait sur le minuit heurter la porte du fournil, de sa fenêtre elle le rabrouait en termes verts :

— Sorte de petit bêta, tu ne pouvais pas t'en passer jusqu'à demain ? C'est pas des heures pour déranger les honnêtes gens. À peine si ç'a du poil sous le nez et ça veut faire l'homme. Ce pauvre Mathurin, vous allez me le faire mourir !

Pour compléter la famille, il y avait aussi un falot personnage répondant au surnom de la Marmotte, petit jeune homme roublard et paresseux qu'on gardait pour l'aide aux travaux de ferme.

Ces trois êtres vivaient dans le climat de mystère et d'alerte que le second métier de Mathurin créait autour des bâtiments dont les alentours étaient hantés, le soir venu, de formes fuyantes.

La ferme avait une mine borgne avec ses toits en sellettes, ses portes déclouées, ses fenêtres et carreaux qui répandaient d'étranges lueurs dans la nuit.

Le jour, on bardassait dans la petite cour encombrée de vieilles mécaniques ou bien on vaquait tranquillement aux travaux des champs. À la veillée, dans le plus grand secret, on distillait la « baboche ». Stores baissés, portes verrouillées, sous l'œil morne de l'aïeule, Mathurin et la Marmotte rêvassaient, les jambes allongées devant l'alambic au serpent dégoulinant.

Parfois Mathurin tolérait que de vieux clients vinsent dans son fournil s'y mouiller la lulette. Dans ce cas il détaillait au verre. Nos gaillards discutaient politique pendant que le « whisky » les échauffait. Sur les petites heures, il arrivait que la chicane s'élevât. Alors Mathurin chassait la tempête. Il avait la réputation de cogner dur.

Pour lui, il était sobre quand les autres s'enivraient et inversement. Ses saouleries avaient pour cadre la campagne ensoleillée, la route libre. Quand les gens des fermes d'alentour s'affairaient aux champs, une rumeur fantastique annonçait le passage de Mathurin.

— Tiens, se disaient les gens, voilà Mathurin qui prend une cuite.

Dangeureusement agrippé au pare-boue de sa barouche, le torse mou dans son antique redingote, fleur à la basque et hart à la main, il passait dans un nuage de poussière, chantant à tue-tête des chansons bachiques.

*En passant par Paris, j'ai vidé bouteille.
Trois de mes amis, y m'ont dit à l'oreille :
Buvons !
Le bon vin m'endort et l'amour me réveille.*

À intervalles réguliers, il allongeait un coup de fouet sur la croupe de son cheval qui se vouait à tous les diables. Assis derrière, les jambes pendantes et bêtifiant, se tenait la docile Marmotte. Que venait faire la Marmotte dans ces échauffourées ? On se le demande. Toujours est-il qu'on n'avait jamais vu Mathurin courir la campagne sans être accompagné de la fidèle Marmotte.

Passait-on devant un perron sur lequel s'aérait une jolie fille, Mathurin arrêtait sa haridelle et, debout dans sa barouche, les membres distors, il lui chantait d'une voix rocailleuse quelque refrain de ce genre :

*Pour avoir son p'tit cœur,
Ça prend un voyageur
Pour avoir le restant,
Ça prend un habitant.
Tirelaridondé,
Tirelaridondaine !*

Puis il s'en allait en insultant à l'étonnante maigreur de son cheval et en rignochant sur le compte de l'inexistante Marmotte.

*
* *
*

Un soir, c'était en période électorale (et il était chaud partisan des libéraux), Mathurin quitta son fournil pour se rendre au village, plus précisément dans la salle du restaurateur où se tenait une assemblée.

— Tu vas voir, la mère, s'écria-t-il, en passant le seuil, j'vas leur montrer où la chatte a mis ça.

Il était assez gris, ayant déjà le verbe abondant et querelleur. Deux heures s'étaient écoulées depuis son départ, et la vieille Sophie s'inquiétait, seule dans l'obscurité : « Il doit être en train de faire le jars, pensait-elle. Mais il est si émêché qu'il se fera moucher. » (Mathurin avait été dans son jeune temps un redoutable matamore, mais à présent, son coup de poing en avait reperdu). N'y tenant plus, rongée par l'inquiétude, la vacillante octogénaire s'atourna les épaules d'un châle et partit sur la route enténébrée.

Elle avait été une femme capable, mais à quatre-vingts passés, allez, on a fini de sautiller. Clopin-clopant, elle atteignit le village et se présenta au restaurant où régnait une odeur de bataille. Dans la salle, selon son pressentiment, elle trouva Mathurin aux prises avec des malandrins à rouges trognes. Il surnageait avec peine dans la mêlée en laissant échapper des grognements. On raconta qu'il avait brocardé un orateur et qu'à la suite d'une altercation on lui faisait un mauvais parti. Ils étaient quatre ou cinq courtauds rués sur le pauvre homme dont le poing énorme s'élevait lentement pour s'abattre comme une massue sur leurs vilaines têtes. Bientôt Mathurin s'écroula, bourré de coups. Alors la courageuse Sophie s'élança à sa défense.

— Lâchez-le, bande de vauriens ! On se met pas dix sur le même. Un par un, il peut tous vous étripier. Autrefois il les aurait aplatis, vos vilains nez.

Devant la vieille mère aux épaules soudain dévoûtées, les chicaneurs se rangèrent, laissant voir la longue carcasse de Mathurin affaissée dans un coin.

— Viens, mon p'tit gars, murmura Sophie en s'approchant. C'est pas ta place écite... Bande de vauriens !

Et l'aidant à se relever, elle le ramena à son bras parmi le silence étonné.

Mais il vient d'être pincé, Mathurin le fin renard. Sa prise était depuis longtemps différée. Un peu par crainte des sarcasmes en cas d'insuccès, les agents avaient sans cesse retardé la perquisition. Mais les plaintes s'accumulaient, la ligue de Tempérance devenait menaçante. Le coup fut donc tenté, un beau matin d'octobre.

Mathurin était à soigner ses porcs dans la petite soue attenante à l'étable. La Marmotte écurait les litières. Quant à l'aïeule, elle était à tourner les crêpes du déjeuner.

Trois « civils » descendirent d'une auto et ils se partagèrent le terrain. L'un pénétra dans la cuisine, un autre se posta dans la porte du hangar, le troisième se dirigea vers l'étable. La Marmotte, qui bêflait dans la fenêtre à carreaux, le vit venir.

— M'sieu Mathurin, en v'la un.

— Qui ça ?

— Un constable, j'cré ben. Ils viennent d'arriver, trois gros hommes.

En entendant ces mots, vite, Mathurin gagna sa cachette, prit son quart de ferment et s'en fut le vider dans l'auge à cochons. À peine avait-il eu le temps de cacher la canistre qu'un des agents s'amenait à lui, escorté de la Marmotte plus morte que vive et qui roulait de gros yeux hébétés.

— Un beau matin, fit le monsieur.

— Oui, assez beau, répondit Mathurin, feignant de peigner la tasserie avec une fourche.

— Êtes-vous M. Mathurin Dubord ?

— Oui, c'est moé.

— Eh bien M. Dubord, on se plaint de vos activités à dix lieues à la ronde. Il paraît que vous distillez et vendez de la baboche ?

— C'est arrivé dans la passé, mais plus astheure, m'sieu. Oui, oui, vous pouvez me croire, j'distille pus, la Marmotte le sait.

— Qui ça, la Marmotte ?

— C'est lui, dit Mathurin en désignant son aide.

— Ha ha !

— C'est comme je vous dis, plaida Mathurin, j'aimerais bien pouvoir m'accuser, mais de quoi ?

— Dans ce cas, M. Mathurin, je vais me voir dans l'obligation de visiter les lieux.

Ici la Marmotte tenta de s'esquiver.

— Non, restez avec nous, fit le policier, vous nous aiderez.

Il se mit à circuler dans l'étable, fouillant coins et recoins, coinçant les lambourdes, enfonçant une fine tige métallique dans les carrés de gru, donnant des coups de sonde dans les mulons de paille. Ce faisant, il se montrait d'une jovialité presque liante, parlant de tout et de rien.

— Il se pourrait que vous ayez vos cachettes dans le foin. Si on allait voir ça ?

Ils passèrent dans la grange où régnait la noirceur.

— Ouvrez donc les portes, mon petit jeune homme, demanda l'agent à la Marmotte.

Suivi de Mathurin, il commença une recherche minutieuse et lente, contrôlant une infinité de cachettes possibles, éprouvant jusqu'à la luzerne des claies. Dans son for intérieur, Mathurin se gaussait, sûr qu'à cet instant ses porcs avaient mangé le ferment accusateur.

Quel zèle amusant montrait cet agent ! Une dernière fois il inventoriait les endroits louches, foulait les basses tasserries. Un moment il faillit mettre le pied dans la canistre.

Puis cette crainte se dissipa. Ses compagnons étaient venus le rejoindre après avoir fouillé greniers, cabanons et hangars. Ils allaient, de guerre lasse, s'en retourner penauds quand, de la porcherie, parvinrent des grognements insolites. De seconde en seconde, la rumeur s'amplifiait et dégénérait en véritable hurlerie.

— Vos cochons font le carnaval, dit le premier ?

— On vous retarde peut-être de les soigner, fit le deuxième ?

— C'est pas normal des cris pareils, insinua le troisième agent, qui n'était point bête. Allons voir ça.

Mathurin crut défaillir sur le seuil de sa porcherie. Ses porcs — verrat en tête — ravigotés par le ferment, menaient une sarabande endiablée dans la demi-obscurité. Sa truie rouge fouillonnait dans le purin et les porcelets titubaient sur le ventre de leur mère.

On trouva dans l'auge des grains de froment.

— Ah ! dit ce policier qui n'était point bête, que pensez-vous de ça ?

— C'est qu'il rôde dans le canton la fièvre noire sur les cochons, proposa Mathurin.

— Et ces grains ?

— C'est de l'orge qui a mouillé dessus dans mon carré, toute l'été. Et ça chauffe.

— Je crois que vos cochons sont vos derniers clients pour cette année, conclut ce policier qui n'était point bête. Quand vos cochons seront dessaoulés, il n'y aura plus d'apparence de la fièvre noire. Soyez sans crainte.

Quand l'affaire passa devant les tribunaux, à Trois-Rivières, Mathurin, sur le conseil de Sophie, préféra le violon à l'amende.

LA MONTRE

Depuis une semaine le soleil n'avait pas paru. La grisaille étreignait le pays, voilait tons et couleurs. Pour me chasser l'ennui, j'étais venu passer la soirée chez Tommy Lahaie, le petit contrebandier de bagoisse. Nous étions une dizaine d'hommes, garçons de ferme, colporteurs et journaliers, assemblés dans la salle commune, pièce basse éclairée d'un fanal enfumé. Tommy, la bouteille à la main, remplissait nos verres de cette eau-de-feu fraîchement distillée. Trois heures s'étaient passées en histoires et ragots de toutes sortes. La chasse, les revenants, la politique, tout y avait passé.

Tard dans la nuit, Tommy, la mine bailleuse, indifférent à nos parloles, était venu s'asseoir sur une bûche contre sa tortue éteinte. Bientôt il se leva et nous dit :

— Écoutez, les gars, j'ai passé la nuit dernière autour d'un brassin et je tombe de sommeil. Soyez raisonnables.

Nous eûmes pitié de ce bon chasseur d'ennui. Nous lui payâmes sa bagoisse et nous sortîmes un à un sur le perron, la tête alourdie et soudain vidée de tout l'enthousiasme qu'elle nous avait valu.

Quel temps pourri ! Une brume humide agglutinait le village. Le réverbère éclairait faiblement la ruelle où des ruisselets d'eau vaseuse s'étaient frayés la route à travers les cailloux.

Charlie, petit juif, un photographe de la ville arrivé la veille, releva le collet de son ciré et, m'envoyant la fumée de sa cigarette à la figure, il me souhaita une bonne nuit. Je m'aperçus, en voulant regarder l'heure, que je n'avais pas ma montre, sans doute oubliée sur mon chiffonnier. Comme deux milles me séparaient de la ferme où j'avais été embauché quinze jours auparavant, je m'éloignai d'un pas rapide sur la chaussée déserte.

Il pouvait être une heure après minuit. Je passai le pont. Laissant derrière moi les maisons endormies, je gravis la longue côte qui domine le village pour m'engager résolument sur la route noire.

C'était une nuit d'octobre froide et sans lune. Pas une étoile au firmament. Une noirceur hostile pesait sur les feuillages où le vent s'était calmé. Pas un chuchotement, pas un bruissement dans cette forêt obscure, prête à se refermer sur la route étroite.

Depuis que j'étais à la ferme, je n'avais pas encore eu à traverser ce bois où s'étaient déroulées d'assez sombres histoires, au dire des gens du pays. J'avais appris à la veillée que des habitants, en revenant du marché, s'étaient vus assaillir par des voleurs. Je ne suis pas précisément de nature poltronne. Je considère même le danger comme une hygiène mentale. Mais, ce soir-là, en repassant ces racontars dans une cervelle embrumée de bagosse, je me sentais soudain envahi d'une angoisse imprécise.

La peur vient vite, si on lui laisse la moindre prise. Aussi j'avais en m'efforçant de trouver dans ma pensée des points rassurants. J'allais avec précaution sur la route invisible. L'éclair blafard de quelques flaques d'eau dans l'ornière me la révélait par instants. Depuis dix minutes, je n'apercevais plus les lumières du village. En homme pressé par l'heure, je m'en allais de vive haleine. Parfois, je posais le pied dans un trou vaseux et l'humidité pénétrait mes semelles.

Bien que je n'eusse point peur, il me tardait d'avoir franchi ces arpents redoutables. À mesure que je pénétrais plus avant dans le bois, un silence plus dense s'épaississait autour de moi. Dans le calme des choses endormies, j'écoutais le bruit de mon pas irrégulier sur la terre molle. Je distinguais vaguement les formes blanches qu'allongeaient les torsos des bouleaux. On eut dit un alignement de longs fantômes flous, bornes kilométriques de quel ténébreux chemin !

Soudain, je m'aperçus que mon regard venait de s'appuyer sur une forme parmi les autres, selon un choix secret de l'instinct

avertisseur. Sans trop m'expliquer cette fixation involontaire, instinctive, je frémis et me retournai brusquement. Si vous avez jamais erré seul en forêt par une nuit sans lune, vous aurez eu l'impression constante d'être filé par un être imaginaire, émanation des ombres et du silence.

Mon pas se ralentit. Je me retournai une seconde fois. Lorsque je replongeai mon regard sur la forme blanche, il me sembla qu'allant vers elle, elle s'était rapprochée de moi. Poussé par une force étrangère à ma volonté, j'osai encore quelques pas, comme hypnotisé par le silence que déchira le cri plaintif d'un engoulevent. Et j'eus l'impression de marcher vers un fait dramatique.

— Comme je sais être bête, essayai-je de penser pour me donner meilleure contenance.

Mon cerveau où la veine des images affluait, imagina spontanément une fiction terrifiante, sans issue. Il me sembla que cette aberration prenait corps dans la réalité. Aidé par la bagosse, j'en venais à la certitude qu'un homme était là, confondu avec la nuit, qui attendait. Qui attendait quoi ? Je m'arrêtai. C'est lui qui avait dû piller les commerçants et assommer, par un soir pluvieux de juin, un petit jeune homme, à seule fin de terrifier les bonnes gens. Un décret de sa volonté supérieure m'avait sans doute poussé à m'aventurer seul, sur cette route peu sûre, à une heure aussi tardive.

Cet homme commandait à la nuit, au silence, à cette végétation d'images tragiques qui surgissaient dans mon esprit. Il jonglait avec ce monde de sensations étranges qui me troublaient si fortement.

Je fis effort pour dissiper les phantasmes qui se jouaient devant moi. Je demandai à tous mes sens d'apaiser ma répulsion instinctive devant une hypothèse absurde.

Déjà l'homme de la nuit calculait ses mouvements. Je subissais de plus en plus la pression de sa volonté. Son regard m'atteignait à travers le noir opaque où je me débattais, seul avec ma frayeur croissante, une sueur phobique me glaçant le dos.

Et maintenant l'homme ne bougeait plus. Retenant mon souffle, je tendis l'oreille. L'évidence m'apparut alors avec tout ce qu'elle contenait d'effroi. J'eus le signe palpable d'une présence humaine à quelques pieds de moi. Un tic-tac de montre-cadran ! Maintenant, plus de doute. J'avais devant moi, en un lieu où seul l'écho pouvait répondre à un cri d'appel, un agresseur décidé qui m'assaillirait à mon premier mouvement d'avant ou de recul. Je

distinguais dans la froide atmosphère le relent de sa pensée brutale et criminelle.

Tout à coup je n'entendis plus que la pulsation métallique de la montre. Je perdis la notion du danger pour la recouvrer aussitôt avec plus d'acuité. Le front emperlé de sueurs, je respirais la terreur par toutes les pores de ma peau, cette terreur du noir, du mystérieux, de l'impénétrable.

Le monde extérieur composé de cette route boueuse, de cette forêt abolie, de ce ciel noir, n'existait plus pour moi. Il n'y avait que ce nocturne veilleur, que cette menace sûre, qui se replie sur elle-même, pour mieux concerter son mouvement et se livrer à l'acte meurtrier. Elle allait bientôt fondre sur moi et se transformer en un fait sinistre.

Je voulus me détourner et fuir cette menace ou plutôt le décontenancer en m'élançant à sa rencontre. Je retrouvai le mouvement souple, aérien, que donne l'effroi. Mes jambes se détendirent. J'osai quelques bonds nerveux vers l'homme mais, pris de panique, je virevoltai du côté du village. Dans un fol élan ma fuite s'accéléra, doubla, tripla sa vitesse. Je courais à toutes jambes sans tourner la tête. Il me semblait que l'homme me rejoindrait assez facilement.

Déjà j'entendis le bruit de ses foulés rapides. Son souffle effleurait ma nuque. Sa large main allait s'abattre sur mon épaule. Pourquoi me donnait-il ainsi l'illusion de lui échapper ?

Dans ma course folle, mon veston violemment rejeté en arrière flottait à mes trousses. J'aurais voulu lancer dans la nuit un formidable cri d'épouvante mais je me contenais, craignant que mon propre cri ne m'effrayât davantage.

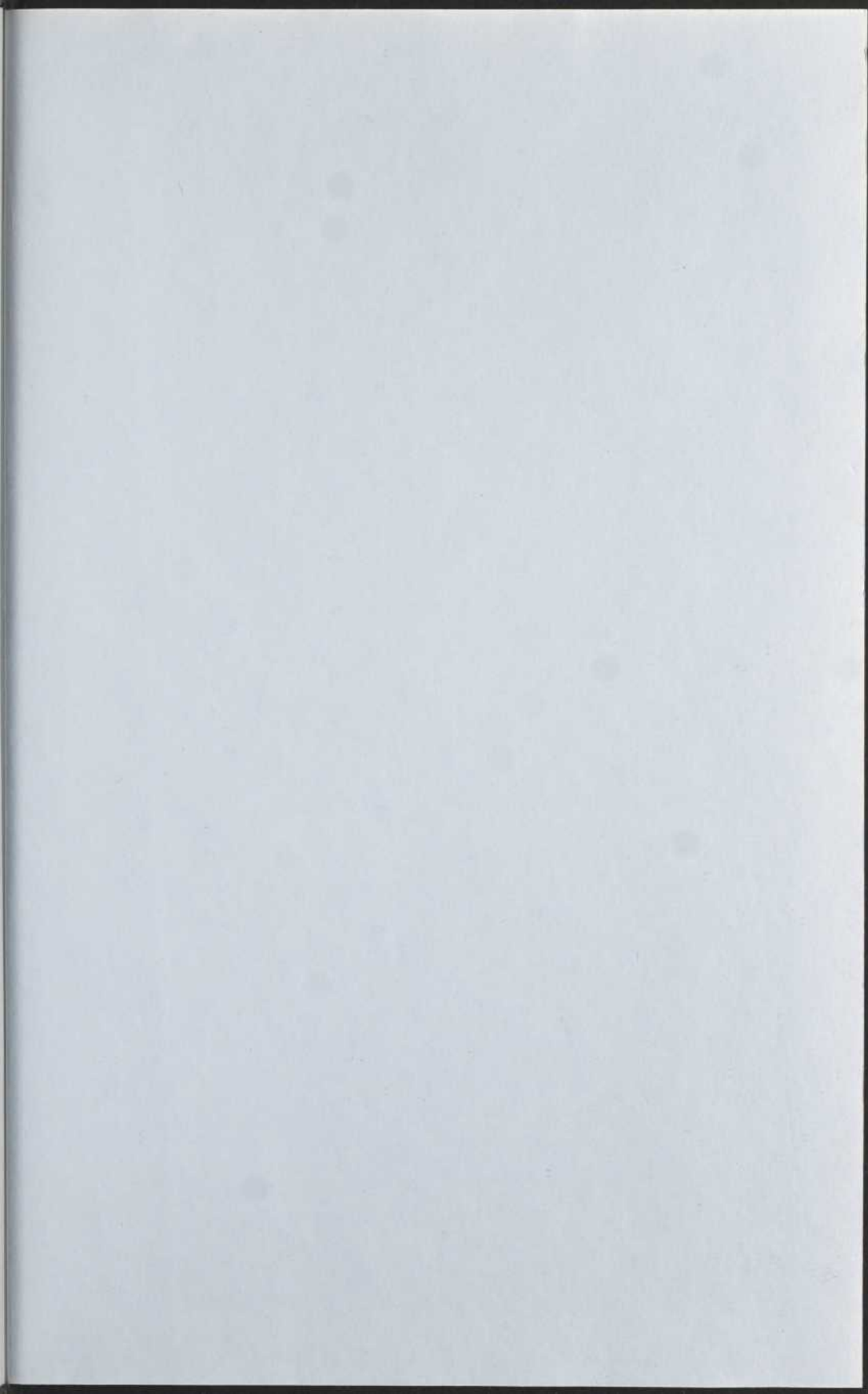
À bout d'haleine, j'atteignis les premières maisons du village. L'homme avait disparu et tous mes sens étaient si bouleversés que je crus entendre encore le tic-tac de sa montre.

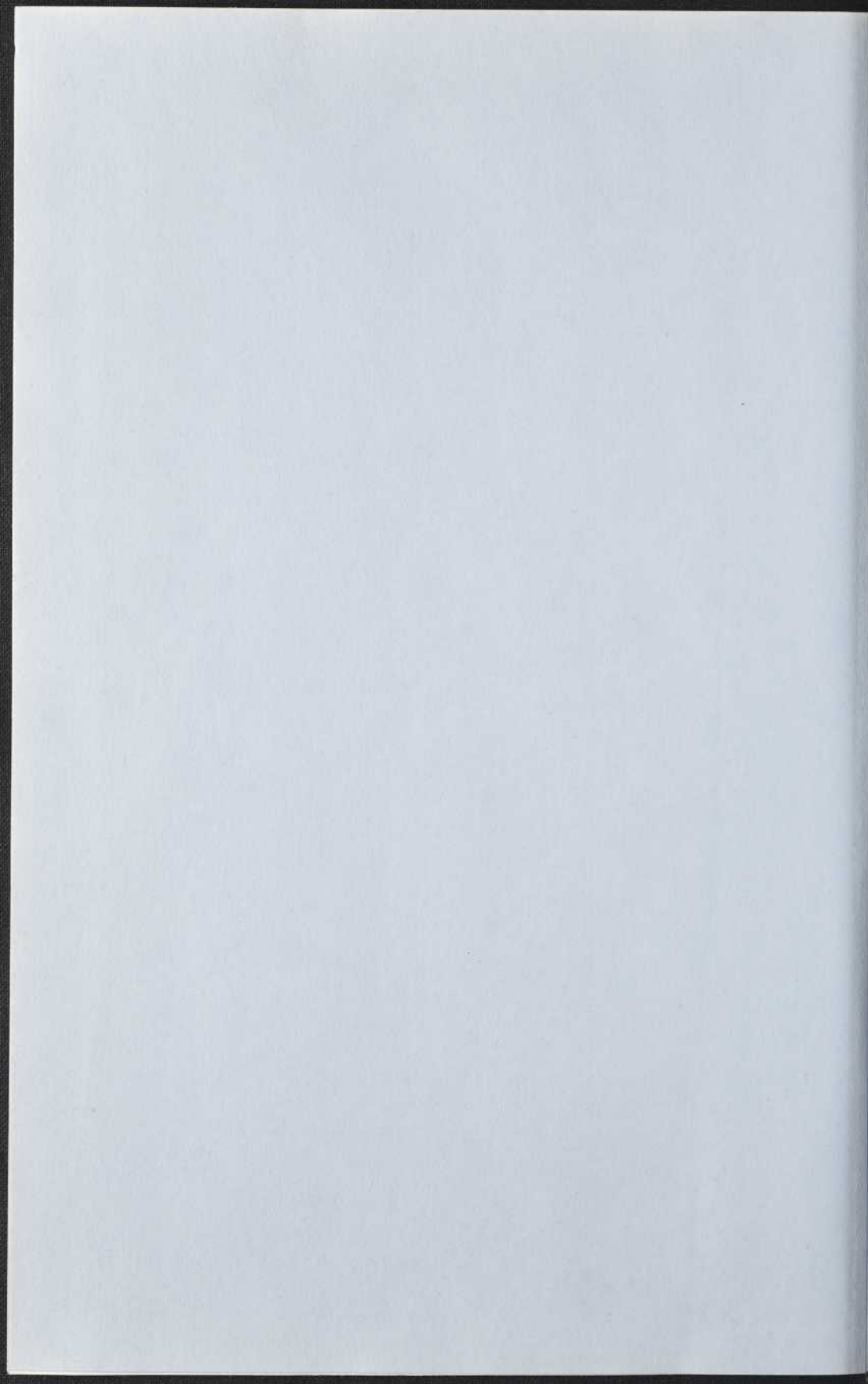
Le lendemain matin, quand je refis la route vers la ferme, je trouvai dans l'herbe, près d'un tronc de bouleau, l'objet qui m'avait jeté dans une si grande frayeur, ma montre-cadran. Elle avait dû tomber de ma poche percée. Elle marquait une heure et demie.

A938778

RESERVE

Cet ouvrage,
le vingt-sixième de la collection
des Cahiers du CRCCF,
composé en Garamond numéro trois
par le Service de reprographie
de l'Université d'Ottawa,
est sorti des presses
de l'Imprimerie Gagné
à Louiseville (Québec)
en juillet mil neuf cent quatre-vingt-huit.





La Renaissance

1900–1940 : période peu connue de la littérature québécoise, qui a pourtant produit de nombreux conteurs. L'auteur se propose de nous les faire découvrir à travers une trentaine de contes. Parfois drôles, parfois tragiques, souvent émouvants, ces récits nous ramènent à une époque où la vie était centrée sur la route rurale, le village, la famille, une époque où les écrivains ont puisé leur inspiration dans les petits drames de la vie quotidienne.

Une courte biographie et une bibliographie abrégée rappellent les réalisations majeures de chacun des auteurs.

Adrien Thério est professeur au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.

ISBN 2-7603-0170-2

BNQ



000 558 673